This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

848
P194
1763
cop.2

THÉATRE
ET
ŒUVRES DIVERSES
DE M. PANNARD,
TOME I.

Pieces repréſentées ſur les Théâtres des Comédies, Françoiſe & Italienne.

DIVERTISSEMENTS exécutés ſur les mêmes Théâtres.

VAUDEVILLES, avec la Muſique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LES FESTES SINCERES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

Au ſujet de la Convaleſcence du ROI;

Repréſentée par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 5 Octobre 1744.

EPITRE
A LA REINE.

ON ne peut vous offrir de plus flatteur hom-
hommage,
Que l'éloge d'un Roi ſi cher à votre cœur.
C'eſt pour nous, grande Reine, un fortuné pré-
ſage :
Nous eſpérons que cet Ouvrage
D'un propice regard obtiendra la faveur.
Vainement dirions-nous que notre foible veine
Travailla longtems avec peine
Pour traiter un ſujet & ſi noble & ſi doux ;
Ce que dicte le cœur coûte-t-il au génie ?
Non, non, ſur le coteau du Dieu de l'harmonie,
Nous n'avons point rêvé pour votre Auguſte
Époux.
Ce que nous avons dit de ſon ardeur guerriere,
De ſa bonté ſuprême & de ſon équité,
Où ne le dit-on pas ? Nous n'avons donc été
Que l'écho de ſon peuple & de l'Europe entiere.

COMPLIMENT,

AU PARTERRE.

L'Amour que pour leur Roi les François font paroître,
Avec distinction s'est toujours fait connoître ;
Mais on n'a jamais vû leurs transports plus ardens.
Jamais ces tendres mouvemens
Qui naissent avec eux pour leur auguste Maître,
N'ont si fort éclaté que dans ces derniers tems.
Rappellez-vous ce jour, jour à jamais terrible,
Où l'on fut menacé du plus grand des malheurs.
Le sentiment de tous les cœurs
Dans tous les yeux étoit visible.
Toutes les voix s'élançoient jusqu'aux Cieux
Toutes les mains s'étendoient vers les Dieux.
Messieurs, vous le sçavez, pendant la maladie
De notre pere & défenseur,
Dans le plus noir chagrin notre ame ensevelie,
Plus vivement que lui, ressentoit sa douleur.
Quelle tristesse alors ! aujourd'hui quel bonheur
Par nos pleurs la Parque attendrie

De ſes beaux ans a reſpecté la fleur.
Nous périſſions par ſa langueur,
Et nous renaiſſons par ſa vie.
Les danſes, les concerts, les fêtes & les feux
Marquent de toutes parts l'allegreſſe publique;
Mais ce qui doit flatter le mieux,
C'eſt que tout cet éclat, tous ces tranſports joyeux,
D'un million de voix ce concord harmonique,
Ne ſont point ce qu'on voit ſouvent en d'autres lieux;
Un maſque trompeur & douteux,
Un extérieur politique:
C'eſt parmi nous le langage du cœur;
Nous nous y portons tous avec la même envie.
Le devoir n'y fait rien, la joie & la ferveur
Sont tout ce qui nous y convie;
Le ſentiment en eſt l'ame & l'auteur.

Permettez-nous, Meſſieurs, je vous ſupplie,
Quoique nous ſoyons nés chez les Italiens,
De nous placer au rang de vos concitoyens.
Ce titre nous eſt dû, notre ardeur l'autoriſe:
Oui, nous pouvons du Roi nous appeller Sujets,
Et le ſincere amour dont notre ame eſt épriſe
Pour l'intérêt commun de tous les bons François,
Nous unit avec eux, & nous naturaliſe.

C'eſt donc en cette qualité
Que l'on va célébrer, dans notre Comédie,
Cette Convaleſcence heureuſe & ſi chérie,
Qui fait notre félicité.

Pour notre Roi les Muſes abondantes
Ont ſecondé nos ſoins : trois Auteurs differens,
Sur le même ſujet, nous ont, en même tems,
Donné trois pieces differentes. *
Nous nous ſommes trouvés un peu dans l'embarras,
Et nos voix, pour la préférence,
Ont été longtems en balance.

Nous avons réſolu, dans un ſemblable cas,
(Et nous le pouvons, ce me ſemble ;)
De réunir les trois Auteurs,
Et de donner les trois pieces enſemble.
Sur ce ſujet, voulez-vous bien, Meſſieurs,
D'une petite Fable écouter le langage ?

Au Seigneur d'un riche village,
Les jeunes filles, tous les ans,
Préſentoient un bouquet ; c'étoit un vieil uſage :
Et ce Seigneur avec les habitans
En agiſſoit ſi bien, étoit ſi bon, ſi ſage,
Qu'on venoit de bon cœur lui rendre cet hommage.
Tous les garçons avec empreſſement
Cueilloient les fleurs qu'on deſtinoit au Maître.
Chacun étoit charmé de lui faire connoître
Et ſon reſpect & ſon attachement.
Trois d'entr'eux, un beau jour, remplis du même zele,
Apporterent chacun à Climene un bouquet,
Qui devoit au Seigneur être offert par la Belle ;
L'un étoit de jaſmin, l'autre étoit un œillet,

* De ces trois pieces, celle-ci eſt la ſeule qui ait reuſſi : elle a été repréſentée à la Cour.

Et le troisieme une rose nouvelle.
Dans ces bouquets il falloit faire un choix.
On n'en présentoit qu'un ; c'étoit l'offre ordinaire.
Tous les trois lui plaisoient, comment va-t-elle faire ?
Climene les reçut tous trois.
C'étoit penser en fille raisonnable.
Si je ne prends, dit-elle, qu'une fleur ;
Peut-être ce sera des trois la moins aimable,
Et celle qui plaira le moins au bon Seigneur.
En présentant les trois, j'aurai bien du malheur
S'il ne s'en trouve pas quelqu'une d'agréable.
Si toutes pouvoient le flatter,
Ma joie alors seroit inexprimable.
C'est ici qu'il faut m'arrêter,
Et c'est à vous, Messieurs, de conclure la fable.

ACTEURS.

LISIMON.

DORANTE, *Fils de Liſimon.*

M. BONCŒUR.

Madame CLAIRFIN.

LUCILE, } *filles de M. Boncœur.*
CHONCHETTE, }

FRONTIN, *Valet de Dorante.*

ARLEQUIN.

MASQUES.

La Scene eſt à Paris.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

DISCOURIR longtems, bien ou mal, sur un ouvrage que l'on présente au Public, n'est point l'affaire d'un Éditeur. Ainsi le portrait de l'Auteur, & deux mots, de ses productions ; c'est à quoi nous allons réduire l'objet de cet Avertissement. Voici comme M. *Pannard* s'est peint lui-même.

Cher ami, si tu le permets,
Je vais de mon tableau t'ébaucher quelques traits.
J'ai passé la saison féconde
Où l'astre de nos jours est dans sa vive ardeur.
Mon automne à sa fin rembrunit mon humeur ;
Et déjà l'Aquilon, qui sur ma tête gronde,
De la neige y répand la fâcheuse couleur.
Mon corps, dont la stature a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomach une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur.
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur :
Aimant sans m'asservir ; jamais brune, ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'ont captivé mon cœur.
Chansonnier sans chanter, passable couplетeur,
Jamais dans mes chansons on n'a rien vû d'immonde.

Soigneux de ménager, quand il faut que je fronde ;
[Car c'eſt en cenſurant qu'on plaît au ſpectateur :]
Sur l'homme en général tout mon fiel ſe débonde.
Jamais contre quelqu'un ma muſe n'a vomi
Rien dont la décence ait gémi ;
Et toujours dans mes vers la vérité me fonde.
D'une indolence ſans ſeconde,
Pareſſeux, s'il en fut, & ſouvent endormi,
Du revenu qu'il faut je n'ai pas le demi :
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde,
Dans une paix douce & profonde
Par la Providence affermi,
De la peur des beſoins je n'ai jamais frémi.
D'une humeur aſſez douce & d'une ame aſſez ronde,
Je crois n'avoir point d'ennemi,
Et je puis aſſurer qu'ami de tout le monde,
J'ai, dans l'occaſion, trouvé plus d'un ami.

Ce portrait eſt ſimple, vrai, naïf, & modeſte. Tous les traits en ſeront aiſément reconnus, à l'exception d'un ſeul, *paſſable coupletteur*. La ſupériorité du talent de M. *Pannard* pour le Vaudeville, eſt avouée de tous ceux qui travaillent en ce genre. M. *Marmontel* le nomme *le la Fontaine du Vaudeville, & le pere du Vaudeville moral*. En effet, avant lui, Bacchus & l'Amour étoient le ſujet de preſque toutes les chanſons. M. *Pannard* a pris ſes couplets dans les mœurs

en général, & dans les défauts particuliers à chaque âge & à chaque état. Auſſi ſes Vaudevilles, dont les refrains ſont tous à lui, étoient en très peu de tems chantés juſques dans l'anti-chambre.

Je ne dirai rien de ſes Comédies ni de ſes Opéra-Comiques : ils ſont univerſellement connus & ont eu dans le tems beaucoup de ſuccès ; il en eſt même reſté pluſieurs au Théâtre, comme l'Impromptu des Acteurs, le Magazin des Modernes, & autres.

Il a fait avec M. *Pontau* les deux Suivantes ; avec M. *Sticoti*, les Fêtes Sinçeres, l'Impromptu des Acteurs, & la Parodie de Roland ; avec M. *Laſſichard*, les Acteurs déplacés & Pigmalion ; avec M. *Favart*, la Répétition Interrompue, & Zéphire & Fleurette. Cette derniere piece ne ſe trouve pas ici, parce qu'elle eſt dans le recueil des Œuvres de M. *Favart*. M. *Pannard* eſt le premier Poëte qui ait nommé LOUIS XV. Louis LE BIEN-AIMÉ. Voyez le ſecond Vaudeville des Fêtes Sinceres.

Les pieces fugitives de notre Auteur ſont en partie le fruit des réflexions qu'il a faites à la Campagne, où les invitations de ſes amis l'appellent ſouvent. Ses chanſons bacchiques, ſon ruiſſeau de Champigni, & quelques morçeaux inſérés dans la Comédie de M. *Fagan*

intitulée *les Almanachs*, ſont les ſeules connues. Les Pieces Anacréontiques, les Fables les Mœurs du Siécle, &c. paroiſſent pour la premiere fois. Nous eſperons qu'on les lira avec d'autant plus de plaiſir, qu'on n'y trouve ni tours d'imagination forçés, ni métaphores tirées, ni termes ampoulés ordinairement très-voiſins du galimathias. La ſeule nature, avec ſa noble ſimplicité, guide la plume de M. *Pannard*.

TABLE

Des Vaudevilles contenus dans les quatre Volumes de cet Ouvrage.

Ils ſont indiqués 1°. par le premier vers du premier couplet. 2°. par le refrain.

A Cet emploi tranquille . . . N'eſt que fumée, Tome III. page 340
Achetez tous ma chanſon . . . tirli, tirli, tirlitaine, *Pont-Neuf*, III. 378
Ah! quand reviendrez vous, I. *xxxvij*
Ah! que dans ces jours à Paris ...Tout eſt permis en carnaval, I. 278
Ah! que j'aime cet aſyle! . . Les cinq voyelles, III. 407
Aimable ſexe, vos loix ... Deux beaux yeux n'ont qu'à parler, I. 319
A jeun, je ſuis lourd & peſant . . Et ça me ravigote, III 366
Allons donc, la jeune fille ... Lorſque l'on chante un Bourbon, I. 167
Ami, dis-moi, ſuis-je blâmable . . . Que deux beaux yeux & de bon vin, I. 376
Au bon papa d'une fillette . . . C'eſt le tran, tran, tran, III. 367
Au deſſus des Dieux & du ſort ... Ce n'eſt plus qu'un atôme, III. 309
Auprès des Belles de ce tems . . . Atchit, auſſi vîte qu'on éternue, I. 400
Auprès d'une jeune perſonne . . . Rayez cela de vos tablettes, III. 325
Autrefois par des vers jolis . . . Sa poudre aux moineaux, I. 413

Bacchus, cher Gregoire, *Nobis imperat*, III. 403
Belles, ſi vous voulez m'entendre . . . *Neſcio vos*, I. 430
Bien ſouvent, lorſqu'avec ſa Belle . . . C'eſt un rien qui le détruit, III. 342

Celui qui trompe eſt un fripon, I. 384
C'eſt dans ce champêtre ſéjour . . . Comme les fleurettes, I. 337
C'eſt par toi, Vaudeville heureux . . . *Le Vaudeville dans le Vaudeville*, III. 317

Dans l'abſence du Dieu du jour, I. *xlvj*
Dans la rime, j'ai peu d'uſage ... De l'eſprit & de la beauté, III. 409
Dans ma jeuneſſe . . . Cahin, caha, I. 272
Dans nos amours ſoyons prudens . . . La Comédie . . . La Parodie, III. 347
Dans un ſolide & juſte écrit . . . Voilà l'eſprit à la mode, I. 331
Dans vos mains qu'un verre à d'attraits ! . . Un certain je n'ſçais quoi, III. 412

De cette agréable maiſon . . . L'un fait boire, l'autre fait aimer, Tome III. page 382
De ce village . . . Couſi, couſi, I. 356
De l'amour qui touche votre ame . . . Comme un oiſeau, I. 12
De la ſombre jalouſie, I. 316
Depuis qu'Amour m'inquiette, III. 402
Deſcends des Cieux, Dieu du verre . . . A table je ſuis Grégoire, I. 373
Des galants dont le doux langage . . . On vous en ſouhaite, I. 439
De tout tems le jardinage, I. 396
Diane, un jour, dans un lieu ſombre, III. 417
D'une ardeur indiſcrette & vaine . . . *Echos féminins*, III. 304
D'une faillite qu'il projette . . . N'y a que façon de s'arranger, I. 377
D'un impromptu, I. 84
D'un jeune plumet vif & tendre . . . Voilà l'horoſcope accompli, I. 299

ETre cheri d'une Sylvie . . . C'eſt le *tu autem*, I. 436
Etre ſoumis, tendre & ſincere . . . C'eſt ainſi que l'on aime, I. 385

FAut-il qu'en ſortant de ſeconde . . . Il n'eſt plus tems, I. 447
Fermiers gros & ronds . . . Votre affaire ſe fera, III. 133
Fortune inconſtante . . . C'eſt une folie, I. 314
Fronder, dans des couplets galans . . . C'eſt un ouvrage, II. 300
Fuyons le ſerieux . . . C'eſt par le badinage, III. 311
Fuyons le triſte breuvage . . . Sommes-nous des grenouilles ? III. 363

IL faut être ſeul pour penſer . . . Il eſt bon de n'être que deux, III. 200
Jadis mes deſirs inconſtans . . . Pour aller jou, jou, ſur l'herbette, I. 397
J'aimai longtems à la folie . . . Haye donc . . . Houx, houx, I. 449
J'aime à te voir, cher medecin, I. 401
J'aime Bacchus, j'aime Manon . . . Ah ! qu'elle eſt belle ! ah ! qu'il eſt bon, III. 413
J'ai toujours, Bacchus . . . Viens, mon cher ami, que j't'hume, I. 369
J'ai vû Mars deſcendre en cadence. *Critique de l'Opera*, III. 332
Je ne ſuis plus dans l'ignorance, I. 271
Je ne trouve rien de charmant . . . C'eſt ma deviſe, II. 126
Je ſuis un bon ſoldat, I. 267
Jeune Auteur d'une arjette . . . Chacun le ſien n'eſt pas trop, III. 345
Je voulois cacher dans l'oubli, III. 418
La Critique afflige un auteur . . . A quelque choſe malheur eſt bon, I. 327

L'Air des Robins déplaît aux Belles . . . Soit fait ainſi qu'il eſt requis, I. 282
L'Amour entraine, I. 287
L'Amour eſt une amuſette . . . Le pot au noir, I. 407
La rime aux maris pleins de zele, III. 373
L'auguſte enfant qui vient de naître . . . Les vœux accomplis, I. 173
L'autre jour, j'ai cru voir Thémis . . . C'eſt un rêve que cela, III. 257
Le mari de la prude Iſmene . . . Votre valet, ô nenni-dà, III. 362
Le vieux Silene à ſes amis . . . De vieux amis & du vin vieux, I. 387

l'homme, au fond, n'eſt qu'artifice... Pourrois-je ne pas rire, pleurer, } *Duo d'Heraclite & de Démocrite.* Tome II. page 91
L'hymen eſt un triſte animal... C'eſt une fête, c'eſt un carnaval, III. 254
L'intérêt qui nous domine, *Echos maſculins*, III. 64
Les deux yeux de Nannette... Mais, mais; c'eſt pis qu'un ſort, I. 392
Lorſque l'on met dans un ouvrage... Tout eſt dit, III. 375

Maître d'un joli jardinet. *Echos maſculins.* II. 44
Malgré Thémis & ſes murmures... Et c'eſt toujours la même tournure, I. 442
Ma muſe longtems en balance... Si vous l'aimez, c'eſt tout de bon, III. 415
Mari, quand la peur d'avoir un rival... C'eſt ce qui vous enrhume, III. 343
Mars & l'Amour en tous lieux... Voilà la différence, II. 438
Mère qui tient un jeune objet... Il faut l'envoyer à l'école, I. 323

N'Attendez pas qu'ici l'on vous révere... un jour finit l'affaire, I. 309
Ne nous préférons point aux Belles, III. 398
Ne vous laiſſez jamais charmer, I. 371
Nicaiſe étoit plus bête, I. 403

O Le plaiſant trait de folie! III. 359
On l'a dit, & je le répete... A tout âge on a ſa poupée, I. 349
On ne voit plus que chalatans... A tromperr, tromperr & demi, I. 414
On peut encor dans ce tems... On vous en ratiſſera, I. 354
On peut encore dans les champs... C'eſt la choſe impoſſible, III 353

Par ce geſte-là... Chacun a ſon ton, ſon allure, II. 319
Par l'âge, ni par la grandeur... Les petits, toute lourirette, II. 177
Par nos jeux & par nos chanſons... Le Roi, la Reine & le Dauphin, I. 261
Partout, comme en ces climats, I. 243
Philis eſt petite & mignonne... La grande meſure pour boire, III. 394
Phœbus, prête-moi la lyre, I. 140
Point de gêne dans un repas, I. 453
Pour détruire le genre humain... Amis, ne buvons jamais d'eau, I. 356
Pour la gloire & pour la grandeur... Ce qui fait nos plaiſirs, fait auſſi nos tourmens, I. 422
Pour nous mettre en train, trin, trin, trinquons, cher Grégoire. *Le Begayeur.* III. 370
Pour vous, Philis, j'aurois deſſein... Si j'en parle, que direz-vous? IV. 57
Puiſque le ciel, dans ce beau jour... Pour le Duc de Bourgogne, I. 133

QUand d'un air ſoumis on m'aborde, I. 351
Quand huit jours après le contrat... C'eſt un original, I. 120

Quand le Dieu du Permesse . . . Pour chanter mon ami , IV. 422
Quand une mere trop sauvage . . . Hon , hon, encor vit on , I. 303
Qu'auprès d'un jeune homme on étale . . . Voilà la statue animée , II. 278
Que la terre d'une prude . . . Cultivez-la comme il faut , I. 427
Quel bien pour notre république . . . *Pour une Reine de la fève* , III. 411
Que les Mortels redoutent le trépas . . . C'est-là ce qui m'étonne , III. 337
Que l'infidele Colin . . . Quand je vois notre bon Roi , I. 258
Quelle couleur est plus vermeille . . . Rien n'est si bon , I. 358.
Quels appas , I. 393
Que nous goûtons de plaisirs ! . . Pour nous donner de l'amour , I. 394
Que Sylvie m'offre son cœur , III. 418
Qui des deux est le plus à plaindre . . . L'affaire est encore à juger , I. 409
Qui vous a mis dans l'état où vous êtes ? . . C'est la vérité. *Dialogue entre Pluton & les Ombres.* III. 301
Qu'un petit maître . . . Ta ri ta tou , falira lon fa , I. 346

RAssemblez-vous , peuple fidele . . . Vive Louis le Bien-Aimé , I. xij
Reçois le tribut ordinaire , IV. 419
Reprends tous tes charmes . . . O l'heureux retour ! I. 264
Rumeurs qui depuis si longtems . . . Plus de guerre , I. 433

SEptembre est le mois agréable , I. 362
Si je me fixe jamais . . . *Sur le vieux & le nouveau.* III. 281
Sous des lambris où l'or éclate . . . C'est le Roi des plaisirs , I. 416

TEs Attraits . . . *Couplets en louange.* I. 379
Toi qui fais l'important . . . Qu'un mirmidon , I. 253

UNe Agnès que l'on prend pour femme . . . Voilà le mal , II. 503
Une fleur ne me fait envie , II. 381
Un enfant dodu , I. 171
Un esprit solide & brillant . . . De la Dauphine , I. 139
Un joueur adroit au quadrille . . . *Les Jeux* , III. 355
Vive un amant . . . Zeste , zeste , qu'il est preste ! I. 291
Voir une mere au declin de ses ans . . . C'est un Opera , I. 343
Vous que l'on assigne au Palais . . . Voilà tout le mystere , I. 410
Vous qui cherchez à vous défendre , III. 460
Vous qui choisissez un époux . . . Tout vient à point qui sçait attendre , I. 444
Vous qui croyez avoir choisi . . . Vous m'en direz des nouvelles , II. 223
Vous vous livrez au naufrage . . . Il est là , le voilà , c'est cela , I. 389

Fin de la Table des Vaudevilles.

LES FESTES SINCERES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

DE la gaité ; tout le monde eſt en joie :
Il me ſemble être au ſiecle d'or.
Voilà ces jours marqués, où le cœur ſe déploye,
Le ciel nous rend un vrai tréſor.

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Dans l'inſtant, allons faire connoître
La part que nous prenons à ſes auguſtes jours.

Pour célébrer un Prince auſſi digne de l'être,
Les plus grands jours ſeront encor trop courts.

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Nous voyons le chagrin diſparoître ;
Dans tous les yeux l'enjouement s'apperçoit.
L'on rit de tous côtés, on danſe, on chante, on boit
A la ſanté d'un ſi bon Maître.

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Les Seigneurs, les plus petits bourgeois
Donnent de leur gaité les plus ſenſibles marques,
Pour la ſanté rendue au plus grand des Monarques.
Il n'eſt point d'Étranger qui ne ſoit bon François.
On vous préſente, en mille & mille endroits,
Des raſades de vin, que la joie accompagne ;
J'en ai bien bû trente à ma part, je crois,
La moitié de Bourgogne, & l'autre de Champagne ;
Et ce ſoir, aux flambeaux, avec de bons grivois,
Nous attendrons l'aurore avec celui d'Eſpagne.

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Mais vous paroiſſez diſtrait.
Pour le Roi tout Paris eſt en réjouiſſance.
A quoi rêvez-vous, s'il vous plaît ?
N'êtes-vous pas charmé de ſa Convaleſcence ?

DORANTE.

Ah ! que dis-tu, Frontin ? D'un tel évenement
Je ſuis touché plus que perſonne.
D'inſenſibilité, quoi ! ton cœur me ſoupçonne ;
Dans un inſtant pour nous le plus intereſſant !
Je ne puis t'exprimer le plaiſir qu'il me donne.
Quand on a le bonheur de vivre ſous ſes loix,
A tout ce qui le touche un cœur devient ſenſible.
Ah ! Frontin, il n'eſt pas poſſible
De ne point s'attendrir pour le plus cher des Rois.

FRONTIN.

Je ſuis content & je reſpire.

DORANTE.

Mais parmi les Ris & les Jeux,
Ton Maître, hélas ! toujours ſoupire.

FRONTIN.

L'Amour ſeul vous rend triſte en des jours ſi joyeux ?

DORANTE.

Oui, j'adore Lucile.

FRONTIN.

Eh ! n'eſt-ce pas la fille
De ce riche bourgeois, nommé Monſieur Boncœur ?

DORANTE.

Oui, juſtement.

FRONTIN.

Elle eſt aſſez gentille ;
Mais pour votre amour j'ai grand' peur :
Son pere ne ſçauroit ſouffrir votre famille.
Cette inimitié vient au ſujet d'un procès

Fondé sur une bagatelle,
Mais qu'aucun Procureur ne finira jamais,
Tant qu'il verra que la querelle,
En subsistant, grossit les intérêts.

DORANTE.

L'Amour, pour triompher, sçait faire des miracles.

FRONTIN.

De vous en entêter vous avez très-grand tort.
Vous ne pourrez jamais surmonter tant d'obstacles.

DORANTE.

Je suis aimé, j'ai vaincu le plus fort.

FRONTIN.

Si l'auteur de vos jours à vos vœux est contraire...

DORANTE.

Sur mon amour j'ai sçû le pressentir.
Frontin, j'ai sçû fléchir mon pere.

FRONTIN.

Jamais Monsieur Boncœur n'y voudra consentir.

DORANTE.

De le gagner, il sera difficile.
J'attends ici mon aimable Lucile.
Les divertissemens, les concerts, les ballets
Vont sans doute attirer les plus zélés sujets.
Monsieur Boncœur sera du nombre.
On connoît son attachement;
Et, dans un tableau si riant,
Sois sûr qu'il ne fera pas ombre.
Il ne me connoît pas, & je m'en vais saisir
Les momens qui vont le distraire.

Pour entretenir à loisir
Le seul objet qui peut me plaire,
J'ai des projets qui pourront réussir.

FRONTIN.

Nous en aurons tous deux la gloire.
De la fortune il faut saisir le premier bond :
De plus, vous m'avez pour second ;
Vous pouvez aisément remporter la victoire.

DORANTE.

Paix, babillard ; Lucile sort.

FRONTIN.

Voilà pour vous une aimable sortie ;
Faites valoir votre amoureux transport.

SCENE II.

LUCILE, DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

De vous voir en ces lieux que mon ame est ravie !

LUCILE.

Et moi, je ne vous vois, Dorante, qu'en tremblant ;
Je crains que l'on ne nous surprenne.
Je m'expose, & vous donne une preuve certaine
Du plaisir que mon cœur ressent en vous voyant.

FRONTIN.

Mais, au fait, s'il vous plaît, sans nous amuser tant.

Nous autres nous avons l'aveu de notre pere.
Pouvez-vous nous en dire autant ?

LUCILE.

Quoi ! Liſimon pour vous deviendroit moins ſévere !

DORANTE.

En lui je trouve un ami conſolant.
La nature lui parle, & ce pere qui m'aime,
Touché de mon ardeur extrême,
Et du danger que cauſe un amour violent,
Veut ſe raccommoder & m'obtenir lui-même
L'objet qui peut adoucir mon tourment.
Mais, hélas ! quel coup accablant,
S'il alloit prendre une peine inutile !

LUCILE.

Monſieur Boncœur aime Lucile.
Vous pourriez le toucher, quoiqu'il ſoit prévenu.

DORANTE.

Vous m'aimez : mon eſpoir ne ſera point déçû.
Sur cette belle main, laiſſez-moi prendre un gage....

SCENE III.

DORANTE, LUCILE, FRONTIN, CHONCHETTE.

CHONCHETTE.

AH ! ah ! je vous y prends ! courage.
Ne vous dérangez pas, je rentre en ce moment.

Ma ſœur, papa vous croit dans votre appartement
Bien occupée à votre ouvrage,
Et vous ſortez furtivement
Pour venir écouter cet amoureux langage.
Je vous ſuivois tout doucement,
Et je vous ai ſurpris adroitement.

LUCILE.

Avec plaiſir je te vois, ma poulette.

CHONCHETTE.

Avec plaiſir ? Oh ! ma grande ſœur mens.
Vous paroiſſez trop inquiette,
Et ce beau Monſieur-là ne paroît pas content.
Tenez, comptez que je ſerai diſcrette ;
Si vous me parlez franchement.

LUCILE.

C'eſt par hazard qu'ici je ſuis venue.

CHONCHETTE.

Et par hazard Monſieur ſe trouve dans la rue ;
Et par hazard, apparemment,
Vous vous parliez tous les deux tendrement.
C'eſt bien à moi, vraiment, que l'on en conte !
On ne me berce plus avec un petit conte.

FRONTIN.

C'eſt un enfant un peu malin.

CHONCHETTE.

Je ne me ſuis point abuſée.
J'ai vû Monſieur déſirer votre main ;
Vous ne l'avez pas refuſée :
Vous regardiez ailleurs : enfin,

Nous autres nous avons l'aveu de notre pere.
Pouvez-vous nous en dire autant ?

LUCILE.

Quoi ! Liſimon pour vous deviendroit moins ſévere !

DORANTE.

En lui je trouve un ami conſolant.
La nature lui parle, & ce pere qui m'aime,
Touché de mon ardeur extrême,
Et du danger que cauſe un amour violent,
Veut ſe raccommoder & m'obtenir lui-même
L'objet qui peut adoucir mon tourment.
Mais, hélas ! quel coup accablant,
S'il alloit prendre une peine inutile !

LUCILE.

Monſieur Boncœur aime Lucile.
Vous pourriez le toucher, quoiqu'il ſoit prévenu.

DORANTE.

Vous m'aimez : mon eſpoir ne ſera point déçû.
Sur cette belle main, laiſſez-moi prendre un gage....

SCENE III.

DORANTE, LUCILE, FRONTIN, CHONCHETTE.

CHONCHETTE.

AH ! ah ! je vous y prends ! courage.
Ne vous dérangez pas, je rentre en ce moment.

Ma sœur, papa vous croit dans votre appartement
Bien occupée à votre ouvrage,
Et vous sortez furtivement
Pour venir écouter cet amoureux langage.
Je vous suivois tout doucement,
Et je vous ai surpris adroitement.

LUCILE.

Avec plaisir je te vois, ma poulette.

CHONCHETTE.

Avec plaisir ? Oh ! ma grande sœur ment.
Vous paroissez trop inquiette,
Et ce beau Monsieur-là ne paroît pas content.
Tenez, comptez que je serai discrette ;
Si vous me parlez franchement.

LUCILE.

C'est par hazard qu'ici je suis venue.

CHONCHETTE.

Et par hazard Monsieur se trouve dans la rue ;
Et par hazard, apparemment,
Vous vous parliez tous les deux tendrement.
C'est bien à moi, vraiment, que l'on en conte !
On ne me berce plus avec un petit conte.

FRONTIN.

C'est un enfant un peu malin.

CHONCHETTE.

Je ne me suis point abusée.
J'ai vû Monsieur désirer votre main ;
Vous ne l'avez pas refusée :
Vous regardiez ailleurs : enfin,

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, M. BONCŒUR.

M. BONCŒUR.

QU'à se bien réjouir, mes enfans, l'on s'apprête.
De tous nos habitans & la joie & l'amour
Nous feront voir la nuit plus claire qu'un beau jour.
Rien ne manque au plaisir, quand le cœur fait la fête.
Mes filles, il faudra faire de votre mieux,
Pour prendre part à la réjouissance :
C'est à qui sera plus joyeux.
Une telle convalescence
Dissipe, en un instant, les soins les plus fâcheux.
Voilà de tous mes jours les plus belles journées,
Et je vais rajeunir de plus de vingt années.
Quel est ce cavalier, & que fait-il donc-là ?
Mais vous êtes muette !

CHONCHETTE.

Oh ! que non, mon papa.

M. BONCŒUR.

Tu vas apparemment découvrir ce mystere ?

LUCILE.

Ne vas pas. . . .

CHONCHETTE.

Et laissez-moi faire....

Devineriez-vous bien quel est cet inconnu ?

M. BONCŒUR.

Reconnoît-on quelqu'un que l'on n'a jamais vû ?

CHONCHETTE.

En ce cas-là, daignez m'entendre.
Ce Monſieur vient ici pour nous apprendre. . . :

M. BONCŒUR.

Quoi ?

CHONCHETTE.

Ma ſœur, aidez-moi ; je ſuis dans l'embarras.

M. BONCŒUR.

Ah ! que vous apprend-on, lorſque je n'y ſuis pas ?

FRONTIN.

Voilà bien des façons, pour dire à votre pere
Que Monſieur s'amuſoit à vous chanter un air
Qu'il a fait ; le grand mal !

M. BONCŒUR.

Monſieur, point de colere.

FRONTIN.

Il eſt, je crois, permis, ces jours-ci, de chanter.

M. BONCŒUR.

Sans doute.

FRONTIN.

Un air à boire où l'on parle du Prince.

M. BONCŒUR.

On ne peut trop le répéter.

FRONTIN.

Et qui dans peu courra la ville & la province.

M. BONCŒUR.

Tout le monde vraiment s'y doit intéreſſer,
Et le chant rend bien mieux une penſée aimable.
Voudriez-vous pour moi recommencer ?

FRONTIN.

Chantez cet air nouveau de table.

CHONCHETTE.

Je vous réponds qu'il va vous contenter.

FRONTIN.

Ce n'eſt point un chanteur qui, faiſant l'agréable,
Cherche longtems à ſe faire prier,
Et qui chante, à la fin, juſqu'à vous ennuyer.

DORANTE *chante.*

» Bacchus, prends pitié des buveurs;
» Rends l'automne fertile, augmente tes faveurs:
» L'hyver verra manquer nos plaiſirs & ta gloire,
» Si tu ne nous proteges pas.
» La ſanté de Louis nous oblige à tant boire,
» Qu'il ne reſtera plus de vin pour les jours gras.

M. BONCŒUR.

Votre chanſon eſt fort jolie,
M'en voulez-vous donner une copie?

DORANTE.

Très-volontiers, aſſurément.

CHONCHETTE.

Eh! bien, c'eſt Lucile pourtant
Qu'il faut qu'on remercie.
N'avions-nous pas raiſon de reſter ici-bas?
Du bon air de Monſieur ma ſœur eſt ſi ravie
Que je puis vous jurer qu'il ne l'ennuyoit pas.

M. BONCŒUR.

Ah! la muſique eſt ma folie.
Mes filles ſçavent bien chanter:
Venez dîner chez moi demain, je vous ſupplie:

Nous pourrons vingt fois répéter
Votre chanſon.

FRONTIN.

Et cent fois l'humecter.

M. BONCŒUR.

Je m'appelle Boncœur ; voilà mon domicile.
Et vous, comment vous nomme-t-on ?

DORANTE.

Monſieur....

FRONTIN.

Quoi ! vous n'oſez apprendre votre nom
Au plus humain bourgeois de cette ville,
Qui veut vous donner un repas !
Allez, Monſieur, nous n'y manquerons pas.
Apprenez donc que ce jeune homme
S'appelle Monſieur F-UT-FA.
Vous voulez-bien que je me nomme
Votre ſerviteur A-MI-LA ?
[*A Dorante.*]
Voilà, Monſieur, une fort bonne affaire.

SCENE V.

Les Acteurs précédents, Me. CLAIRFIN.

Madame CLAIRFIN.

ACCOUREZ, accourez ; ſuivez Dame Clairfin ;
On vous diſtribuera de la joie & du vin.

FRONTIN.

De la joie & du vin ! Eh ! mais, pour l'ordinaire,
L'un ſans l'autre on ne les voit guere.

Madame CLAIRFIN.

Pour boire à la ſanté de l'Auguſte BOURBON,
Venez dans notre hôtellerie.
On y verſe *gratis* de l'excellent Mâcon,
Tout autour d'une table abondamment ſervie.
Le maître du logis vous y fera raiſon.

FRONTIN.

Comment le nommez-vous ?

Madame CLAIRFIN.

C'eſt Monſieur Liſimon.

M. BONCŒUR.

C'eſt notre ennemi !

DORANTE.

C'eſt mon pere !

FRONTIN.

De ce trait, dans l'Hiſtoire, il ſera queſtion.

M. BONCŒUR.

Malgré notre procès, je ne ſçaurois m'en taire :
C'eſt un moyen charmant que ſon cœur lui ſuggere
Pour prouver ſon affection.
Ce procedé m'attendrit l'ame.

Madame CLAIRFIN.

Vous ne venez donc pas ?

M. BONCŒUR.

Très-obligé, Madame.

Madame CLAIRFIN.

Adieu.

M. BONCŒUR, *à Dorante.*

Je vous attends demain :
De ne pas m'oublier, Monſieur, je vous conjure.

FRONTIN.

Il s'en ſouviendra, je vous jure.
(*A part.*) Notre aventure va bon train.

SCENE VI.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

MOn cher Frontin, que Lucile eſt aimable !

FRONTIN.

La divine Clairfin, Monſieur, eſt adorable.

DORANTE.

Que j'ai placé bien à propos
Mon air bacchique !

FRONTIN.

Eh ! ſommes-nous des ſots ?
Nous devions tout d'un tems chanter le Vaudeville.

DORANTE.

Pour frapper le grand coup il ſera plus utile.
Frontin, mon talent muſical
Ne me ſeconde pas trop mal.

FRONTIN.

Monſieur, il vous eſt favorable ;
Mais vous n'êtes pas le premier
Qui, d'un péril inévitable,
Se ſoit tiré par ſon goſier.
Le Dauphin d'Arion....

DORANTE.

Peſte ! tu ſçais la fable.

FRONTIN.

Comme un Medecin. Bon ! j'ai lû
Ovide & ſes Métamorphoſes.
Je ſçais qu'à Jupiter Mercure dévolu,
Pour ce Dieu libertin, vaquoit à bien des choſes ;
De même que je fais pour vous ;
Et ceci ſoit dit entre nous.

DORANTE.

Lorſqu'il en eſt beſoin, ta diſcretion brille.
Mais laiſſons-là Mercure & toi :
Je compte encor ſur une Cantatille
Que tu ne connois pas.

FRONTIN.

Et moi
Je ſens là dans ma tête un tranſport prophétique ;
Qui me dit que votre muſique
Vous vaudra mieux, en vérité,
Que tous les Opera n'ont valu cet Été.

DORANTE.

Des Maſques dans ces lieux doivent tantôt ſe rendre
Ils m'aideront à remplir mon deſſein.

FRONTIN.

Quelqu'un ici pourroit bien nous entendre :
Vous m'expliquerez mieux vos projets en chemin.

SCENE VII.

LISIMON, LUCILE.

LISIMON.

RECONNOISSEZ le pere de Dorante.
Sous ce déguiſement je ſuis de près mon fils
J'approuve ſon amour, en voyant ſon amante.
Pour hâter ſon bonheur, je fais ce que je puis.
Puis-je à Monſieur Boncœur découvrir ma penſée ?
Notre maudit procès nous rend trop ennemis :
N'importe, je n'ai point une ame intéreſſée :
J'aime mieux céder tout, & nous voir bien unis.

LUCILE.

De vos bontés je ſuis confuſe.
Je ne crois pas, en vérité,
Que mon pére ſe refuſe
A tant de généroſité.

SCENE VIII.

M. BONCŒUR, LUCILE, CHONCHETTE, SCAPIN, MASQUES, DORANTE.

M. BONCŒUR.

ECLAIRCISSONS ceci, Lucile.
Maſques, peut-on ſçavoir où ſe donne le bal ?

SCAPIN.

Dans tous les quartiers de la ville ;
Même dans les fauxbourgs : notre orcheſtre eſt banal.
C'eſt un bal ambulant, partout on le promene.
Dans chaque carrefour, une nouvelle Reine
Préſide à nos ballets.
Nous offrons le bouquet au plus beau des objets.
Il eſt à vous, Mademoiſelle.

DORANTE.

Vous devez l'accepter : que ſon ſort eſt charmant !
Jamais bouquet ne fut placé plus dignement.

LUCILE.

Mais danſer dans la rue !

SCAPIN.

Il le faut bien, la Belle ;
Nous n'avons point de ſalle.

M. BONCŒUR.

Oui, Monſieur a raiſon
De mettre ici ſon bal. Quelle vaſte maiſon
De longs appartemens poſſede une enfilade
Capable de tenir l'innombrable brigade
De tous ceux que le Roi fait danſer aujourd'hui ?

SCAPIN.

Il a marché pour nous ; il faut ſauter pour lui.

M. BONCŒUR.

Meritez du bouquet l'hommage volontaire.
Danſez, prenez quelqu'un.

CHONCHETTE.

Le choix de ſon danſeur

Va fort l'embarraſſer ; n'eſt-il pas vrai, ma ſœur ?

M. BONCŒUR.

Prenez qui vous voulez.

CHONCHETTE.

C'eſt ce qu'elle va faire.

(*On danſe des menuets, & Lucile prend Dorante déguiſé avec un Domino.*)

DORANTE.

Me ſera-t-il permis d'interrompre le bal,
Pour chanter quelques vers qui ne viennent pas mal
A la fête du jour ?

CHONCHETTE.

Il n'eſt pas néceſſaire
De demander permiſſion
Pour donner du plaiſir.

M. BONCŒUR.

Cette maxime eſt claire ;
Et jamais on n'en fit mieux l'application.

DORANTE *chante.*

» Fuyez, ſombres ennuis ; fuyez, noire triſteſſe :
» Le plaiſir dans nos cœurs doit regner à ſon tour.
» Que des jeux éclatans, que des chants d'allegreſſe
» Faſſent retentir ce ſéjour.
» Le ſoleil triomphant d'un terrible nuage,
» Plus brillant que jamais, à nos yeux vient s'offrir ;
» Et le lys, pour mieux refleurir,
» A l'ombre des lauriers, a ſurmonté l'orage.

M. BONCŒUR.

La cantatille, (on peut m'en croire,)
Vaut bien autant que l'air à boire.

LUCILE.

N'eſt-il pas vrai qu'il chante avec un goût flatteur ?

M. BONCŒUR.

Oui, ma fille ; ſon chant m'a ſçû gagner le cœur.
J'attends demain à dîner un chanteur
Qui, comme vous, eſt un fort aimable homme.
Souffrez, Monſieur, que je vous ſomme
De me faire auſſi cet honneur.

CHONCHETTE.

Dans cette maiſon-ci, Monſieur Boncœur demeure ;
Nous dînerons enſemble.

DORANTE.

Oui, j'aurai ce bonheur.
Je vais changer d'habits, & reviens tout à l'heure.

SCENE IX.

M. BONCŒUR, LUCILE, CHONCHETTE, MASQUES.

M. BONCŒUR.

JE voudrois bien ſçavoir ce que vous tenez-là.

CHONCHETTE.

Ce ſont des vers qu'hier on me donna;

M. BONCŒUR.

Qui donc ?

CHONCHETTE.

Ce grand Monsieur, dont l'allure est bouffonne ;
Qui toujours, en marchant, gesticule & fredonne.

M. BONCŒUR.

C'est une Ode, peut-être.

CHONCHETTE.

Bon !

M. BONCŒUR.

Les Odes ont trop de guignon :
On les voit, depuis peu, tomber dru comme mouches.
L'Auteur qui veut se faire un nom,
Doit préluder sur d'autres touches.

CHONCHETTE.

Les vers qu'on m'a donnés sont d'une autre façon ;
On les chante en musique, & voici sur quel ton.

AH ! quand reviendrez-vous,
Cher Prince que j'adore ?
Ah ! quand reviendrez-vous ?
Nous vous attendons tous.
Nos yeux, avant l'aurore,
S'ouvrent pour vous chercher ;
L'ennui qui nous dévore,
Doit enfin vous toucher.
Ah ! quand reviendrez-vous, &c.

Votre préſence honore
Des lieux trop loin de nous :
Paris, qui vous implore,
De leur ſort eſt jaloux.
Ah ! &c.

✕

La terre ſe décore,
Quand le ſoleil renaît ;
C'eſt lui qui donne à Flore
Cet éclat qui nous plaît.
Ah ! &c.

✕

Votre aſpect eſt encore
Plus utile pour nous ;
Lui ſeul peut faire éclore
Nos plaiſirs les plus doux.
Ah ! quand reviendrez vous, &c.

M. BONCŒUR.

Ma fille, embraſſe-moi ; qu'heureux cent fois ſera
Le mortel qui t'épouſera !

CHONCHETTE.

Quand ferez vous un heureux ?

M. BONCŒUR.

Ma petite,
Vous êtes bien preſſée.

CHONCHETTE.

Oh ! dame, je profite

De vos bons & ſages diſcours.
Je vous entends répéter tous les jours,
Qu'on ne peut trop uſer de diligence,
Quand d'obliger quelqu'un on a l'occaſion.

LUCILE.

Cette généreuſe ſentence
Vous a fait, je le vois, beaucoup d'impreſſion.

(*On danſe.*)

SCENE X. & *derniere.*

LISIMON, *Acteurs précédens*, DORANTE & FRONTIN, *déguiſés galamment*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

DÉLOGEONS notre bal, allons gagner les halles;
C'eſt-là que nous verrons de bonnes bacchanales.
C'eſt-là qu'on ignore les loix
Du grand monde & du bel uſage;
C'eſt-là qu'on eſt meilleur François
Par le cœur que par le langage.

FRONTIN.

Arrête-là; je demande encor,
Pour ce chanteur public, une courte audience;
A ſon génie il a donné l'eſſor:
La beauté du ſujet a fait ſa confiance;

Daignez écouter ſa chanſon ;
Elle n'eſt point d'un ſtyle poliſſon.

ARLEQUIN.

Oh ! nous ſommes perdus, s'il prend le ton tragique.

FRONTIN.

En chantant un héros, il faut être héroïque.
Mon camarade eſt Auteur & Chanteur ;
Moi, des livres je ſuis le grand diſtributeur.

CHONCHETTE.

Achetons-en.

FRONTIN.

Prenez, trop aimable perſonne :
Monſieur Liſimon eſt celui
Qui des frais ſe charge aujourd'hui ;
Et qui, *gratis*, veut qu'on les donne.

M. BONCŒUR.

J'en ſuis confus ; mais j'ai trop d'équité
Pour ne pas admirer ſa généroſité.
Voyons donc votre Vaudeville.

FRONTIN.

Nous vous contenterons.

M. BONCŒUR.

Cela ſera facile.
En faveur de ce jour on doit vous paſſer tout,
Et le zele eſt exempt des caprices du goût.

VAUDEVILLE.

DORANTE *chante le Vaudeville.*

RASSEMBLEZ-VOUS, peuple fidele;
Venez vous unir à ma voix:
Si dans ce jour je vous appelle,
C'eſt pour le plus charmant des Rois.
Chantons tous, chantons avec zele:
Vive LOUIS LE BIEN-AIMÉ;
Tous les cœurs l'ont ainſi nommé.

Pour ceux que lui ſoumet Bellone,
Il eſt le plus doux des Vainqueurs;
Les chaînes que ſa main leur donne
Ne ſont que des chaînes de fleurs.
Chacun d'eux comme nous entonne
Vive, &c.

L'ardeur que le Roi nous inſpire
Change en plaiſir notre devoir:
Sur ſon peuple il a plus d'empire
Par l'amour que par le pouvoir;
C'eſt la raiſon qui me fait dire:
Vive, &c.

Aux Dieux ſi pour lui l'on préſente
Tant de vœux & tant de ſouhaits :
Eſt-ce une choſe ſurprenante ?
Les bons Rois ſont les bons Sujets ;
Voilà pourquoi par-tout on chante :
Vive, &c.

Le jour qu'on trembla pour ſa vie ;
Que de larmes ! que de ſoupirs !
Quand ſa ſanté fut rétablie,
Que de tranſports ! que de plaiſirs !
Tous chantoient d'une ame ravie :
Vive, &c.

Que le ſort contre nous conſpire,
Rien ne nous chagrine aujourd'hui :
Notre cher Monarque reſpire ;
Tout va reſpirer avec lui.
Lui ſeul à nos vœux peut ſuffire.
Vive, &c.

Preneur de villes, grand, auguſte ;
Conquerant & victorieux ;
Pere du peuple, ſage, juſte,
Sont ſes attributs glorieux.
Mais il faut mettre ſous ſon buſte :
Vive LOUIS LE BIEN-AIMÉ ;
Tous les cœurs l'ont ainſi nommé.

M. BONCŒUR.

Ah ! mon cher, que je ſuis charmé de ta chanſon !
Louis le Bien-Aimé : qu'il n'ait pas d'autre nom.
Ce titre eſt un panégyrique
Dans cette occaſion ſincere & véridique.
Qu'il eſt flatteur, qu'il eſt charmant !
Non, non, rien n'eſt ſi beau que d'avoir juſtement
De l'amour des Sujets une preuve unanime.
Des châteaux emportés, des ennemis battus,
Peuvent au Souverain acquérir de l'eſtime ;
Mais le Roi le plus magnanime
N'eſt point le Bien-aimé, s'il n'a bien des vertus.

FRONTIN.

Ainſi de notre Vaudeville
Vous approuvez la penſée & le ſtyle ;
N'eſt-il pas vrai ?

M. BONÇŒUR.

Très-fort, en vérité.
Qui, comme moi, n'en ſeroit enchanté ?
Des plus fameux chanteurs je vous trouve l'élite.
Je ne puis trop louer l'ardeur qui vous excite :
Mais vous êtes, mon cher, d'une profeſſion
Qui ne cadre point trop avec tant de mérite.

FRONTIN.

Il s'appelle Dorante, & ſa condition. . . .

M. BONCŒUR.

Quoi ! vous êtes le fils de Monſieur Liſimon ?

DORANTE.

Ah ! que vient-on de vous apprendre ?

Quelle eſt ma ſituation !
J'aime Lucile, hélas ! je n'ai pû m'en défendre.
Son cœur de quelque eſpoir flatte ma paſſion.
A nos deſirs vous auriez pû vous rendre,
Si j'euſſe pû cacher mon nom.

M. BONCŒUR.

Vous n'en avez pas moins mon admiration.
Je ne vous puis, Monſieur, refuſer mon eſtime ;
Mais puis-je contenter votre inclination ?
Et Liſimon, qu'un long procès anime,
Voudra-t-il avec moi faire cette union ?
Vous connoiſſez ſa haine.

LISIMON, *ſe démaſquant.*

Il n'en a plus aucune.
Contre un ſi bon François, peut-on être en rancune ?
Le Prince vous eſt cher ; cette unique raiſon
Soumet tous mes deſirs à celui qui vous preſſe.

M. BONCŒUR.

Oui, ſoyons bons amis, & ſoyons-le ſans ceſſe ;
Plus de procès, plus de diviſion.
Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire,
Pour fonder notre accord, d'appeller un Notaire.

LISIMON.

Je penſe comme vous en cette occaſion.
Nous n'avons pas beſoin d'écrire ;
Et ce grand jour doit nous ſuffire
Pour finir entre nous toute diſcuſſion.

FIN.

DIVERTISSEMENT. *

AIR.

FIDELES habitans des rives de la Seine,
Rempliſſez l'air de vos accens,
Partagez tous, en voyant votre Reine,
Les doux tranſports que je reſſens.
L'aimable Roi que votre amour implore,
Va de ſon doux aſpect honorer ce ſéjour;
Et le ſoleil ſuivra bientôt l'aurore
Qui veut annoncer ſon retour.

Autre Air.

RÉUNISSONS nos voix pour notre Souveraine;
Dans tous les cœurs, des temples lui ſont dûs;
Et l'on rend hommage aux vertus,
Quand on le rend à notre Reine.

* *Ce Divertiſſement devoit être donné le lendemain du retour de la Reine.*

LES VŒUX
DE LA VILLE DE PARIS,
Pour le retour du Roi.

Air : *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

DAns l'abſence du Dieu du jour,
Flore toûjours ſoupire :
Cérès implore ſon retour ;
Pomone le déſire.
Toute la nature en langueur
L'appelle avec inſtance :
Nos vœux ont encor plus d'ardeur,
Louis, en ton abſence.

Grand Roi, tout Paris, par ma voix,
Aujourd'hui te conjure :
Ceſſe pour un tems des exploits
Dont notre amour murmure.

Il eſt vrai que, matin & ſoir,
Nous chantons ta victoire ;
Mais paſſer ſix mois ſans te voir,
C'eſt payer cher ta gloire.

L'unique but de tes travaux
Eſt d'éteindre la guerre ;
Tu veux te priver du repos,
Pour le rendre à la terre.
Ce ſentiment, d'un ſort facteur
Nous donne l'aſſurance ;
Mais peux-tu nous faire un bonheur
Qui vaille ta préſence ?

Vous qui ſoupirez après lui,
Vous pouvez, grande Reine,
Par votre amour & votre ennui,
Juger de notre peine.
Nous ſçavons que de vous à nous
La diſtance eſt immenſe ;
Mais nous partageons avec vous
La même impatience.

Revien donc, cher Prince, revien,
Fais ceſſer nos allarmes;
Nos tranſports t'apprendront combien
Tu nous plaîs, tu nous charmes.
Tu verras tous nos cœurs contens
Voler ſur ton paſſage.
Les apprêts les plus éclatans
Valent-ils cet hommage?

Pour les honneurs qui te ſont dûs,
Dans ces lieux tout s'apprête;
Mille feux partout répandus
Vont embellir la fête:
Tous ces feux, dont l'éclat eſt grand,
Sont beaux, ſont admirables;
Mais dans nos cœurs un zèle ardent
En met de plus durables.

ROLAND,

PARODIE,

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Janvier 1744.

ACTEURS.

ANGÉLIQUE, *Reine.*

THÉMIRE, *Confidente d'Angélique.*

MÉDOR, *aimé d'Angélique.*

ROLAND, *Guerrier.*

ASTOLPHE, *Confident de Roland.*

ZÉLIANTE.

CORIDON, *nouveau marié.*

BÉLISE, *jeune mariée.*

THERSANDRE, *pere de Bélise.*

TROUPE D'INSULAIRES, DE BERGERS ET DE BERGERES.

ROLAND,

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE *ſeule.*

Air : *Mon joli petit cœur.*

J'Éprouve une funeſte guerre ;
Elle ſe paſſe dans mon cœur ;
Tantôt il me dit d'être fiere,
Tantôt il me nomme un vainqueur.
Eh ! quoi donc, toujours ſe contraindre !
Faut-il rendre, ou faut-il garder
Mon joli cœur, mon petit cœur,
Mon joli petit cœur ? Qu'on eſt à plaindre,
Quand on ne ſçait pas s'accorder !

SCENE II.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE.

Air : *Le maſque tombe.*

ROLAND vous va faire un préſent fort leſte.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point.

THÉMIRE.

Parlez-vous tout de bon ?
Toutes les fois que l'on vous fait un don,
Vous vous fâchez, mais le préſent vous reſte.

ANGÉLIQUE.

Air : *Je ne bois jamais qu'un coup.*

Ah ! que Médor a d'appas !

THÉMIRE.

A quoi rêvez vous, Madame ?
Roland, que l'amour enflamme,
Touche-t-il enfin votre ame ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! quoi, tu ne m'entends pas !

THÉMIRE.

Répondez-moi ſans emblême.
C'eſt Médor ?

ANGÉLIQUE.

Oui, c'eſt lui-même,

Thémire, (*bis.*) c'eſt lui que j'aime.
Ah! que Médor a d'appas!

THÉMIRE.

Air : *L'Amour pêche en eau trouble.*

Cet amour-là me paſſe ;
Non, je n'y comprends rien.
Ce galant à la glace
N'a pas un ſol de bien.

ANGÉLIQUE.

Pauvreté n'eſt pas vice.

THÉMIRE.

Vous refuſez des Rois,
Et vous oſeriez faire choix
D'un Cadet de Milice !

ANGÉLIQUE.

Air : *L'Aſthmatique.*

Quoiqu'il n'ſoit pas Gentil-homme,
J'l'aime tout comme
S'il étoit Prince.
Quoiqu'il n'ſoit pas Gentil-homme,
J'l'aime tout comme
S'il étoit Roi.

Air : *Comment Monſieur votre Epoux, &c.*

Je l'ai vû prêt à mourir.
Quand tout l'abandonne,
J'ai pris ſoin de le guérir.

THÉMIRE.

Que vous êtes bonne ! (*bis.*)

ANGÉLIQUE.

Air : *L'autre jour m'en revenant de vendange.*

Médor a ſçû bleſſer mon cœur.
Apprends quelle eſt ma peine ;
J'ai ſenti naître ma langueur,
En guériſſant la ſienne :
Et ce n'eſt point, en vérité,
Un amour de paſſade ;
Il eſt en fort bonne ſanté,
Et mon cœur eſt malade.

Air : *Les Filles de Montpellier.*

Je veux le fuir avec ſoin,
Quoique mon cœur le déſire.
De ton ſecours j'ai beſoin.

THÉMIRE.

Il vient ; fuyez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Thémire,
Aye, aye, aye,
Ma prudence expire,
Je n'irai pas loin.

SCENE III.

MÉDOR, ANGÉLIQUE & THÉMIRE *un peu éloignées.*

MÉDOR.

Air : *Jamais la nuit.*

PEUT-ON aimer ſans eſpérance ?
J'aime une Reine, hélas ! elle fait mon tourment :
Pour elle cent Rivaux ont brûlé vainement :
Puis-je oublier ſon rang, ſon pouvoir, ma naiſſance ?
Dieu d'Amour, attendris ſon cœur ;
Tu dois payer une flamme parfaite ;
Heureux l'inſtant où l'Amant eſt vainqueur !
Que ces momens ſont doux ! ah ! que je les ſouhaite !

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Peu ſecondé de la fortune,
Mon amour ſans doute importune.
Quand on n'eſt pas riche en aimant,
On n'a qu'un timide langage :
Ah ! ſi j'étois bien opulent,
Je ſerois plus hardi qu'un Page.

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

On vous apporte dans ces lieux
De Roland le don précieux ;
C'eſt un héros, grand, magnifique ;
Il ſe déclare hautement.

Il fait ſonner ſa réthorique ;
Cela n'eſt pas indifférent.

ANGÉLIQUE.

Air : *Je ferai mon devoir.*

Il a beau vouloir m'en conter,
J'ai ſoin de l'éviter ; (*bis.*)
Sur vous, Médor, puis-je ſçavoir
Si j'ai quelque pouvoir ? (*bis.*)

MÉDOR.

Air : *Dans les bras de ce qu'on aime.*

Sans vous je ſerois, ma Reine,
Dans les horreurs du trépas :
Pour ſervir ma Souveraine
Mon ſang ne ſuffiroit pas ;
Si je pouvois le répandre,
Ah ! que mon ſort ſeroit doux
De pouvoir enfin vous rendre
Un bien que je tiens de vous !

ANGÉLIQUE.

Air : *Partez d'abord avec audace.*

Pourrois-je, ſans honte,
Songer à vous voir ?

MÉDOR.

Ce n'eſt pas mon compte.

ANGÉLIQUE.

Adieu donc, bon ſoir.
Partez, Médor. (*bis.*)

MÉDOR.

Ce trait m'étonne.

ANGÉLIQUE.

Partez, Médor; (*bis.*) ſans différer :
L'honneur nous ordonne
De nous ſéparer.
Air : *Contre mon gré je chéris l'eau.*
Comptez ſur ma protection,
Même ſur une penſion ;
Choiſiſſez où vous voulez vivre,
J'aurai ſoin de votre entretien.

MÉDOR.

Je meurs, ſi je ne puis vous ſuivre.
Qui meurt n'a plus beſoin de rien.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ANGÉLIQUE.

Air : *Voyageur que l'Amour guide.*

LE pauvre enfant! comme il m'aime!
Thémire, qu'il doit ſouffrir!
Dans ſon déſeſpoir extrême,
Je crains qu'il n'aille mourir :
Moi qui l'aime & qui l'eſtime,
Y pourrois-je conſentir?

THÉMIRE.

Bon! ce n'eſt que pour la frime
Que vous l'avez fait partir.

ANGÉLIQUE.

Air : *Comment faire ?*

S'il faut que je céde à l'Amour,
Je mourrai de honte en ce jour ;
Médor, pourquoi m'as-tu ſçu plaire?
S'il faut te bannir de mon cœur,
J'en pourrai mourir de douleur :
Comment faire ?

THÉMIRE.

Air : *Il ne faut point mettre à rançon.*

Fuyez, oubliez cet Amant.
Pour vous je crains que l'on n'en gloſe.

ANGÉLIQUE.

Tu devrois te taire un moment ;
Tu dis toujours la même choſe.

Air : *Tout ainſi comme.*

Cours, qu'il revienne. . . .
Vas-y donc . . . . n'y vas pas :
Qu'on le ramene. . . .
Si pourtant . . . . mais hélas !
Attends . . . . quelle peine !
Je veux . . . . je ne veux pas.

THÉMIRE.

Air : *Le Ciel béniſſe la beſogne.*

J'entends déjà des inſtrumens ;
Reprenez donc votre bon ſens.

ANGÉLIQUE.

J'ai bien aſſez mal à la tête,
Sans l'augmenter par une fête.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, ZÉLIANTE, TROUPE D'INSULAIRES ORIENTAUX, *dont l'un porte un Perroquet attaché avec une chaîne d'or.*

ZÉLIANTE.

Air : *Que faites-vous, Marguerite?*

PAR des façons inconnues,
Charmés de nous signaler,
Nous apportons des massues,
Afin de vous régaler.

Air : *De l'Opera.*

Au généreux Roland je dois ma délivrance ;
D'un charme affreux sa valeur m'a sauvé ;
Il n'a voulu de ma reconnoissance
Que ce présent qu'il vous a réservé.

Air : *Du bout du Monde.*

C'est un oiseau de Saint Domingue :
Roland, qui partout se distingue,
Nous a chargés de vous l'offrir :
Sur le sein de l'Onde
On l'a fait venir
Du bout (*ter.*) du Monde.

Air : *De l'Opera.*

Recevez, charmante Reine;
Recevez, avec bonté,
Cet oiseau par mes Sauvages porté.
A la plus douce liberté
Vous le verrez préferer votre chaîne.
Recevez, &c.

(On danse.)

VAUDEVILLE.

Air : *Comme un Oiseau.*

PREMIER COUPLET.

DE l'amour qui touche votre ame
Voulez-vous voir durer la flamme
Jusqu'au tombeau;
Qu'il soit toujours dans l'esclavage;
Si jamais vous ouvrez la cage,
Adieu l'Oiseau.

II.

Si l'Amour me trouve cruelle;
C'est qu'il n'est pas aussi fidéle
Qu'il paroît beau;
Son inconstance me désole:
Si-tôt qu'on le flatte, il s'envole
Comme un Oiseau.

III.

Au Dieu Plutus tout est possible,
Rien n'est tel, pour rendre sensible,

Qu'un bon cadeau ;
Par cette glu, la plus ingrate
Se prend aiſément par la patte ;
Comme un Oiſeau.

IV.

Qu'ils ſçavent bien vuider la poche,
Ceux qui montent de la Baſoche
Dans le Barreau ;
Le Procureur le moins habile,
Pour voler eſt bientôt agile,
Comme un Oiſeau.

V.

Lorſqu'un riche faquin s'étale
Dans la grande & ſuperbe ſalle
De ſon Château,
Croit-il en valoir davantage ?
Point du tout : ce n'eſt pas la cage
Qui fait l'Oiſeau.

VI.

Près d'un mari bruſque & ſauvage,
Mettons la douceur en uſage,
Rien n'eſt ſi beau ;
Des ſoins flatteurs, un doux langage
L'apprivoiſeront dans ſa cage,
Comme un Oiſeau.

VII.

Un jour la gentille Fauvette
Ayant approuvé l'amourette
D'un vieux Corbeau,

Il se disposoit à conclure,
Par malheur pour lui, la future,
Vit un Moineau.

VIII.

Messieurs, ayez quelqu'indulgence;
Soutenez par votre présence
L'Acte nouveau;
Sans vous, notre destin chancele,
Et l'on nous voit battre de l'aîle,
Comme un Oiseau.

SCENE VI.

Le Théâtre représente la Fontaine de l'Amour dans un Bois.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE.

Air : *Robin, turelure.*

FUYEZ ces Bois dangereux;
Car on dira, je vous jure,
Qu'Angélique, dans ces lieux,
Turelure,
Ne cherche pas la verdure,
Robin turelure, lure.

ANGÉLIQUE.

Air : *Les Triolets.*

A la Fontaine de l'Amour
Un charme ſéducteur m'entraîne ;
Tout chemin me mene en ce jour
A la Fontaine de l'Amour ;
J'ai beau chercher un long détour,
Un je ne ſçais quoi m'y ramene.
A la Fontaine de l'Amour
Un charme ſéducteur m'entraîne.

SCENE VII.

ROLAND, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ROLAND.

Air : *Belle Brune.*

ANgélique ! Angélique !

ANGÉLIQUE.

Servons-nous, pour l'éviter,
De notre bague magique.

ROLAND.

Angélique ! Angélique !

Air : *Je ne vous ai vû.*

Je ne vous ai vu' qu'un ſeul petit moment.
Vous me fuyez, & je ne ſçais comment.

Air : *Le fameux Diogene.*

Vainement je l'appelle.

Pourquoi ſe cache-t-elle ?
L'ai-je donc mérité ?
J'en ai trop fait, Thémire,
Et j'ai honte de dire
Ce qu'elle m'a coûté.

Air : *Paſſant ſur le Pont-Neuf.*

J'ai trahi mon devoir,
Pour ſuivre cette Reine ;
Et j'ai l'affront de voir
Que ma tendreſſe eſt vaine :
Belle inhumaine,
Quand ſous vos loix l'amour m'enchaîne ;
Quel barbare plaiſir trouvez-vous dans ma peine ?

THÉMIRE.

Air : *Les Feuillantines.*

Pourquoi donc criez-vous tant ?
Oh ! vraiment,
On peut dire que Roland,
Près de l'objet qui l'engage,
Fait un gen, fait un gentil perſonnage.

ROLAND.

Air : *Fanfare de Choiſy.*

Je devrois par de hauts faits
Tenter les plus beaux ſuccès ;
Et je vais par mes regrets
Des forêts troubler la paix.
Dieu d'Amour, ah ! que tes traits
Font de terribles effets !

Air : *Mais le Soleil n'eſt pas mort.*

Je mériterois le blâme
Par trop de fidélité ;
C'en eſt fait, j'éteins ma flamme ;
Heureuſe la cruauté
Qui rend la paix à mon ame,
Et me rend la liberté !

Air : *Je croyois que ma flamme, &c.*

Mais en vain je me flatte,
Déjà mon feu renaît ;
Plus que jamais j'aime l'ingrate.

THÉMIRE.

Le Héros n'eſt plus qu'un benêt.

Air : *Et fron, fron, fron.*

Elle vous eſtime un peu.

ROLAND.

Tu te mocques, palſambleu.

THÉMIRE.

Qu'un doux eſpoir
De l'émouvoir
Vous encourage :
Venez la voir ſur le ſoir ;
Vous plairez davantage.

ROLAND.

Air : *Noirs Orages.*

Quel outrage
Me fait cet objet ſauvage
Loin de courir,

Pour me ſecourir,
Elle évite mon tendre hommage.
Quelle fierté ! J'enrage !
Tout, ſans ceſſe,
Pour m'écouter, s'empreſſe :
Cent Belles, pour me voir,
Viennent ici le ſoir :
La ſeule, hélas !
Dont je fais cas,
Me hait plus que la mort.

THÉMIRE.

Elle a, ma foi, grand tort.

ROLAND reprend la fin de l'Air ci-devant :
Paſſant ſur le Pont-Neuf.

Belle inhumaine,
Quand ſous vos loix l'amour m'enchaîne,
Quel barbare plaiſir trouvez-vous dans ma peine ?

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE.

Air : *Un Abbé dans un coin.*

IL eſt enfin parti,
Mais voici
Médor qui vient ici.

ANGÉLIQUE.

Conſidere ſa grace.
Thémire, qu'il m'eſt cher !

THÉMIRE.

Laiſſons-lui de la place,
Pour chanter ſon grand air.

SCENE IX.

MÉDOR, ANGÉLIQUE & THÉMIRE *un peu éloignées.*

MÉDOR.

Air : *Nous aimons qui nous aime.*

DU repos aimable ſéjour,
Agréable retraite,
Pour les doux plaiſirs de l'amour
Votre ombre ſemble faite ;
Mais, hélas ! les triſtes accens
D'un cœur ſans eſpérance
Ne troubleront pas bien longtems
Votre amoureux ſilence.

ANGÉLIQUE, *au fond.*

Air : *Eh ! allons donc, Mademoiſelle.*

Son martyre m'inquiette,
Et je vois....

THÉMIRE.

Que dira-t-on

D'une Reine qui ſe jette
A la tête d'un garçon ?
Eh ! allons donc, belle indiſcrette ;
Eh ! allons donc, de la raiſon.

MÉDOR.

Air : *Dormir eſt un tems perdu.*

Je ne puis plus ſoutenir
Ma douleur profonde.
O mort ! viens me ſecourir ;
Mon eſpoir en toi ſe fonde :
Puiſqu'on me fait tant languir ;
C'en eſt fait, il faut partir,
Partir pour l'autre Monde.

Air : *Eh ! zon, zon, zon, Liſette.*

Cher & glorieux poids,
Dont j'ignore l'uſage,
Pour la premiere fois,
Seconde mon courage.
Eh ! zon, zon, zon ;
Qui te retient ? J'enrage !
Eh ! zon, zon, zon,
Ma lame, ſortez donc.

ANGÉLIQUE.

Air : *Quand la Bergere vient des champs.*

Serez-vous, mon cher tourtereau,
Votre bourreau ?

MÉDOR.

Je veux....

ANGÉLIQUE.

Tout beau !

THÉMIRE.

Pour nous, c'eſt un vilain cadeau.
Quelle équipée !
Mettez l'épée
Dans le foureau.

ANGÉLIQUE.

Air : *Prenez mon cœur, & n'en prenez point d'autre.*

Vivez, Médor.

MÉDOR.

Sans vous je hais la vie.

ANGÉLIQUE.

Vivez, vivez.

MÉDOR.

Ah ! laiſſez-moi périr.

ANGÉLIQUE.

Vivez, vivez.

THÉMIRE.

Finiſſez, je vous prie,
Tous vos *vivez* d'enhui me font mourir.

Air : *J'ai deviné la cachette.*

Rien ne me paroît plus drôle,
Beau Médor, que votre ſort ;
Vous paſſez tout votre rôle
Entre la vie & la mort.

ANGÉLIQUE.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Je vois Roland qui s'avance,
Je crains ſon courroux.

THÉMIRE.

Pour éviter ſa vengeance,
Décampez en diligence.

ANGÉLIQUE.

Et cachez-vous. (*bis.*)

SCENE X.

ANGÉLIQUE, ROLAND, THÉMIRE.

ROLAND.

Air : *Votre toutou vous flatte.*

MON cœur vous eſt fidele ;
Et vous en abuſez :
Tant d'ardeur, tant de zele
Sont toujours mépriſés ;
Cruelle !
Vous n'êtes pas digne, entre nous,
Du tendre amour (*bis.*) que j'ai pour vous.

ANGÉLIQUE.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

J'ai, pour vous rendre à la gloire,
Fait des efforts ſuperflus ;
Si vous m'euſſiez voulu croire,
Non, vous ne m'aimeriez plus.

ROLAND.

D'une trop fatale yvreſſe

Mon cœur ne peut revenir :
Vous qui cauſez ma foibleſſe,
Eſt-ce à vous de m'en punir ?

ANGÉLIQUE.

Air : *Que j'eſtime, mon cher voiſin.*

Hélas !

ROLAND.

Qui cauſe ce ſoupir ?
En vain on me le cache :
Un juſte effroi me fait ſentir
Qu'un Rival vous l'arrache.

Air : *Jeunes filles, accourez toutes.*

S'il oſoit, un jour,
Dans ce ſéjour
Paroître,
Le traître,
Bien-tôt du haut en bas,
Par la fenêtre,
Quel qu'il pût être,
Bien-tôt du haut en bas,
Devant vous ſauteroit le pas.

Air : *J'ai rêvé toute la nuit.*

Vous cherchez à m'éviter...?

ANGÉLIQUE.

Eh ! qui pourroit m'arrêter ?
Ce matin, en vous fuyant,
Vous l'avez bien vû, ſouvenez-vous-en,
J'ai diſparu dans l'inſtant ;
J'en pourrois bien faire autant.

Air : *La poudre prend.*

Que ne m'eſt-il encor permis.
De vous fuir ? Mais non, je ne puis.
(*A part.*) (*Haut.*)
Feignons. Je ne ſuis plus la même,
Cher Roland.

ROLAND.

Ce bonheur extrême
Me ſurprend.

ANGÉLIQUE, *à part.*

L'amorce prend ;
Achevons-le dans un moment.

Air : *On ne peut tromper l'Amour.*

Mon cœur enfin céde à votre tendreſſe :
C'eſt trop feindre avec mon vainqueur.
Si j'eus pour vous tant de rigueur,
C'étoit pour cacher ma foibleſſe.
On a beau chercher un nouveau tour,
On ne peut tromper l'Amour.

ROLAND.

Air : *La Baronne.*

Eſt-il poſſible
Que Roland touche votre cœur ?

ANGÉLIQUE.

Mon ardeur n'eſt que trop viſible.

ROLAND.

Je doute encor de mon bonheur.
Eſt-il poſſible ?

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Air : *Toque, mon tambourinet.*

Pourvû que Roland
Garde le ſecret,
D'un amour ardent
Il verra l'effet.
Il faut, pour plaire,
Taire
Les faveurs qu'on nous fait.

ROLAND.

Air : *Laiſſons-là la fumée.*

Cherchons, belle Angélique,
Un ſéjour écarté,
Où l'amour qui nous pique,
Puiſſe être en liberté.
Ah ! que deux cœurs, dans une paix profonde,
Sont heureux d'oublier tout le reſte du monde !

ANGÉLIQUE.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Cher Amant, pour rendez-vous,
Quel endroit choiſiſſez-vous ?

ROLAND.

Dans la Foire, il faut, ma chere,
Nous trouver.

ANGÉLIQUE.

Je ſçais l'endroit.

ROLAND.

Il eſt propre au doux myſtere.

ANGÉLIQUE.

Mais souvent il y fait froid.

ROLAND.

Air : *Attendez-moi sous l'Orme.*

Pour le dessein que je forme,
Vous y suivrez donc mes pas ?

ANGÉLIQUE.

Mon zéle au vôtre est conforme ;
Non, je n'y manquerai pas.
(*A part.*) Attendez-moi sous l'Orme.

SCÈNE XI.

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MÉDOR.

Air : *Chacun à son tour.*

VOus n'êtes point trop délicate ;
Au lieu d'un, vous en aimez deux.
Mon Rival qui vous quitte, ingrate,
Se voit au comble de ses vœux.
A présent, puisqu'il a fait retraite,
Je reviens vous faire ma cour :
Chacun à son tour,
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

Air : *Vous n'avez pas besoin qu'on vous console.*

Ce rendez-vous & m'offense, & me blesse.

ANGÉLIQUE.

Mon cher Médor, ne vous en plaignez pas!
Si de Roland je flatte la tendresse,
C'est pour sortir plus vîte d'embarras.

MÉDOR.

Air : *C'est une excuse.*

Que par feinte, ou bien par amour;
Roland soit heureux dans ce jour,
C'est moi que l'on abuse.

ANGÉLIQUE.

Même, en lui faisant les yeux doux;
Médor, je ne pensois qu'à vous.

MÉDOR.

La belle excuse!

Air : *Par la vertu, tu, tu, de ma baguette.*

Je vous crois, mais il me reste
Toujours un certain soupçon.

ANGÉLIQUE.

Sans raison.
Un Amant que je déteste,
Doit-il vous allarmer tant?
Vainement
Roland
M'attend:
Je vous proteste
Qu'il n'en croquera que d'une dent!

THÉMIRE.

Air : *Buvons à nous quatre.*

Il eſt intraitable,
Ce cruel vainqueur.
C'eſt un plus hardi frappeur
Que Robert le Diable,
Que Richard ſans peur.

ANGÉLIQUE.

Air : *On pourra vous viſer.*

Pour vos jours je crains beaucoup.

THÉMIRE.

Ce Rival peut d'un ſeul coup
Vous couper la tête,
Vous couper le cou.

ANGÉLIQUE.

Air : *A l'Amour rendons les armes,*

Diſſipez votre triſteſſe,
Seul vous êtes mon vainqueur.
Nul autre ne m'intéreſſe ;
La tendreſſe
Qui me preſſe,
N'aſpire qu'à votre cœur.

MÉDOR.

Mineur.

Dieux ! que mon ame eſt ravie
D'un langage ſi flatteur !
Tous les plaiſirs de la vie,
Sans vous perdent leur douceur.

Pour être heureux, je n'envie
D'autre bien que votre cœur.

Air : *La jeune Isabelle.*

Beau lieu, cher bocage,
Qui m'as vû languir,
D'un plus doux partage
Tu me vois jouir;
Au bien où j'aſpire
Je ſuis parvenu;
Qui l'eût dit, Thémire?

THÉMIRE.

Médor, l'euſſes-tu crû?

ANGÉLIQUE.

Air : *C'eſt l'ouvrage d'un moment.*

Nous avons à faire un voyage;
Mais il eſt bon, mon cher Amant,
Que mes Sujets, auparavant,
Viennent vous rendre un juſte hommage;
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

THÉMIRE.

Air : *O reguingué.*

Un pareil deſſein me ſurprend;
Vous voulez cacher ce galant;
Et vos ſujets, en le fêtant,
Vont crier comme tous les Diables;
Ces contre-ſens ſont pitoyables.

Air : *Banniſſons la cérémonie.*

Si Roland vous entendoit,
Vous connoiſſez ſa furie,

Que de tapage il feroit !
Quelqu'un en perdroit la vie.
Tous trois enſemble.
Remettons, remettons, remettons la,
Remettons la cérémonie.

SCENE XII.

Le Théâtre repréſente l'intérieur de la Foire Saint Germain.

ROLAND, ASTOLPHE.

ROLAND.

Air : Eh ! non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.

EH ! non, non,
Ton conſeil n'eſt plus de ſaiſon.

ASTOLPHE.

Surmontez votre foibleſſe.

ROLAND.

Eh ! non, non,
Ton diſcours n'eſt plus de ſaiſon.

ASTOLPHE.

Rappellez votre raiſon.

ROLAND.

Air : La moitié du chemin.

L'objet divin

Qui me tient dans ſa chaîne,
N'a plus, enfin,
Ni fierté, ni dédain.
Tout va répondre à mes deſirs;
Je verrai bien-tôt les plaiſirs
Succéder à ma peine;
Et dans ce jour, ami, je ſuis certain
Qu'Angélique fera la moitié du chemin.

ASTOLPHE.

Air : *Joignez le Régiment.*

Le grand cœur de Roland
N'eſt fait que pour la gloire:
Le grand cœur de Roland
D'amour doit être exempt.
Songez uniquement
A vivre dans l'hiſtoire.

ROLAND.

Mon cœur ne peut t'en croire.

ASTOLPHE.

Pata pa tapan,
Joignez le Régiment.

ROLAND.

Air : *On revient trois.*

Cher ami, veux-tu me plaire?
J'attends l'objet de mon choix:
Laiſſe-nous avec lui, je dois
Parler d'affaire;
Et l'on eſt trop, lorſqu'on eſt trois
Dans ce myſtere.

Air : *Tuton, tutaine.*

Quel bonheur pour ma paſſion ! (*bis.*)
J'aurai dans ma poſſeſſion,
Tuton, tuton, tutaine,
Eh ! tu, tu, tu,
Ce qui ma tant plû,
Eh ! ton, ton, ton,
Cet objet mignon,
Qui dans ce canton,
Mieux que Cupidon,
De plaire a le don,
Tuton, tuton, tutaine.

ASTOLPHE.

Air : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Les Amans, dans leur eſpoir,
Souvent ſe méprennent.

ROLAND.

Tous ſes agrémens, ce ſoir,
Pour fûr m'appartiennent.

ASTOLPHE.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean
Va-t'en voir s'ils viennent.

SCENE XIII.

ROLAND, *seul.*

Sur l'Air : *De l'Opera.*

AH ! j'attendrai longtems, la nuit eſt loin encore !

Air : *Les bons coups ſe font ſur la brune.*

Je ne puis ſupporter le jour,
Soleil, ta clarté m'importune ;
Ceſſe de nuire à mon amour,
Le plaiſir m'attend ſur la brune. (*bis.*)

Air : *Y avance, y avance.*

Charmante nuit, dans ce manoir,
Viens étendre ton manteau noir ;
Satisfais mon impatience :
Y avance, y avance, y avance ;
Ramene l'ombre & le ſilence.

Air : *C'eſt la choſe impoſſible.*

Séjour aimable, lieu charmant,
Où chaque jour on voit la preſſe ;
Amuſez-moi juſqu'au moment
Qu'Angélique à mes yeux paroiſſe ;
Sans elle, hélas !
Tous vos appas
Toucheroient-ils mon cœur ſenſible !
C'eſt la, la, la, la, la, la, c'eſt la choſe impoſſible

(Il lit.)

Air : *Je ne ſçais pas écrire.*

Deux Amans, à ce que je vois,
Auront ſçû tracer ſur ce bois
Ce que je viens de lire :
Prête-moi tes traits, Dieu d'Amour ;
Je veux auſſi, dans ce beau jour,
M'en ſervir pour écrire.

Air : *Je ſuis un bon Soldat.*

Voyons tout.... Je connois
Dans ces traits
L'ouvrage d'Angélique.
Dieux ! ce n'eſt pas pour moi
Que ſa foi
Dans ces deux vers s'explique.

Air : *De l'Opera.*

Angélique engage ſon cœur ;
Médor en eſt vainqueur.

Air : *Il n'eſt point de bonne fête.*

Médor eſt un perſonnage
Qu'en ces lieux on n'a point vû :
Pour me donner de l'ombrage,
Il n'eſt pas aſſez connu :
J'aurois ſujet d'être triſte ;
Et je craindrois volontiers,
S'il étoit mis ſur la liſte
Des Financiers.

Air : *Changement pique l'appétit.*

D'autres mots s'offrent à ma vûe,
Ils ſont d'une main inconnue ;
Tant d'écriture me ſurprend,
Il falloit un loiſir bien grand.

(Il lit.)

Air : *Malgré la Bataille qu'on donne demain.*

Mes yeux n'ont que trop vû ces mots ici tracés ;
Et, ſans les voir encor, je m'en ſouviens aſſez ;
Mais pour que le Public ne les ignore pas,
Il faut lire tout haut ce que j'ai lû tout bas.

(Il lit.)

Air : *De l'Opera.*

Que Médor eſt heureux !
Angélique a comblé ſes vœux.

Air : *Bouchez, Nayades, vos Fontaines.*

Ce Médor eſt un Petit-Maître ;
Angélique, ſur lui, peut-être
A jetté les yeux en paſſant :
Bien ſouvent un tel perſonnage,
Au premier feuillet du Roman,
Se croit à la derniere page.

(*On entend une Symphonie.*)

Air : *Le ſeul flageolet de Colin.*

J'entends un bruit harmonieux ;
A danſer on s'apprête ;

Cherchons Angélique en ces lieux ;
Sans doute, elle s'arrête
Au ſpectacle amuſant & joyeux
De quelque nouvelle fête.

(Il ſort.)

SCENE XIV.

Arrivée de la Nôce.

MARCHE.

BÉLISE, CORIDON, *Pluſieurs Gens de la Nôce.*

CORIDON.

Air : Sans un peu de vin dans mon verre.

QUEL plaiſir,
Quand l'Amour nous bleſſe ;
Quel plaiſir
De pouvoir s'unir !

(Le CHŒUR répete.)

Quel plaiſir, &c.

BÉLISE.

Les nœuds formés par la tendreſſe
De deux cœurs comblent le deſir.

CHŒUR.

Quel plaiſir, &c.

BÉLISE.

Sans l'objet qui nous intéreſſe
Du vrai bien l'on ne peut jouir.

CHŒUR.

Quel plaiſir, &c.

CORIDON.

Air : *Jean danſe mieux que Pierre.*

Que j'aime ma Bergere !

BÉLISE.

Que j'aime mon Berger !

CORIDON.

Seule elle ſçait me plaire.

BÉLISE.

Seul il ſçait m'engager.

CORIDON.

Mon cœur ne peut changer.

BÉLISE.

Le mien n'eſt point léger.

CORIDON.

Que j'aime ma Bergere !

BÉLISE.

Que j'aime mon Berger !

CORIDON.

Air : *Eh ! vogue la Galere.*

Rien n'égale la flamme
Qui me fait ſoupirer.

BÉLISE.

La mienne dans mon ame
Veut toujours demeurer.

ENSEMBLE.

Elle ſera fidelle
Tant qu'elle, tant qu'elle, tant qu'elle ;
Elle ſera fidelle,
Tant qu'elle pourra durer.

(*On danſe.*)

SCENE XV.

ROLAND, *les Acteurs précédens.*

CORIDON.

Air : *La Bergere qui m'engage.*

RIEN n'eſt ſi beau qu'Angélique ;
Mais, malgré tous ſes appas,
Elle n'a rien qui me pique.
Non, je ne changerois pas.
La Bergere qui m'engage,
Satisfait mon ambition.
Eh ! non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

BÉLISE.

Air : *Que toute la Terre eſt à moi.*

Quand je verrois, d'un feu ſincere,
Pour moi, brûler le beau Médor ;
Quand il m'offriroit un tréſor,
Crois-tu que ſon cœur pût me plaire ?

Non, non, quand j'ai le tien, je croi
Que toute la Terre
Eſt à moi.

ROLAND.

Air : *Pierrot ſe plaint que ſa femme.*

De Médor & d'Angélique,
Que dites-vous, mes enfans ?

CORIDON.

Leur aventure eſt publique.

BÉLISE.

Ce ſont de tendes Amans,
Qu'un ſort propice,
L'un de l'autre rend contens.

ROLAND.

Ah ! quel ſupplice !

BÉLISE, *à Roland.*

Air : *Ne vous chagrinez pas.*

Vos yeux ſont inquiets.

CORIDON, *à Roland.*

D'où vient cette humeur noire ?

BÉLISE.

De ces deux Amans ſatisfaits
On ſçait ici l'hiſtoire :
Si vous aviez quelque loiſir,
Elle vous feroit du plaiſir.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Contre l'ennui qui vous aſſiége,
Il faut quelque récréatif.

CORIDON.

Que l'on apporte vîte un ſiége ;
Monſieur ſera plus attentif.

BÉLISE.

Air : *Quand je le vois venir.*

Mettez-vous ſur cette chaiſe ;
Suſpendez votre dépit,
Pour entendre un récit
Qui va vous mettre à votre aiſe,
Pour entendre un récit
Qui calmera votre eſprit.

Air : *Répondez, ma chere.*

Tantôt, ſur ce bord,
Le beau Médor,
Certain de plaire,
Sans m'appercevoir,
Près d'Angélique vint s'aſſeoir.

ROLAND.

Qu'eſt-ce qu'enſuite ils ont oſé faire ?
Répondez, ma chere.

BÉLISE.

D'un amour parfait
Ils ſe ſont fait
L'aveu ſincere ;
Sur ce gazon verd,
Librement leur cœur s'eſt ouvert.

ROLAND.

Qu'eſt-ce qu'enſuite ils ont oſé faire ?

Répondez, ma chere.

BÉLISE.

Pendant quelque tems,
Ces deux Amans
Ont ſçu ſe taire,
Ou parloient ſi bas,
Que nous ne les entendions pas.

ROLAND.

Qu'eſt-ce qu'enfin ils ont oſé faire?
Répondez, ma chere.

BÉLISE.

Cette place-là,
Où vous voilà,
Leur fut ſi chere,
Que, ſans les fâcher,
On ne put les en arracher.

ROLAND.

Eh! voilà ce qui me déſeſpere;
Achevez, ma chere.

BÉLISE.

Ils ont fui ſoudain.

ROLAND.

Par quel chemin?

BÉLISE.

Voici mon pere,
Qui ſçait tout cela;
Du reſte il vous informera.

SCENE XVI.

THERSANDRE, *les Acteurs précédens.*

THERSANDRE.

Air : *De l'Opera.*

ALLEZ, laiſſez-nous, ſoins fâcheux;
Eloignez-vous de nos paiſibles jeux.
Non, non, jamais la diſette importune
Ne pourra nous troubler;
Nos jours en paix pourront couler;
Je tiens notre fortune.

CHŒUR.

Allez, laiſſez-nous, ſoins fâcheux;
Eloignez-vous de nos paiſibles jeux.

ROLAND.

Air : *Bon-homme, de quoi ſçavez-vous jouer?*

Bon-homme, bon-homme,
Bon-homme, venez, & répondez-moi.

Air : *Ces filles ſont ſi ſottes!*

D'Angélique puis-je ſçavoir
Quel eſt le ſort?

THERSANDRE.

Je viens de voir
Embarquer cette Belle.

ROLAND.

Elle eſt partie ?

THERSANDRE.

Oui.

ROLAND.

Je ſuis mort !

THERSANDRE.

Et Médor avec elle.

ROLAND.

Médor !

THERSANDRE.

Et Médor avec elle.

ROLAND.

Air : *Ton humeur eſt, Catheraine.*

Où ſont-ils ? Ah ! la parjure !

THERSANDRE.

Ils ſont au Port à l'Anglois,
Et comme vous, je vous jure,
Ne ſouffient pas dans leurs doigts :
Un bon feu les ravigotte ;
Ces deux Amans, en un mot,
Mangent une matelotte.

ROLAND.

Moi, je croque le marmot !

THERSANDRE.

Air : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Elle a fait les choſes en Reine :

Et si j'ai servi ses amours ;
Elle a bien payé mon secours ;
Tenez, regardez cette chaîne.

ROLAND.

Que vois-je ? grands Dieux ! quel objet !
La chaîne de mon Perroquet !

BÉLISE.

Air : *Comme v'là qu'est fait ?*

De lui la colere s'empare :
Comme il se promene à grands pas !

THERSANDRE.

Il pleure, il soupire.

ROLAND.

Ah ! barbare !

THERSANDRE.

Il gronde, il murmure tout bas.

ROLAND.

J'ai cru vivre heureux avec elle !

THERSANDRE.

Il est tout pâle & tout défait.
Il frémit.

ROLAND.

C'est donc là, cruelle,
Le prix d'un amour si parfait ?

CORIDON.

Quels yeux il fait !

BÉLISE.

Oh ! qu'il est laid !

THERSANDRE.

Air : *Vive la joie, & point d'allarmes.*

Chantez & danſez avec nous,
A nos plaiſirs uniſſez-vous,
Et goûtez-en les charmes.

BÉLISE.

Loin de ſe livrer au chagrin,
Un guerrier doit tout mettre en train.
Vive la joie, & point d'allarmes.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Ceſſez d'être rêveur.

THERSANDRE.

Il garde le ſilence.
Que ferons-nous ?

BÉLISE.

Je penſe
Qu'il faut chanter en chœur,
Pour calmer ſa douleur.

CHŒUR.

Air : *Plus on eſt de fous.*

Dans un doux tranſport,
Chantons Angélique :
Dans un doux tranſport,
Célébrons Médor.
Lorſqu'un triſte ſort
Nous bleſſe & nous pique,
C'eſt un réconfort,

Qu'un air de muſique.
Dans un doux, &c.

ROLAND.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Taiſez-vous, cette injure atroce
Mérite mon juſte courroux ;
De crainte que je ne vous roſſe
Canaille, prévenez mes coups,
Retirez-vous. (*bis.*)

CHŒUR.

Allons-nous-en, Gens de la nôce,
Allons-nous-en chacun chez nous.

SCENE XVII. *& derniere.*

ROLAND, *ſeul,*

Air : *Les Trembleurs.*

J'Ai donc découvert leur trame :
L'ingrate trahi ma flamme.
Ce trait déchire mon ame.
Dans quel état je me vois !
Que tout ſente ici ma rage :
Faiſons un affreux ravage.
Durandal, ſers mon courage.
Allons abattre du bois.

(*Il ſabre les décorations, & tombe dans la rêverie : puis il revient.*)

Air : *Quand on a prononcé.*

Où ſuis-je ? Quel pouvoir, quelle vertu magique
M'entraîne, malgré moi, ſur la Scene Lyrique ?

Air : *Belle Brune.*

Logiſtile, (*bis.*)
Pour lui donner du bon ſens,
Ton ſecours eſt inutile.

Air : *Je ſuis la fleur.*

Juſqu'à la fin de l'Acte quatriéme,
Le Public aime l'Opera ;
Mais dès qu'il voit commencer le cinquiéme,

Refrain : *Et gai, gai.*

Et gai, gai, gai, comme il s'en va !

Air : *Tambourin de Jephté.*

Sortons de ce lieu,
Je ſuis en feu,
J'ai la migraine.

Air : *Faites dodo.*

Faiſons un tour
Chez Melpomene,
Faiſons un tour
Dans le Fauxbourg.

Air : *Sois complaiſant.*

De traits brillans une harangue pleine
Fait que Cortez eſt goûté ſur la Scene ;
Mais,

Air : *Où eſt-il le petit nouveau né ?*

En ſortant

Chacun dit hautement :
Il eſt ſi long qu'il traîne.
Air : *La Troupe Italienne.*
La Troupe Italienne
M'appelle en ce moment.
Air : *Ma femme eſt femme d'honneur.*
Quel objet frappe mes yeux !
C'eſt moi-même, juſtes Dieux !
Que chez eux l'on joue !
Air : *Cotillon Hongrois.*
Cet aſpect réveille ma furie :
Rien ne peut retenir mon courroux.
Lieu fatal où l'on me parodie,
Ne crois pas échapper à mes coups ;
Dans l'inſtant tu vas
Voir du vacarme, du fracas.
Oui, tu gémiras,
Tu tomberas,
Tu périras,
Sous les efforts de mon bras.
(*Il briſe tout.*)

FIN.

L'IMPROMPTU

L'IMPROMPTU DES ACTEURS, COMÉDIE EN UN ACTE EN VERS;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Lundi 26 Avril 1745.

ACTEURS.

SILVIA.
THÉRESE.
ROCHARD.
DE HESSE.
RICCOBONI.
VINCENT.
CORALINE.
FINETTE.
MARIO.
LELIO.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
DANSEURS.

La Scene se passe sur le Théâtre de la Comédie Italienne.

L'IMPROMPTU DES ACTEURS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

THÉRESE, VINCENT.

VINCENT.

VOTRE projet a reçu des éloges,
Et pour l'exécuter, chaque Comédien
Veut bien donner ici quelque-chose du sien :
Au moment que je parle, ils sont tous dans leurs Loges ;
Pour pouvoir méditer un peu
Le sujet qu'ils prendront, & concerter leur jeu.

THÉRESE.

Tous ſont donc en ces lieux ?

VINCENT.

Tous, hors un camarade.

THÉRESE.

Qui donc ?

VINCENT.

De Heſſe.

THÉRESE.

Il faut qu'il ſoit malade.

VINCENT.

Oh ! que non, le compere eſt à ſe divertir,
Avec nombreuſe compagnie ;
Certain voiſin qui ſe marie
L'a prié du feſtin.

THÉRESE.

Qu'on aille l'avertir.
Il a bien pris ſon tems ! En attendant qu'il vienne,
Rochard que j'apperçois, va nous donner ſa Scene.

SCENE II.

THÉRESE, ROCHARD.

ROCHARD.

MA Scene ! oui, j'y penſe, & j'aurai bientôt fait :
Mais il faut, avant tout, qu'avec vous je m'explique.
Je vous avouerai franc & net,
Que votre bizarre projet
A quelque choſe qui me pique.

THÉRESE.

Je ne m'attendois pas à ce trait de critique.

ROCHARD.

Prétendre qu'un Acteur, dans un inſtant ſoit prêt,
De raiſon c'eſt être privée.

THÉRESE.

Avant de me blâmer, apprenez, s'il vous plaît,
Comment la choſe eſt arrivée.
Sçachant que le Public ne va qu'aux nouveautés,
Et n'ayant rien pour l'ouverture,
Dans cette triſte conjoncture,
La plûpart des Acteurs étoient déconcertés ;
Je leur dis : amis, écoutez ;
Un projet ſingulier que j'ai dans la cervelle,
Pourra vous tenir lieu d'une piéce nouvelle ;

Mais pour l'exécuter, il faut des gens hardis.
Voici le fait : je suis d'avis
Que chacun d'entre nous, au gré de son envie,
Donnant l'essor à son génie,
Passe une Scéne à l'impromptu,
De maniere que l'une à l'autre réunie
Forme un Acte à peu près sous le nom d'Ambigu.
Voilà, Monsieur, quel est mon crime ;
Mérite-t-il, en vérité,
La colere qui vous anime ?

ROCHARD.

Moi, je trouve en cela de la témérité.
Je vous le passerois à l'égard des Actrices,
Sur l'esprit des Censeurs leur Sexe a du crédit,
Et quand elles seroient au Théâtre novices,
Les moindres agrémens font qu'on les applaudit :
Elles peuvent risquer sans que rien les punisse.
Tout passe à la faveur d'un minois qui nous rit ;
Les traits de deux beaux yeux valent des traits d'esprit
Mais voyez-vous jamais qu'un homme réussisse,
S'il n'est bon dans tout ce qu'il dit ;
Et peut-il être bon dans un travail subit ?
Vous voyez bien que mon dépit
N'est pas sans cause & sans justice.
Vous deviez sur cela réfléchir.

THÉRESE.

Je le croi.
Mais pourquoi m'attaquer, pourquoi

M'exposer à cette avanie ?
Vous convient-il, en bonne foi,
De faire cette Scene en pleine compagnie ?

ROCHARD.

Oui, cela me convient, & même je le doi.

THÉRESE.

Vous deviez bien plutôt m'épargner une peine ;
Qui pourra retomber sur vous, comme sur moi.

ROCHARD.

N'a-t-on pas ordonné que chacun fît sa Scene ?

THÉRESE.

Oui.

ROCHARD.

Le choix du sujet n'impose aucune gêne ?

THÉRESE.

D'accord.

ROCHARD.

Eh ! bien, sur ce pied-là,
J'ai fait la mienne, & la voilà.

THÉRESE.

Vous imaginez-vous que cela me contente ?
Non pas, s'il vous plaît, demeurez.
Il faut une chanson, vous nous la donnerez.

ROCHARD.

Que souhaitez-vous que je chante ?

Du vieux, ou du nouveau ?

THÉRESE.

Tout ce que vous voudrez.

ROCHARD *chante.*

CANTATILLE.

Au murmure flatteur d'une onde fugitive,
Philoméle accordoit ſa voix douce & plaintive,
Quand Zéphire à l'objet de ſes tendres amours
Adreſſa ce diſcours.
Banniſſez vos rigueurs extrêmes,
Jeune Flore, il eſt tems de couronner mes feux ;
Nous rendons les Mortels heureux.
Ah ! rendons-nous heureux nous-mêmes.

C'eſt ſur ce ton plein de douceur
Que Zéphire en bémol exprimoit ſon ardeur ;
Les fougueux Aquilons arrivant en bécare,
Lui font reſſentir leur fureur.
Ils rempliſſent les airs d'un affreux tintamare,
Et leur voix mugiſſante entonne ce grand chœur :
A nos bruyantes haleines
Rien ne pourra s'oppoſer ;
Briſons nos fers, briſons nos chaînes.
Ah ! qu'il eſt beau de tout briſer !

Ai-je aſſez ſatisfait au tribut qu'on m'impoſe ?
Faut-il encore quelque choſe ?

THÉRESE.

Non, je ſuis très-contente : on peut, après cela,
Vous prier de chanter tout ſeul un Opera.

SCENE III.

THÉRESE, DE HESSE.

THÉRESE.

VOici, je crois, De Heſſe: il revient de la nôce.
Oh! oh! me tromperois-je? Il paroît qu'à longs traits,
Le nectar a coulé.

DE HESSE, *contrefaiſant l'yvrogne.*

Je ne puis être en paix,
Toujours on m'interrompt: quel diantre de négoce!

THÉRESE.

Je ne me trompe pas.

DE HESSE.

Le brouillard eſt épais....
Marchons tout doucement.... Pas un maudit carroſſe!
Pas un coquin de fiacre! il faudra que j'en roſſe.
Eſt-ce là mon chemin? Oui, je me reconnois.
Ouf! encor une borne! Eh! mais
Toute la rue en eſt donc pleine.
En voilà plus d'une douzaine
Qui m'arrêtent tout court.

THÉRESE.

Le joli ſon de voix!
Comme il eſt fait!

DE HESSE.

Comme un autre, je crois.

THÉRESE.

Tandis qu'ici chacun se donne
Des soins pour remplir son devoir,
Je ne sçaurois vous concevoir,
Et votre procedé m'étonne.
A nos efforts vous ne répondez point !
De vous oublier à ce point,
Pouvez-vous faire la folie ?

DE HESSE.

Ceſſez ce diſcours importun ;
M'oublier, moi ! non, non, jamais je ne m'oublie,
Et je bois deux coups plutôt qu'un.

THÉRESE.

Quelle démarche ! quelle allure !
Je ne vous vis jamais cette mine, cet air.

DE HESSE.

Vous vous trompez, je vous aſſure:
Car je ſuis aujourd'hui tout comme j'étois hier.

THÉRESE.

Peut-être bien.

DE HESSE.

En conſcience,
Pour boire un coup de trop, faut-il qu'on s'en offenſe ?
Croyons-en l'Opera : l'Opera n'eſt pas ſot ;
C'eſt lui qui nous dit en un mot,
Qu'un tendre engagement va plus loin qu'on ne penſe.

THÉRESE.

Vous mettez à profit cette belle sentence.
(*Il semble tomber.*)
Ah !

DE HESSE.

N'appréhendez rien, je ne tombe jamais.

THÉRESE.

Sa situation m'afflige.
Je tremble, il se tuera.

DE HESSE.

Ne craignez rien, vous dis-je,
C'est un jeu de Théâtre, & je le fais exprès.

THÉRESE.

Le Public de nos jeux est le juge & le maître :
Pouvez-vous devant lui dans cet état paroître ?
Si l'on veut de l'argent, chacun doit y veiller.
Ce n'est pas là, mon cher, comme il faut travailler.

DE HESSE.

Travailler ! est-ce à moi que l'on tient ce langage ?

THÉRESE.

J'ai grand tort !

DE HESSE.

Je ne puis digérer cet outrage.
Oui, cela me fait enrager ;
Moi qui suis tout le jour dans le travail, de sorte
Que... que... que... le Diable m'emporte,

Je n'ai pas le tems de manger.

THÉRÈSE.

Vous avez bien celui de boire.

DE HESSE.

Si je bois, apprenez que c'eſt
Pour le bien de la Troupe, & pour ſon intérêt.

THÉRESE.

Bon ! voici bien une autre hiſtoire !

DE HESSE.

Que de thréſors ſous ce mouchoir !

THÉRESE.

Eloignez-vous.

DE HESSE.

Pardon, ma Reine,
Vers vous un doux plaiſir m'entraîne,
Je penche du côté que je voudrois bien cheoir.
Tant y a que mon cœur qui ſe ſent émouvoir....

THÉRESE.

Je ne mérite pas cette galanterie.

DE HESSE.

Tant plus je vous regarde, & tant plus je vous vois.
Vous avez là des yeux, une bouche, un minois,
Qui par une vertu qu'on nomme ... ſympathie....
Oui, parbleu, je vous aime, & quoiqu'avec aigreur
Vous ayez fait tantôt à votre ſerviteur
Une petite veſperie,
Tenez, je ne ſçaurois rien garder ſur le cœur.

(*Il fait un hoquet.*)

THÉRESE.

Le fâcheux entretien, que celui d'un buveur !

DE HESSE.

J'en agis librement, & je hais la contrainte.
Jamais vous ne verrez en moi détour, ni feinte;
Je ſuis un homme rond, tout rond....

THÉRESE.

Il y paroît.

DE HESSE *veut l'embraſſer.*

Ainſi par conſéquent....

THÉRESE.

Alte-là, s'il vous plaît!
Pour calmer l'ardeur qui vous preſſe,
De ſommeil vous avez beſoin.
Allez vous repoſer, ſurtout ayez grand ſoin
De ne plus retomber dans cet excès d'yvreſſe;
Et que votre ſanté du moins vous intéreſſe.

DE HESSE.

Eſt-ce qu'en buvant bien, on peut ſe porter mal?

THÉRESE.

Rien au monde n'eſt ſi fatal;
Rien ne fait tant de tort à la ſanté.

DE HESSE.

Chimere!
Je vais vous prouver le contraire.
Lorſqu'on voit un buveur qui s'en eſt bien donné;
Bien ſaoul, bien conditionné,
N'a-t-on pas coutume de dire:

Cet homme-là se porte bien.
Ergo, bien loin de nous détruire,
Le vin est de nos jours le plus ferme soutien.

THÉRESE.

Il n'est point d'excès qui ne nuise.
Un vieux proverbe que je prise,
Doit vous guérir de votre erreur :
Tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise.

DE HESSE.

C'est l'eau qui lui porte malheur,
Que ne va-t-elle au vin, comme je fais ?

THÉRESE.

Sourit.

DE HESSE.

Rien n'est si bon que ce breuvage.

THÉRESE.

Abus.

DE HESSE.

Pour ne plus écouter des conseils superflus,
Je vais vous obéir, & faire un petit somme.

THÉRESE.

Le Ciel en soit loué : quel homme !
Se peut-il que, sçachant quel est notre embarras
Il boive à cet excès ? Non, je n'en reviens pas.

DE HESSE, *gravement.*

Mais se peut-il bien que vous-même

N'ayez pû vous appercevoir
Que mon yvreſſe eſt feinte & n'eſt qu'un ſtratagême,
Pour payer mon tribut, & remplir mon devoir?
Allez, connoiſſez mieux vos gens que vous ne faites.

THÉRESE.

Comment! j'aurois été votre dupe?

DE HESSE.

Oui, vous l'êtes.
C'eſt ma Scene en un mot que vous venez de voir.
M'en voilà quitte: adieu; bon ſoir.

SCENE IV.

THÉRESE, SILVIA.

THÉRESE.

VENEZ, venez, Mademoiſelle:
Je vois tout le Public, qui des yeux vous appelle.
Çà, qu'allez-vous repréſenter?

SILVIA.

Mais, je ne ſçais pas trop: je ſuis fort incertaine.
Sans ſujet & ſans fond, comment faire une Scene?

THÉRESE.

A mon eſprit il vient ſe préſenter
Une nouvelle idée, & même d'importance,
Que vous pouvez exécuter;

Vous ſçavez quavec confiance
Plus d'un Danſeur danſe par fois
Les caracteres de la danſe ;
Vous pouvez réunir, je crois,
Tous les rôles divers qu'en France
On vous a vû jouer avec ſuccès :
Donnez-nous en quelques eſſais ;
Joignez-y ſeulement un trait de Tragédie.

SILVIA.

C'eſt moi que vous voulez choiſir
Pour ce deſſein, je vous en remercie :
Mon talent, ſi jen ai, ne ſçauroit le remplir.

THÉRESE.

Le Public, qui de vous conçut ſi bonne idée,
Fera grace à l'Auteur, & va vous écouter.

SILVIA.

Eh ! bien je vais vous contenter.
(Elle met un tablier pour jouer la Soubrette.)

THÉRESE.

Afin qu'en ce moment vous ſoyez ſecondée,
A tous vos jeux je vais répondre & me prêter.

SILVIA.

Par ma foi, c'eſt un dur métier
Que de ſervir une vieille coquette.

THÉRESE.

Eh ! de quoi te plains-tu, mon aimable Liſette ?

SILVIA.

Oui, c'en eſt trop que d'eſſuyer
De petit jour une heure, & quatre de toilette;
Et pendant tout ce tems devoir être muette:
Car il faut la ſervir avec la gravité
Que l'on affecte d'ordinaire
Près des femmes de qualité.
J'ai ſa fille à garder, c'eſt bien une autre affaire.

THÉRESE.

Liſette, ſi j'avois le bonheur de lui plaire!

SILVIA.

Ne vous aviſez pas de venir en conter;
Parmi tant d'amoureux que j'ai ſoin d'écarter,
Il s'en trouve bien peu dignes de ma Maîtreſſe.
Ce Commerçant eſt avare & meſquin,
Votre Provincial eſt plein de ſa nobleſſe,
Rien n'eſt ſi dédaigneux que ce petit Robin,
Ce parvenu ſi riche, eſt d'une impoliteſſe....
Rien n'eſt ſi fat que ce muſqué blondin,
Notre Gaſcon ſe ruine en promeſſe,
Et le vieux Officier eſt un parleur ſans fin.

THÉRESE, *lui montrant une boëte d'or.*

Pour t'offrir ce bijou, tu parois trop méchante.

SILVIA.

Ce n'eſt jamais l'intérêt qui me tente;

Mais vous avez une façon charmante,
Qui dès le premier mot, doit vous faire écouter ;
Votre position me paroît trop touchante,
Pour qu'on y puisse résister.
Pour n'être pas touchée, il faudroit que Julie
Eût un cœur plus dur qu'un rocher.
Vous devez l'attendrir : ah ! pourquoi vous cacher
Qu'elle vous aime à la folie ?
Oui ! c'en est trop, & je vais la chercher.

THÉRESE.

Amour bientôt obtient le cœur d'une fillette ;
Plus vîte encor Plutus sçait gagner la Soubrette ;

SILVIA, *en amoureuse.*

Après son infidelité,
Pourrois-je encore aimer le traître ?
Non, non, ce n'est qu'un Petit-Maître
Que je dois fuir pour ma tranquillité.

THÉRESE *voulant contrefaire l'amoureuse.*

De vos charmes, hélas ! pourroit-on se défendre ?

SILVIA.

Ce n'est pas le ton qu'il faut prendre.
Je ferai Damis d'un côté,
Je ferai de l'autre Angélique.

(*Elle fait Damis.*)

Angélique me fuit, la cruelle se pique !
Ma foi, tant pis pour elle ; oui vraiment : je m'explique ;

J'aime, ſans la courir, une jeune Beauté.
Eh! quoi! vous revenez! Quel excès de bonté!

(*Faiſant Angélique.*)

Oui, pour vous reprocher, ingrat, votre inconſtance.
Je ne le ſçais que trop; ah! vous aimez Hortenſe!

(*Faiſant Damis.*)

Tout le monde le dit, & voilà ſon malheur.
Si je n'étois qu'un fat, je m'en ferois honneur;
Mais tout le monde ſçait que je vous trouve aimable;
Angélique, bien plus, je vous trouve adorable:
En honneur on ne peut vous refuſer ſon cœur.

(*Faiſant Angélique.*)

Vous me faites, Monſieur, une grande faveur.
Que faites-vous toujours chez la grande Méline?

(*Faiſant Damis.*)

Méline eſt à la mode, & je lui rends viſite.

(*Faiſant Angélique.*)

Pour l'orgueilleuſe Orphiſe, on connoît votre ardeur;

(*Faiſant Damis.*)

Je la ménage, elle eſt fort bien en Cour.

(*Faiſant Angélique.*)

Vous pourſuivez vivement la Baronne.

(*Faiſant Damis.*)

Ah! ſi vous connoiſſiez cette vieille perſonne;
Chez elle, vous ſçauriez que je vais mennuyer.
Puis-je faire autrement? Je ſuis ſon héritier.

(*Faiſant Angélique.*)

Non, vous n'aimez perſonne avec délicateſſe;
Et mon amour pour vous ſeroit une foibleſſe.

Je hais ce langage affecté,
Si contraire à la bienſéance ;
Ce maintien ridicule & cette ſuffiſance,
Qui fait qu'aucun objet n'eſt par vous reſpecté.
Si d'agréer vos vœux je faiſois la folie,
Je ſerois le jouet de votre vanité.
Vous rougiriez d'aimer avec ſincérité ;
Et de trancher du Grand vous avez la manie :
Vous le deshonorez, Monſieur ; en vérité,
Vous n'en avez le diſcours, ni l'aiſance ;
Sçachez, pour imiter l'homme de qualité,
Qu'il faudroit en avoir l'aimable complaiſance ;
L'air noble ſans fadeur, avec la probité.

THÉRESE.

C'eſt noblement jouer le ſérieux comique.
Ce grand mouchoir m'annonce une Dame tragique.

SILVIA, *un grand mouchoir en main.*

Qu'ai-je vû ! quel tranſport ! quel ſpectacle d'horreur !
Tyran, tu viens enfin d'aſſouvir ta fureur ;
J'ai vû de mes ſujets tout le ſang ſe répandre,
Nos Autels abattus, & mon Royaume en cendre.
De tant de maux, cruel, tu n'es pas ſatisfait ?
Un trop fatal amour comble enfin ton forfait.
Ménandre ne vit plus ! ah ! c'eſt ta main barbare,
Qui d'un ſi tendre Epoux à jamais me ſépare,
Et tu crois adoucir l'horreur de mon deſtin,
En m'offrant en ce jour & le thrône & ta main !
Oſes-tu bien, Tyran, m'offrir une couronne,
Que je tenois du Ciel, que le crime te donne ?

Je crains peu ton courroux : ton injuſte pouvoir
Vainement ſur mon cœur te donne quelqu'eſpoir,
De tes feux criminels je ſerois la victime,
Je finis mes malheurs, & je préviens ton crime.

(*Elle ſe poignarde.*)

Puiſque le Ciel m'accorde encor quelques momens,
Ecoutez, mon cher fils, mes derniers ſentimens.
Fuyez, ſauvez des jours ſi chers à votre mere ;
Imitez les vertus de votre auguſte Pere ;
Et les Dieux protecteurs des Princes malheureux,
Pourront vous rendre un thrône où régnoient vos ayeux.
Mon fils, pour être enfin digne du diadême,
Songez qu'il faut apprendre à régner ſur vous-même.
Je m'affoiblis, ceſſez de répandre des pleurs ;
Chériſſez ma mémoire, embraſſez-moi ; je meurs.

THÉRESE.

O jour trop malheureux ! ô moment de triſteſſe !
Qu'on dérobe à mes yeux cette illuſtre Princeſſe,
Et qu'on ne manque pas de lui faire ſçavoir
Qu'avec elle je compte aller ſouper ce ſoir.

(*Silvia met un grand mouchoir ſur ſon col, & joue l'Agnès.*)

THÉRESE.

Vous ne paroiſſez pas contente,
Chere Agnès, qu'avez-vous ?

SILVIA.

Je n'en ſçais rien, ma Tante.

THÉRESE.

On a peu de chagrin, je crois, ſans le ſçavoir.

SILVIA.

Mais je ne crois pas en avoir.

THÉRESE.

Vous aviez tout-à-l'heure un bouquet, ce me ſemble?

SILVIA.

Je l'aurois bien encor, mais Colin me l'a pris.

THÉRESE.

On vous défend d'aller enſemble.

SILVIA.

Je n'y vais pas, c'eſt lui qui ſe trouve où je ſuis.

THÉRESE.

De le voir ſeulement, vous devez prendre garde.
L'obéiſſance eſt le premier devoir.

SILVIA.

Bon! peut-on s'empêcher de voir
Quelqu'un qui toujours nous regarde?

THÉRESE.

Vous avez donc pour lui de l'inclination?
Vous allez l'avouer, car vous ne mentez guere;
Vous ſentez-vous au cœur certaine émotion,
Quand vous voyez Colin? Parlez-moi ſans myſtere.

SILVIA.

Oui, ma Tante, je ſens autour de l'eſtomac
Quelque choſe qui fait tic, tac,

Comme la montre à mon cher Pere.

THÉRESE.

Et quelquefois vous parle-t-il d'amour ?

SILVIA.

Il m'entretient de cela tout le jour.

THÉRESE.

Et vous lui répondez avec un front sévere,
Que vous ne voulez pas que l'on vous parle ainsi ?
Vous le grondez bien fort ?

SILVIA.

Nenni.

THÉRESE.

Est-ce là la façon dont on sçut vous instruire
Vous ne lui dites pas un mot ?

SILVIA.

Ma Tante, je mourrois plutôt
Que d'oser jamais lui rien dire.
Comment ! j'irois le quereller,
Quand Maman me défend de jamais lui parler ?

THÉRESE.

Que vous dit-il encore ?

SILVIA.

Il se plaint, il soupire ;
Je ne sçais pas pourquoi, car il se porte bien ;
Et puis, quand je ne pense à rien,

Il prend ma main.

THÉRESE.

Et quand il agit de la ſorte,
Vous ne le repouſſez pas ?

SILVIA.

Oui !
Les garçons ont la main ſi forte !
Quand je le bats, cela me bleſſe plus que lui.

THÉRESE.

Je veux ſçavoir quand il vous rend viſite.
De tout, Agnès, je prétends être inſtruite.

SILVIA.

Dans notre petit bois, demain il doit venir ;
Pour le guetter, j'aurai ſoin de m'y rendre,
Je le prierai de vous attendre,
Et je viendrai vous avertir.

THÉRESE.

N'en faites rien.... Ah ! qu'elle eſt innocente !
On n'aime pas toujours une femme ſçavante.
A bien des gens l'innocence plaît mieux.
(*Appercevant Silvia en vieille.*)
Celle-ci me paroît en ſçavoir bien plus vieux.

SILVIA, *en vieille.*

Qu'avec le tems tout change dans la vie !
J'ai bien paſſé mon aimable printems ;
D'un aſſez doux hyver, mon automne eſt ſuivie :
Mais qu'on penſe autrement que dans mon jeune tems

THÉRESE

THÉRESE.

Des gens âgés c'eſt-là tout le langage.

SILVIA.

C'eſt mal-à-propos m'inſulter ;
Je ne ſuis point encor dans l'âge
Où l'on commence à radoter.

THÉRESE.

Dans tous les tems on a penſé de même.

SILVIA.

Dans tous les tems ! votre erreur eſt extrême ;
Tout eſt changé, l'on ne connoit plus rien.

THÉRESE.

Tout eſt changé ? C'eſt donc en bien ?

SILVIA.

Oui-dà ! voit-on une fille innocente ?
Un garçon à vingt ans ſans être débauché ?
Une épouſe qui ſoit conſtante ?
Un mari complaiſant, à ſa femme attaché ?

THÉRESE.

L'amour, le plaiſir, l'inconſtance,
Dans la plûpart des cœurs eurent toujours accès :
On ne les détruira jamais.

SILVIA.

Mais le Marchand, jadis, vendoit en conſcience.

THÉRESE.

Nous en voyons pourtant beaucoup moins s'enrichir.

SILVIA.

On étoit au Palais moins âpre à la finance.

THÉRESE.

Eh ! n'a-t-on pas cherché toujours à s'aggrandir ?

SILVIA.

Votre ſang-froid me fait perdre la patience.
Non, l'on ne vit jamais l'orgueil & l'inſolence
Régner autant que dans ces jours.
La Bourgeoiſe à préſent n'eſt plus reconnoiſſable ;
On la voit magnifique aux Spectacles, au Cours.
La Coquette ſoutient un train conſidérable,
Et le moindre Commis arbore le velours.
Rien ne diſtingue un homme de naiſſance ;
Tout le monde ſe donne un air de qualité.
Une Actrice ſe croit fille de conſéquence,
L'Acteur ſe perd par ſa fatuité :
Contre un juſte Public un Auteur révolté,
Se croit un bel-eſprit malgré ſon ignorance ;
Le Maître de Muſique eſt un homme fêté ;
Et juſques en caroſſe on voit rouler la Danſe.

THÉRESE.

Il ne me convient pas de prendre la défenſe
Du ſiécle qu'aujourd'hui vous maltraitez ainſi ;
Vous en peignez l'extravagance.
Des vertus, des talens il faut parler auſſi.
On n'en vit jamais tant en France ;
Et je pourrois vous répondre à mon tour :
L'eſprit, le ſentiment, la vertu, l'innocence,
N'ont jamais auprès d'eux une nombreuſe cour
Ils font des envieux qui gardent le ſilence ;

Mais ſi l'on voit régner la médiſance,
C'eſt que tous les défauts ſont toujours au grand jour.

SILVIA.

A ce diſcours je n'ai point de replique ;
Tout le monde, je crois, ſera de votre avis.
A corriger les mœurs, au Théâtre, on s'applique ;
Mais il faut, ſans aigreur, voir les défauts repris.
J'ai voulu badiner la fadeur de Damis,
L'intérêt de Liſette, & l'orgueil de Laïs,
D'une Vieille fronder le ton dur & cauſtique,
Emouvoir par un ton tragique.
Trop heureuſe, Meſſieurs, ſi devant vous j'ai pris
Le ſimple de l'Agnès, l'air décent d'Angélique !

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

THÉRESE, RICCOBONI.

THÉRESE.

OH ! oh ! c'eſt vous ! ſous cet air emprunté,
Je ne remettois pas d'abord votre viſage.
Couvert d'un manteau, tout botté,
Quel eſt votre deſſein dans ce bel équipage ?

RICCOBONI.

Le dur métier d'Acteur fut longtems mon partage :

Un deſtin plus illuſtre aujourd'hui ma tenté.
Je ſuis, dans ce moment, un Philoſophe, un Sage ;
Qui va chercher la vérité.

THÉRESE.

Vous nous quittez ?

RICCOBONI.

Oui.

THÉRESE.

Bon voyage.
Mais ſi la vérité pour vous a des appas,
Faut-il vous tranſporter bien loin de ce rivage ?
Pourquoi dans ce ſéjour ne la cherchez-vous pas ?

RICCOBONI.

Où voulez-vous que je la trouve ?
Tout le monde, en ces, lieux la fuit & la réprouve.
L'eſprit n'eſt plus qu'un faux brillant ;
La beauté, qu'un faux étalage ;
Les careſſes, qu'un faux ſemblant ;
Les promeſſes, qu'un faux langage.
Fauſſe gloire, fauſſe grandeur,
Logent par-tout le faux honneur.
Par-tout on voit fauſſe nobleſſe,
Fauſſe apparence, faux dehors,
Faux airs, fauſſe délicateſſe,
Faux bruits, faux avis, faux rapports.
Le cœur eſt faux chez Amarante,
Veſta nous montre un faux maintien,
Liſe eſt une fauſſe ignorante,
Clindor un faux homme de bien.

THÉRESE.

Quoiqu'un peu trop de fiel paroiſſe dans vos rimes,
Je l'excuſe pourtant : mais enfin, dites-moi,
Pour réuſſir dans ce nouvel emploi,
Quel eſt votre fonds ?

RICCOBONI.

Des maximes.

THÉRESE.

Mauvais bien, ailleurs comme ici.
Faites-nous le régal de quelqu'une.

RICCOBONI.

En voici.
L'amour ſe ſoutient par l'eſpoir ;
Le zéle, par la récompenſe ;
L'autorité, par le pouvoir ;
La foibleſſe, par la prudence ;
Le crédit, par la probité ;
L'agrément, par la liberté ;
La ſanté, par la tempérance ;
L'eſprit, par le contentement ;
Le contentement, par l'aiſance ;
L'aiſance, par l'arrangement.

THÉRESE.

Ce début ſçait aſſez me plaire.

RICCOBONI.

Plus de douceur que de beauté
Me ſemble aux filles néceſſaire ;

Plus d'éclat que de vérité
Dans un Auteur ne me plaît guere.
Pour être heureux, il faut avoir
Plus de vertu que de ſçavoir,
Plus d'amitié que de tendreſſe,
Plus de conduite que d'eſprit,
Plus de ſanté que de richeſſe,
Plus de repos que de profit.

THÉRESE.

Je ne vois, en cela, rien que de raiſonnable.

RICCOBONI.

En toute choſe, la raiſon
Trouve le ſuperflu blâmable.
Le peu lui plaît, quand il eſt bon;
Ce parti me ſemble admirable.
Fuyons donc ces fâcheux excès,
Que les dégoûts ſuivent de près;
Le gourmand, toujours famélique,
Ne cherche que la quantité;
Le gourmet, que le bon goût pique,
Décide pour la qualité.

THÉRESE.

Par la bonne Philoſophie,
Cette déciſion ſera toujours ſuivie.

RICCOBONI.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit jardin, petite table,

Petit minois qui m'aime bien,
Sont pour moi choſe délectable ;
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit ;
Les délicats font grande chere,
Quand on leur ſert dans un repas,
De grand vin dans un petit verre,
De grands mets dans de petits plats.

THÉRESE.

Il réſulte de ce langage
Qu'il ne faut jamais rien de trop.

RICCOBONI.

Rien de trop : que de ſens eſt caché ſous ce mot !
Qu'il eſt judicieux & ſage !
Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit,
Trop de froideur eſt indolence ;
Trop d'activité, turbulence ;
Trop d'amour trouble la raiſon,
Trop de remède eſt un poiſon,
Trop de fineſſe eſt artifice,
Trop de rigueur eſt dureté ;
Trop d'œconomie, avarice ;
Trop d'audace, témérité.

THÉRESE.

Il n'eſt point, je le vois, de matiere plus ample.

RICCOBONI.

Jamais on ne pourroit l'épuiſer : par exemple ;

Trop de bien devient un fardeau,
Trop d'honneurs ſont un eſclavage,
Trop de plaiſir mene au tombeau,
Trop d'eſprit nous porte dommage,
Trop de confiance nous perd,
Trop de franchiſe nous deſſert,
Trop de bonté devient foibleſſe,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaiſance eſt baſſeſſe,
Trop de politeſſe eſt fadeur.

THÉRESE.

Ce trop que vous blâmez, n'eſt pas, à le bien prendre
Si pénible à changer que vous le croiriez bien.
Cela vient, faute de s'entendre.
Le tout ſouvent dépend d'un rien.

RICCOBONI.

D'un rien, oui; comme vous je penſe.
Un rien produit de grands effets,
Un rien eſt de grande importance;
En amour, en guerre, en procès,
Un rien fait pencher la balance;
Un rien nous pouſſe auprès des Grands,
Un rien nous fait aimer des Belles,
Un rien fait ſortir nos talens,
Un rien dérange nos cervelles;
D'un rien de plus, d'un rien de moins,
Dépend le ſuccès de nos ſoins;

Un rien flatte, quand on eſpere ;
Un rien trouble, lorſque l'on craint.
Amour, ton feu ne dure guere ;
Un rien l'allume, un rien l'éteint.

THÉRESE.

Votre Scene a du bon, j'y vois de la ſageſſe.
Vos Confreres tantôt, dans un ſemblable cas,
Ont ſçu s'en tirer par fineſſe.
Votre eſprit, en cela, ne les imite pas.

RICCOBONI.

Tout le monde n'a point le même ſçavoir faire.
On ne fait pas ce que l'on veut ;
Chacun s'échappe comme il peut,
Chacun des embarras ſe ſauve à ſa maniere.
L'ignorance dans ce canton
Se ſauve par l'effronterie ;
L'Homme du jour, par un jargon
Qui prend le titre de ſaillie ;
La Danſe, par les entrechats ;
La Muſique, par le fracas ;
L'Imprimeur, par des rêveries,
Qu'il donne pour des vérités ;
La Scéne, par des rapſodies,
Qu'on donne pour des nouveautés ;
Les Orateurs & les Poëtes
Se ſauvent par des lieux communs ;
Les Actrices, par des fleurettes ;

Et les Acteurs par des emprunts.
Le Cadédis à qui l'on prête,
Le Normand que pourſuit un Sergent inhumain ;
Se ſauvent tous deux de leur dette,
L'un en levant le pied, l'autre en levant la main.
L'un ſe ſauve par des caſcades ;
L'autre, en prenant un certain biaïs ;
Et moi, qui crains que mes tirades
Ne ſemblent à la fin trop fades,
Je me ſauve par les marais. (*Il ſort.*)

THÉRESE.

Déjà de ſon manteau la nuit couvre les Cieux ;
Je ne ſuis plus dans ces lieux néceſſaire.
Qu'Arlequin & Scapin montrent leur ſçavoir faire ;
La nuit favoriſe leurs jeux. (*Elle ſort.*)

SCENE VI. *Italienne.*

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN vient pour ſurprendre Coraline ; & Scapin, pour ſurprendre Finette. En s'approchant l'un de l'autre, ils ſe prennent pour leurs Maitreſſes ; mais après leurs lazzis, ils ſont ſaiſis de frayeur en s'appercevant de leur mépriſe. Chacun croit que l'autre eſt un voleur, & tous deux ſe volent, en offrant ce qu'ils ont, pour ſauver leur vie : puis ils ſe reconnoiſſent, & font les braves.

SCENE VII. & *derniere, Italienne.*

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, FINETTE, MARIO, LÉLIO.

CORALINE & Finette ſurviennent & s'approchent des Valets, les prenant pour leurs Amans : ceux-ci en profitent pour leur parler d'amour ; mais dans le tems qu'ils veulent les emmener, Mario, Amant de Coraline, & Lélio Amant de Finette, après avoir renvoyé leurs Maitreſſes, puniſſent les Valets de leur hardieſſe, en leur donnant cent coups de bâtons. Mario enſuite ſe fait connoître à Arlequin, & dit :

J'en ſuis bien fâché, mon garçon ;
Vous auriez fait une trop longue Scéne.
Il falloit des coups de bâton,
Pour finir à l'Italienne.

ARLEQUIN.

Voici donc la concluſion.

(*Arlequin les chaſſe tous en leur donnant mille coups de ſa batte, & finit en diſant :*)

Voilà ce qui s'appelle une Scéne complette ;
Mais afin que chacun s'acquitte de ſa dette,
Par un Ballet, il faut finir
Notre Impromptu fait à loiſir.

DIVERTISSEMENT.

On danse.

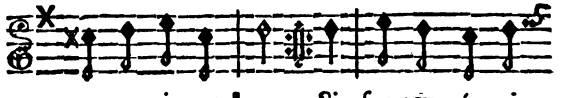
AIR.

LE Monde eſt un Théâtre, où chacun fait ſa Scéne:
Que d'Acteurs différens on y voit chaque jour !
Sans ceſſe on s'y déguiſe, on y trompe en amour :
L'un contre l'autre on ſe déchaîne ;
On ſe badine tour à tour. *(On danſe.)*

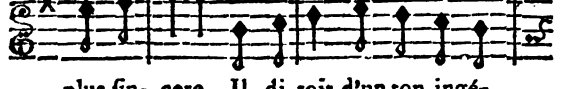
VAUDEVILLE.

D'Un impromp-tu Un Auteur dit qu'il eſt le

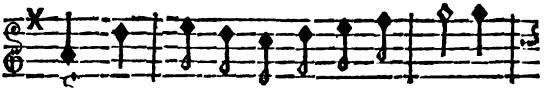
Pere ; D'un Impromp- tu, Il ſe vante



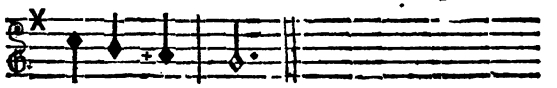
au premier ve- nu : Si ſon cœur é- toit



plus ſin- cere, Il di-roit d'un ton ingé-



nu, Que, comme nous, il a ſçu faire



Son Impromp- tu.

Un Impromptu
Quelquefois touche une Bergere ;
Un Impromptu
Sur ſon ame a quelque vertu :
Mais Phœbus en vain nous éclaire,
Par l'amour ſi l'on n'eſt émû.
Le cœur mieux que l'eſprit ſçait faire
Un Impromptu.

DE HESSE.

Pour vous coëffer,
Nuit & jour, Maris, l'Amour veille,
Pour vous coëffer ;
De vos ſoins il ſçait triompher :
Jamais d'une injure pareille
L'on ne viendra m'apoſtropher ;
Je ne permets qu'à ma bouteille
De me coëffer.

ASTRAUDI.

C'eſt un enfant

Qui devant vous oſe paroître,
C'eſt un enfant
Qui vous parle dans ce moment :
L'expérience fait connoître
Qu'à mon âge on a du talent ;
Comme moi, des Dieux le grand maître
N'eſt qu'un enfant.

ROCHARD.

A Fontenoi,
On a vû l'audace enchaînée ;
A Fontenoi
Nous avons impoſé la loi.
Malgré ſa fureur obſtinée,
L'ennemi, vaincu par mon Roi,
Se ſouviendra de la journée
De Fontenoi.

ARLEQUIN, *au* PARTERRE.

Notre Impromptu
Aura-t-il le ſort ordinaire ?
Notre Impromptu
Sera-t-il bien ou mal reçu ?
Meſſieurs, s'il a de quoi vous plaire,
Venez-y, d'un ſoin aſſidu,
Autant de tems qu'on fut à faire
Notre Impromptu.

FIN.

LES TABLEAUX, *COMÉDIE*, EN UN ACTE EN VERS;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 18 Septembre 1748.

ACTEURS.

LA PEINTURE.

UN ÉLEVE DE LA PEINTURE.

LA MINIATURE.

LE GÉNIE DE LA MUSIQUE.

UNE ÉCOLIERE DE TERPSICHORE.

SCAPIN, *Peintre.*

LA POESIE.

La Scene ſe paſſe à Paris, dans un Sallon de l'Académie de Peinture.

LES TABLEAUX, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA PEINTURE, *seule.*

QU'IL eſt flatteur pour toi, Muſe de la Peinture,
De voir que la fureur de Mars,
Qui fut toujours contraire à la gloire des Arts,
A la tienne ne peut faire la moindre injure.
Chaque jour, ſous mes Etendarts
Plus d'un Éleve ici s'engage,
Et par un charmant avantage,
Je vois venir, de toutes parts,
Des Amateurs zélés, dont je reçois l'hommage,
Et qui pour me juger digne de leur ſuffrage,
Fixent ſur mes travaux leurs avides regards.
Les Beaux Arts vont ici me rendre leur viſite.

Dans quelqu'un d'eux, peut-être, un mouvement jaloux
S'éleve, & contre moi ſecrettement l'excite ;
Quels que ſoient leurs motifs, je les attendrai tous.
Que dois-je appréhender, après ma réuſſite ?
Un de mes Éleves paroît ;
C'eſt apparemment quelqu'ouvrage
Que l'on vient demander : il faut voir ce que c'eſt.

SCENE II.

LA PEINTURE, UN ÉLEVE.

LA PEINTURE.

A Me chercher ici quel ſujet vous engage ?

L'ÉLEVE.

Pluſieurs. Il eſt venu le Commis d'un Greffier :
C'eſt ſon Portrait qu'il me demande ;
Comment faudroit-il que je rende
Ce vif & loyal Officier ?
Afin que la nature y ſoit bien exprimée,
Faudra-t-il que ſa main ſoit ouverte ou fermée ?
Je n'oſe, de mon chef, ſur ce point déſider.

LA PEINTURE.

Ouvrez-la, fermez-la, jamais de ſe méprendre,
Pour gens de ce métier, l'on ne peut hazarder ;
S'ils ouvrent la main, c'eſt pour prendre
S'ils la ferment, c'eſt pour garder.

L'ÉLEVE.

Un célebre Amateur, dont vous êtes chérie,
M'a demandé tantôt que, par allégorie,
Je lui peignisse au vrai le portrait du Plaisir;
Daignez m'éclairer, je vous prie.

LA PEINTURE.

Le Plaisir est charmant, il n'est rien de si beau;
Contre lui cependant il faut que l'on combatte,
Pour le tenir toujours dans un juste niveau;
D'abord, pour nous gagner, il nous rit & nous flatte;
Il séduit, quand il est nouveau:
Mais bien-tôt sur nos yeux attachant un bandeau,
Et cachant sous des fleurs son amertume extrême,
Cruel, plus on le fuit; funeste, plus on l'aime,
Il enyvre le cœur, il trouble le cerveau,
Efface la beauté, met l'Amour au tombeau;
Languit, meurt & s'éteint lui-même,
Consumé par les feux de son propre flambeau.
C'est ce qu'il faut saisir, pour faire son tableau.

L'ÉLEVE.

Cette exécution me paroît difficile.
Un autre Curieux, connu dans cette Ville,
Nous demande une Estampe, où l'on dépeigne bien
Toutes les querelles comiques
Des Chymistes en corps, contre les Empiriques.

LA PEINTURE.

Ce Procès fit long-tems du Public l'entretien;

Avez-vous commencé de rendre cette idée ?

L'ÉLEVE.

Oui, j'ai peint la Chicane au regard inhumain,
Etique, hideuſe, ridée,
Qui d'un ſouffle infernal leur embrâſant le ſein,
Des deux Partis, dans plus d'une audience
Amuſe l'eſpoir incertain;
Et pour multiplier ſon gain,
Les tient l'un & l'autre en balance.
Sur les deux Conteſtans, la maligne Eloquence,
Par des factums épais, répandra ſon venin.
La Juſtice, dans le lointain,
Rira de cette pétulance;
Et pour achever le deſſein,
Je veux mettre à quelque diſtance
La Déeſſe Santé, qui, la bourſe à la main,
Victime d'un art aſſaſſin,
Paîra tous les frais de l'inſtance.

LA PEINTURE.

Ce ſujet, dans ce goût, me paroît bien traité;
Votre réuſſite eſt certaine.

L'ÉLEVE.

Quelque difficulté pourtant me met en peine,
Et ſur un point, je me trouve arrêté.
Je ne puis concevoir par quelle fantaiſie
La Peinture & la Poëſie
Donnent à la Chicane une affreuſe maigreur,
Qui la rend hâve à faire peur,

Vû qu'il n'eſt point de jour qu'elle ne ſe repaiſſe
Des morceaux les plus excellens ;
Jambons, fin gibier, vins charmans
Dans ſon logis pleuvent ſans ceſſe :
Le client Neuſtrien l'accable de préſens,
Et c'eſt pour elle qu'on engraiſſe
Les deux tiers des Chapons du Mans.

LA PEINTURE.

Je le ſçais ; mais il eſt en elle,
Un appétit ſi grand, une faim ſi cruelle,
Que le vorace Eréſicthon
N'a jamais été ſi glouton :
Chez elle baſſe-cour, colombier, bergerie,
Tout fond dans le moment où l'eſtomac lui crie ;
Et ce moment fatal arrive à tout propos.
On lui voit dévorer les arbres les plus gros.
Ses dents ſur des Palais exercent leur furie ;
Elle déjeûne d'un Enclos,
Et dîne d'une Metairie.

L'ÉLEVE.

Quel monſtre !

LA PEINTURE.

Changeons de diſcours.
Nos Tableaux, dans Paris, ont-ils eu grand concours ?
Vous viſitez ſouvent ces Salles décorées,
Où le Public décide en Juge ſouverain.
Quelles Piéces par lui ſont le plus admirées ?

L'ÉLEVE.

Le nombre en eſt grand ; mais enfin
Erigone, Europe, Silène,
Et le cynique Diogène,
Sont les morceaux les plus chéris,
Et ceux de ce rang-là qui méritent le prix.

LA PEINTURE.

Je leur avois d'avance accordé l'avantage ;
J'aime à voir le Public confirmer mon ſuffrage.

L'ÉLEVE.

On applaudit avec ardeur
Le Portrait d'une Reine Auguſte,
Dont les tendres regards s'attachent ſur le Buſte
Du Héros qui fixe ſon cœur :
Quel port majeſtueux ! Quelle noble attitude !
Non, non, je ne crois pas que l'art, joint à l'étude,
Puiſſe jamais la rendre mieux :
Une bonté qui flatte, une douceur qui touche,
Donnent à ſa grandeur l'air le plus gracieux ;
L'aimable vérité ſe montre ſur ſa bouche,
Et l'on voit ſon cœur dans ſes yeux.

LA PEINTURE.

Le ſujet eſt charmant, la main du Peintre eſt bonne ;
Le ſuccès n'a rien qui m'étonne.
Et comment le Héros eſt-il repréſenté ?
A-t-on bien pris ſon air, & ſa noble fierté ?
Quel Monarque jamais fit voir tant de clémence,
Unie à tant de majeſté ?
S'il n'eût été forcé de montrer ſa puiſſance,
L'Univers n'eût jamais connu que ſa bonté.

L'ÉLEVE.

Le Buſte d'un Héros ſi grand, ſi magnanime,
Dans l'un & l'autre genre, eſt bien exécuté;
Et le marbre a rendu ce que la toile exprime:
On applaudit encore un portrait martial,
Où le goût, ſoumis à la regle,
Nous préſente les traits d'un fameux Général
Que l'on peut comparer à l'Aigle.

LA PEINTURE.

A l'Aigle, comme vous, je le juge pareil:
Pour voler juſqu'aux Cieux, tous deux quittent la terre;
Tous deux ont l'heureux ſort d'approcher du Soleil;
Tous deux vengent les Dieux, & portent le tonnerre.

L'ÉLEVE.

Je vais continuer mes Tableaux commencés,
Et j'aurai, pour vous ſatisfaire,
Toujours un zèle exact, & des ſoins empreſſés.

SCENE III.

LA MINIATURE ET LA PEINTURE.

LA MINIATURE.

Bon jour, ma grande Sœur.

LA PEINTURE.

Ah! Bon jour, la Petite.
Que cherchez-vous ici?

LA MINIATURE.

Ne voulez-vous pas bien
Que, ſur vos grands ſuccès, mon cœur vous félicite ?
Chacun dit qu'il n'y manque rien.
Dans une demeure royale,
Vos chef-d'œuvres que l'on étale,
Font voler votre gloire aux plus lointains climats :
Un triomphe ſi beau n'a rien dont je murmure :
Mais pourquoi la Miniature,
Dans Paris aujourd'hui ne reçoit-elle pas
Les honneurs éclatans dont jouit la Peinture ?
Pour briller comme vous, manque-t-elle d'appas ?

LA PEINTURE.

Eh ! ſi donc ; pour vous voir, il faut un microſcope.

LA MINIATURE.

Tout doux ! ma grande Sœur ; apprenez que l'Hyſſope
A ſon mérite, ainſi que l'Orme le plus haut.
Eſt-ce donc, s'il vous plaît, à la toiſe qu'il faut
Meſurer les talens ? Quelle erreur eſt la vôtre !
Vous avez votre prix, & nous avons le nôtre.
Si c'eſt par la difficulté
Qu'on doit eſtimer un ouvrage,
On peint un Eléphant avec facilité :
Le portrait d'un Ciron coûte bien davantage.
Plus l'objet eſt petit, & plus les traits ſont fins :
Conſultez ſur cela les Grecs & les Romains,

Même

Même ceux qu'a produit la Nation Flamande.
L'Axiôme que j'ai cité
De leur côté n'a rien que j'appréhende ;
Jamais par les Sçavans il ne fut contesté,
Et ne l'eſt dans aucune Ecole.

LA PEINTURE.

Juſte Ciel ! Comme la parole
Coule chez vous avec légereté !
Mais laiſſons votre pétulance ;
Votre porte-feuille, je penſe ;
Renferme du nouveau ?

LA MINIATURE.

Voudriez-vous le voir ?
Vous n'avez qu'à parler, je ſçais trop mon devoir ;
Pour refuſer ma Sœur aînée :
Je me croirai très-fortunée,
Si vous approuvez mes morceaux.

LA PEINTURE.

Je me flatte qu'ils ſeront beaux.

LA MINIATURE.

Votre attente, je crois, ne ſera pas déçuë ;
Regardez ce portrait.

LA PEINTURE.

Il préſente à ma vuë
Le Dieu Mars.

LA MINIATURE.

Non.

LA PEINTURE.

Ces yeux, ce visage en fureur,
Ce bras à demi-nud, cette haute encolure,
Caractérisent sa figure :
C'est sûrement le Dieu de la Valeur.

LA MINIATURE.

Point du tout.

LA PEINTURE.

Eh ! qui donc ?

LA MINIATURE.

Un jeune Procureur.

LA PEINTURE.

Un jeune Procureur ! Quelle bizarrerie !
Pour achever l'allégorie,
Il falloit donc lui mettre une lance à la main,
Pourquoi l'avoir omis, puisque c'est la coutume ?

LA MINIATURE.

C'est qu'il lui suffit de sa plume
Pour dépouiller le genre humain....
Voyez cette Vénus.

LA PEINTURE.

Quelle sempiternelle
La brillante Vénus !

LA MINIATURE.

Eh ! mais, c'est une Belle
Qui compte soixante Printems,
Et dans sa bouche quatre dents :
Je voulois la peindre en Cybele ;

Mais la fin tragique d'Atis
Lui fait rejetter mon avis.

LA PEINTURE.

L'indifferent Atis l'auroit été pour elle.

LA MINIATURE.

Tenez, de tous vos yeux, examinez cela.

LA PEINTURE.

J'y vois sur le gazon.... Diane la sévere,
Les chiens, l'arc & le cor, tout le dit.

LA MINIATURE.

Non, c'est-là
Une Nymphe des Chœurs.

LA PEINTURE.

Qui la reconnoitra ?
Mais il faut du contraste, il vous est nécessaire.
Pour qui sont ces portraits ?

LA MINIATURE.

Cela ne se dit pas.
La Miniature est discrette,
C'est ce qui fait qu'elle a la pratique secrette
Des Amoureux de tous états.
On vous montre en public, on me montre en cachette.

LA PEINTURE.

Vous m'avouerez pourtant que sur vous j'ai le pas

LA MINIATURE.

Je vous contesterai ce droit jusqu'au trépas.

C'eſt moi qui de l'illuſtre & charmante Dauphine
La premiere ai tracé la peinture divine ;
C'eſt moi qui, pour former le lien le plus doux ;
Y travaillai dès l'origine,
En offrant ſon portrait à ſon auguſte Epoux.
Adieu, ma grande Sœur ; dans votre orgueil jaloux
L'erreur vainement vous obſtine ;
Ce dernier trait ſuffit pour m'égaler à vous.

LA PEINTURE.

Faiſons la paix ; point de querelle.

LA MINIATURE.

Convenez que l'honneur eſt égal entre nous ;
Je vous offre, à ce prix, une amitié fidelle.

SCENE IV.

LE GÉNIE DE LA MUSIQUE, LA PEINTURE.

LE GÉNIE.

DÉesse, vous venez d'expoſer à Paris
Des ouvrages vainqueurs des raiſins de Zeuxis
Et de la Vénus d'Appelle :
Phidias & Praxitelle
Sont effacés par des morceaux exquis.
Les Curieux chez vous admirent la fineſſe

Du paſtel, du pinceau,
Du burin, du cizeau.
Leur travail n'eut jamais tant de délicateſſe.

LA PEINTURE.

Je ſouhaiterois fort répondre galamment
Aux termes gracieux de votre compliment;
Mais, ſçavant Dieu de la Muſique,
La Peinture eſt peu politique;
Son principal mérite eſt dans la vérité;
Et de ſincerité
Toujours elle ſe pique.

LE GÉNIE.

Toujours! c'eſt dire trop; il eſt très-conſtaté
Que ſouvent la Peinture admet la fauſſeté.

LA PEINTURE.

La fauſſeté! moi?

LE GÉNIE.

Vous. Eh! flatteuſe Peinture,
Qui, plus que vous, pratique l'impoſture,
Surtout dans le portrait? Vos ſoins officieux,
Tous les jours avec art corrigeant la nature,
Aux dépens de la bouche aggrandiſſent les yeux.]

LA PEINTURE.

Vous voulez, je le vois, d'une amitié très-chere
Lier entre nous deux le commerce ſincére:
Soit, continuons; mais loin de me contrôler,
Vous devriez ſonger vous-même à travailler

Dans mon goût ; car enfin la Muſique, la Danſe,
La Poëſie & l'Eloquence
Doivent toutes ſçavoir les régles du deſſein,
Doivent toutes avoir la palette à la main,
Doivent toutes jamais ne s'appliquer qu'à peindre.

LE GÉNIE.

De moi, ſur ce chapitre, on a tort de ſe plaindre ;
Car dans mes œuvres je peins tout
Vivement & du meilleur goût ;
Je puis vous en donner une preuve complette
Dans une piece que j'ai faite,
Une ſymphonie où je peins
Le point du jour : d'abord je feins
Que je ſuis dans un bois, ſous un naiſſant feuillage :
Là, des oiſeaux ainſi j'exprime le langage.

(*L'Orcheſtre joue une ſymphonie qui imite le chant des oiſeaux.*)

LA PEINTURE.

Fort bien.

LE GÉNIE.

Dans ce moment des Chaſſeurs animés
Arrivent dans le bois ; le cor qui les appelle,
Par ſes ſons redoublés, fait taire Philomele,
Et leurs tranſports ainſi ſont exprimés.

(*Bruit de chaſſe.*)

LA PEINTURE.

Vous m'offrez dans vos airs un tableau qui me flatte.

LE GÉNIE.

Je traite la vocale avec un goût pareil ;
Je vais, pour le prouver, chanter une cantate.

LA PEINTURE.

Quel en eſt le ſujet ?

LE GÉNIE.

Le coucher du Soleil.

CANTATILLE.

» Le Soleil deſcendant ſur les plaines humides,
» Alloit paſſer la nuit avec les Néréïdes :
» Bondiſſans & joyeux, les moutons en bêlant
» Retournoient au village ;
» Et les échos voiſins à leur bruit ſe mêlant,
» Faiſoient tous à l'envi retentir le rivage.

(*L'Orcheſtre imite le bêlement des moutons, & enſuite le bourdonnement des couſins.*)

ARIETTE.

» Vous qui peuplez ces bords charmans,
» Volez, petits couſins, & faites-nous entendre
» Le bruit de vos bourdonnemens.

» Grondez, bleſſez les cœurs qui craignent de ſe rendre :
» Mais ne piquez jamais les fideles Amans,
» Qui repoſent ſur l'herbe tendre.

» Vous qui peuplez ces bords charmans,
» Volez, petits couſins, & faites-nous entendre
» Le bruit de vos bourdonnemens.

Eh ! bien ! que dites-vous de cette cantatille ?

LA PEINTURE.

Que partout le Génie y brille.

LE GÉNIE.

N'eſt-il pas vrai qu'en ce tableau ;
J'ai ſçu répandre du Téniere ?

LA PEINTURE.

Beaucoup, & même du Vateau ;
Uniſſons-nous, & ſoyez mon confrere.

LE GÉNIE.

Je ferai voir dans tous les tems
Que cette qualité m'eſt chere,
Et c'eſt un prix dont mes vœux ſont contens.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

SCAPIN, *Peintre*, LA PEINTURE.

LA PEINTURE.

A Quoi vous ſuis-je utile ? Eſt-ce affaire qui preſſe ?

SCAPIN.

Vous voyez devant vous, Déeſſe ;
Un Peintre d'un mérite exquis,
Qui vient vous ſupplier d'établir dans Paris

Une Ecole de caractere ;
Qui de la vérité montre l'expreſſion :
Je puis mieux que perſonne, agir dans cette affaire ;
Et je me chargerai de la commiſſion.

LA PEINTURE.

Volontiers ; mais avez-vous fait vos preuves ?
Je voudrois voir du moins quelques épreuves.

SCAPIN.

Un tableau que j'ai fait, ſera ma caution.
J'y peins une femme affligée,
Au moment que ſon mari part ;
Dans ſa parure négligée,
Après avoir mis un peu d'art,
D'une perſonne larmoyante
Je lui donne à propos tous les dehors trompeurs ;
Et j'ai mis dans ſes yeux une douleur riante,
Qui fait que le plaiſir perce à travers les pleurs.

LA PEINTURE.

Cet ouvrage ſera du goût des Connoiſſeurs.

SCAPIN.

Sur une affaire différente,
Mais qui n'eſt pas moins importante ;
Aux Eleves je veux montrer certain ſecret ;
La découverte eſt excellente.

LA PEINTURE.

Quel en eſt l'objet ?

SCAPIN.

Le portrait.

Il eſt eſſentiel de les rendre agréables,
La gaité dans les traits fait un effet charmant ;
Mais tous les tems ne ſont pas convenables
Pour rencontrer cette aimable enjouement.

LA PEINTURE.

Non.

SCAPIN.

Le ſoin principal où mon eſprit s'occupe
Eſt de ſaiſir ce tems avec préciſion.
J'ai négligé long-tems cette précaution,
Et bien ſouvent je m'en ſuis vû la dupe.
Un jour ſur-tout j'eus un grand creve-cœur.
J'avois bien commencé le portrait d'un Auteur,
Et j'étois sûr d'avoir quelque ſuffrage ;
Mais quand j'allai chez le Rimeur,
Pour finir mon ouvrage,
On lui vint annoncer le plus triſte malheur
Dont l'ame puiſſe être affligée.

LA PEINTURE.

Quoi donc ?

SCAPIN.

Le ſuccès d'un Rival.
Sa mine, en cet inſtant fatal,
D'un demi-pied fut allongée ;
Moi-même, à cet aſpect, interdit & confus ;
Dans ce que j'avois peint, je ne le trouvai plus.

LA PEINTURE.

D'un mouvement jaloux c'eſt l'effet ordinaire,
Et rien ne maigrit tant qu'un Rival qui proſpere.

SCAPIN.

J'avois, une autre fois, de l'aimable Cloris
Commencé de tracer les traits vifs & fleuris :
Dans ce moment, hélas ! elle fit connoiſſance
D'un perfide, dont l'inconſtance
Effaça ſon beau coloris.
Amour, cruel Amour ! quel changement tu cauſes !
Elle avoit des lys & des roſes,
Il ne lui reſte que des lys.

LA PEINTURE.

Belle leçon pour ſes ſemblables.

SCAPIN.

Et très-bonne pour mes portraits.
Je me ſuis mis au fait des momens favorables ;
Pour faire des ouvrages gais.

LA PEINTURE.

Comment !

SCAPIN.

Quand un Traitant de ſon tableau me charge,
Pour lui donner un air de ſatisfaction,
J'attends le jour où l'on émarge
L'état de répartition.
Pour peindre en bonne humeur une mere coquette ;
J'attends qu'elle ait à ſa fillette
Dérobé quelque ſoupirant :
Pour peindre un Courtiſan, je guette
L'inſtant où la diſgrace abat ſon concurrent.

LA PEINTURE.

Des talens mon ame eſt épriſe,
Le votre recevra ſon prix ;
Et mon aveu vous autoriſe
A l'enſeigner dès ce jour dans Paris.
Continuez toujours de même,
Du bon moment, ſurtout, ſongez à faire choix :
Ne peignez point les Clercs à la fin du Carême,
Ni les Banquiers le neuf du mois.

SCAPIN.

Pour trouver nos Iris dans une joie extrême ;
Et les tirer avec ſuccès,
J'attendrai que l'Hyver ramene les Plumets.
(Il ſort.)

LA PEINTURE.

Je ne puis m'empêcher d'approuver ſon ſyſtême.

SCENE VI.

LA PEINTURE, UNE ÉCOLIERE *de Terpſichore, qui arrive en danſant ſur un air gai.*

LA PEINTURE.

QUE veut cet agréable Enfant,
Qui chez nous arrive en danſant ?

L'ÉCOLIERE, *faiſant la révérence.*

Terpſichore, en ces lieux, m'envoye,
Et je viens de ſa part.

LA PEINTURE.

Quoi ! pour me cenſurer ?

L'ÉCOLIERE.

Non, je viens pour vous admirer ;
De ſa commiſſion je m'acquitte avec joie.

LA PEINTURE.

D'un aimable Courier la Déeſſe a fait choix.
Eh ! qui donc êtes-vous ?

L'ÉCOLIERE.

Je ſuis ſon Ecoliere
Et ma profeſſion me ſoumet à ſes loix.

LA PEINTURE.

Cette Sœur me fut toujours chere ;

J'aurois pourtant, si je l'osois,
Un petit reproche à lui faire.

L'ÉCOLIERE.

Pourquoi, s'il vous plaît ?

LA PEINTURE.

Je voudrois
Du dessein dans ce qu'elle opére,
Et du vrai dans ses mouvemens :
Quoiqu'un certain Prologue en dise,
Tous ses pas ne sont pas toujours des sentimens ;
Elle mêle sa marchandise.
Il est sous son empire un Peuple frétillant,
Au tour d'un même point sans cesse tournillant,
Qui n'a presque jamais que la même attitude,
Et des agrémens d'habitude ;
Danseurs puristes & léchés,
Dont la danse consiste en beaucoup d'airs penchés,
Sans dessein & sans caractere.
Faune, Matelot, Enchanteur,
Romain, Sarmate, Grec, ne s'y distinguent guère
Que par l'habit.... l'habit seul est Acteur.
On ne trouve pas là l'ensemble d'une entrée
Avec art figurée ;
Qui saisisse.

L'ÉCOLIERE.

Avec vous j'en demeure d'accord ;
Mais, après tout, on a grand tort,

Lorſqu'on s'en prend à Terpſichore :
Les Danſeurs, dont vous vous plaignez ;
Par elle n'ont point eu l'honneur d'être enſeignés ;
De ſes leçons elle m'honore :
Je vous proteſte avec ſincérité
Qu'elle ſuit avec ſoin l'exacte vérité.
La vérité chez elle, en chaque rôle,
Sçait gouverner la jambe, & les bras & les yeux.
Tenez, voilà comment, à ſon école,
On nous apprend à faire un pas majeſtueux.
(*Elle danſe une Sarabande.*)

LA PEINTURE.

Vous ſortez de l'enfance, & déjà la nobleſſe
Egale chez vous la juſteſſe !

L'ÉCOLIERE.

Voulez-vous qu'en danſant je vous peigne une Agnès,
Telle que ce tems-ci nous en montre les traits ?
Dans une figure idiote,
Qui ne ſçait où placer ſes mains,
Je mets des regards incertains,
Je baiſſe l'œil, rougis, tremblotte,
Et ſçais copier, à propos,
Tous les traits anciens & nouveaux
D'une fille qui fait la ſotte,
Dans l'eſpoir de trouver des ſots.
(*Elle danſe la Niaiſe.*)

LA PEINTURE.

Jamais au Théâtre lyrique,
De cette vérité la Danſe ne ſe pique.

L'ÉCOLIERE.

Bon ! J'ai vû dans ce lieu plus d'un original ;
Non ſans copie, oſer, dans un pas infernal,
Regarder, avec complaiſance,
Et ſa jambe & ſes bras. Quoi ! n'eſt-il pas bouffon
De voir en doucereuſe & fade contenance,
Sur les rives du Styx, minauder un Démon ?

LA PEINTURE.

Comment, en pareille occurrence,
Feriez-vous ?

L'ÉCOLIERE.

De cette façon.
(*Elle danſe la Furie.*)

LA PEINTURE.

Plus on vous voit, plus vous êtes chérie ;
Du Public juſtement vous êtes les amours :
Par-tout, même dans la Furie,
Vous êtes une Grace, & la ſerez toujours.

L'ÉCOLIERE.

Mon art n'égale pas mon zèle :
Je vais chez Terpſichore, où mon devoir m'appelle ;
Je lui demanderai pour ce ſoir un Ballet.

LA PEINTURE.

J'en verrai volontiers l'effet.

SCENE VII. *& derniere.*

LA PEINTURE ET LA POESIE.

LA POESIE.

De votre Sœur la plus chérie,
Daignez recevoir le salut.
Tout le monde aujourd'hui vous offre son tribut;
Agréerez-vous le mien?

LA PEINTURE.

Charmante Poëſie,
Votre hommage me comble & de joie & d'honneur,
Aucun pour moi n'eſt plus flatteur.

LA POESIE.

La réputation de vos divins Ouvrages
Chez moi réveille, dans ce jour,
Le deſir d'avoir des ſuffrages;
Et je viens dans ce beau ſéjour,
Pour vous faire voir, à mon tour,
Quelques eſſais de mes Images.

LA PEINTURE.

De votre Art ſur le mien je ſçais les avantages;
C'eſt trop me faire votre cour.

LA POESIE.

Sur différens ſujets que j'ai tâché de rendre,
J'ai tracé quelques traits.

LA PEINTURE.

J'aſpire à vous entendre.

LA POESIE.

Je vais commencer par l'Amour.
Produit par la Beauté, ſouvent par le Caprice,
Guidé par la Folie, & nourri par l'Eſpoir,
Enfant pour la malice,
Et vieux pour le ſçavoir,
Sur ſon goût reglant ſon devoir;
Sourd à la voix de la juſtice,
Tyran flatteur & gracieux,
Naturel & plein d'artifice,
Cruel au cœur, charmant aux yeux:
Du plus puiſſant de tous les Dieux,
En quatre mots, voilà l'eſquiſſe.

LA PEINTURE.

Ces traits ſont aſſez réguliers,
Et l'on y reconnoît le maître de Cythère.

LA POESIE.

Voulez-vous à préſent ſçavoir le caractère
Des Guerriers Français?

LA PEINTURE.

Volontiers.

LA POESIE.

Qu'un Guerrier Français eſt aimable!
Sans avoir cet air formidable,
Qu'affecte un féroce vainqueur,
Il en a le bras & le cœur.

Amant ſoumis, ſujet fidéle,
Tour-à-tour, il ſert avec zèle
Son maître, & la Beauté qui charme ſes regards;
C'eſt un Médor près d'une Belle:
C'eſt un Achille au champ de Mars.

LA PEINTURE.

Je vois dans ce tableau les traits du Militaire;
Mais ſouvent la louange apporte de l'ennui:
Dans une critique légere,
Crayonnez-moi Paris, tel qu'il eſt aujourd'hui.

LA POESIE.

Dans la même maiſon, ſouvent au même étage,
Des Bourgeois de Paris j'admire l'aſſemblage;
Sur un paillé commun, l'on y voit d'un côté
La ſévere Honeſta, qui du rôle de Prude,
Pour en tirer profit, s'eſt fait une habitude.
Dans l'autre appartement réſide une Beauté,
Qui vivant des bienfaits d'un Amant vieux & riche,
Sous le joug apparent d'une Tante poſtiche,
Se donne inſolemment des airs de qualité.
L'Intérêt au premier nâge dans l'opulence;
La Candeur, près du toît, languit dans l'indigence.
Un étage plus bas, entre deux Ecrivains,
Loge un homme qui prête aux enfans de Famille;
Là, c'eſt un Médeçin qui fait des Orphelins;
Ici c'eſt de Thémis un ſuppôt qui les pille.

LA PEINTURE.

A merveille!

LA POESIE.

Paris eſt un vaſte ſéjour,
Où l'on ne connoit plus que feinte & que détour :
Le manége en ſes murs pompeuſement s'étale.
Dites-moi ſi l'on voit jamais,
Dans cette grande Capitale,
Des réuſſites ſans cabale,
Des ſervices ſans intérêts ?
Plus qu'en tout autre lieu du monde,
Paris en bagatelle abonde ;
C'eſt une ville où nous voyons
Bien des têtes, peu de cervelles ;
Beaucoup de Livres, peu de bons ;
Beaucoup d'Amans, point de fidéles.
Le Sçavant ne fait qu'embrouiller ;
Le bel-eſprit qu'entortiller ;
Le Théâtre eſt plein de fadaiſes ;
Les diſcours, de mauvais bons mots ;
La Muſique eſt toute en dièzes,
Et les Ballets ſont tous en ſauts.

LA PEINTURE.

C'eſt la vérité, mais la critique eſt trop forte.

LA POESIE.

Je le ſçais, & je vais le peindre d'autre ſorte.
Que Paris eſt charmant ! Que d'agrémens divers
Par lui nous ſont offerts !
D'attraits & de plaiſirs, ſource toujours féconde ;
Dans ſes murs, il nous offre un monde.
C'eſt l'aſyle où l'on voit regner l'aménité ;
C'eſt le ſéjour heureux de la délicateſſe,

Le centre de l'urbanité,
L'école de la politeſſe.
L'Univers, pour le goût, de lui prend des leçons;
Il décide, & par-tout ſes loix ſont des raiſons;
Beaux Arts, vous y regnez; chacun vous y révere.
Quelle autre ville ſur la terre
Poſſéde pour la danſe un modéle accompli?
Quelle autre d'Euripide a vû naître un Confrere?
Quelle autre nous préſente un Rival de Lulli?
Le plus ſçavant pinceau pourroit-il nous décrire
Tout ce qu'en ces Palais l'œil curieux admire?
Des rivages du Tybre ornemens précieux,
Beaux jardins, notre goût peut oppoſer au vôtre
Le Parterre enchanté, dont le fameux *le Neautre*
De la Seine embellit les bords délicieux.
Mais, quoique vos beautés de l'Art ſoient un miracle,
Egalez-vous en agrément
Le jardin, où l'Eté nous voyons fréquemment,
Au ſortir d'un charmant ſpectacle,
Un ſpectacle encor plus charmant?
Quand ſous des arbres verds, repoſant à l'ombrage,
De Nymphes & d'Amours des Quadrilles groupés,
Dans un galant maintien légérement équipés,
Des Zéphyrs amoureux y reçoivent l'hommage;
Et qu'au milieu des Jeux, des Graces & des Ris,
Cette douce & flatteuſe image
Fait douter à nos yeux ſurpris,
Si c'eſt la Cour d'Hebé, de Flore ou de Cypris.

LA PEINTURE.

Ce portrait eſt d'après nature.

LA POESIE.

D'un Gaſcon, pour finir, écoutez la peinture.
A bien des animaux, on compare un Gaſcon ;
Mais le Chat eſt celui qui le peint à merveille :
Prouvons cette comparaiſon.
Si-tôt que le Gaſcon s'éveille,
Il ne fait, comme un Chat, que ſecouer l'oreille,
Et le voilà tout prêt, ſans nulle autre façon.
Aux ruſes d'un Minet, ſa fineſſe eſt pareille;
Auſſi ſouple, & marchant d'un pas auſſi léger,
Il iroit ſur des fleurs ſans les endommager.
Par ſa folâtre humeur, par ſon adreſſe extrême,
Le Cadédis,
Comme un Mitis,
Sçait amuſer le monde en s'amuſant ſoi-même.
Quand il eſt aux aguets, comme un Chat attentif,
Patient, quoiqu'ardent ; prudent, quoique très-vif
Nul obſtacle ne le rebute,
Nulle adverſité ne l'abat ;
Et quand, par malheur, il culbute,
Il ſe trouve toujours ſur ſes pieds comme un Chat.

LA PEINTURE.

Je ſuis de votre avis ſur cette reſſemblance.

(*On entend une ſymphonie.*)

LA POESIE.

Mais de quel bruit retentit ce lambris ?

LA PEINTURE.

C'eſt Terpſichore qui s'avance,
Pour s'acquitter, en ma préſence ;
Du Ballet qui nous eſt promis :
Sans nous piquer jamais d'aucune préférence,
Soyons, en bonnes Sœurs, toujours d'intelligence.

LA POESIE.

Qu'un mutuel amour rende nos cœurs unis ;
Et pour la gloire de la France,
Que tous les Beaux Arts ſoient amis.

LA PEINTURE, *au* PARTERRE.

Pour moi, rien ne pourra diminuer mon zèle ;
Et je ſerai, Meſſieurs, au comble de mes vœux,
Si je puis amuſer votre eſprit en ces lieux,
Autant que mes ſujets, par leur crayon fidéle,
Dans un Sallon célébre, ont amuſé vos yeux.

(*On danſe.*)

DIVERTISSEMENT.

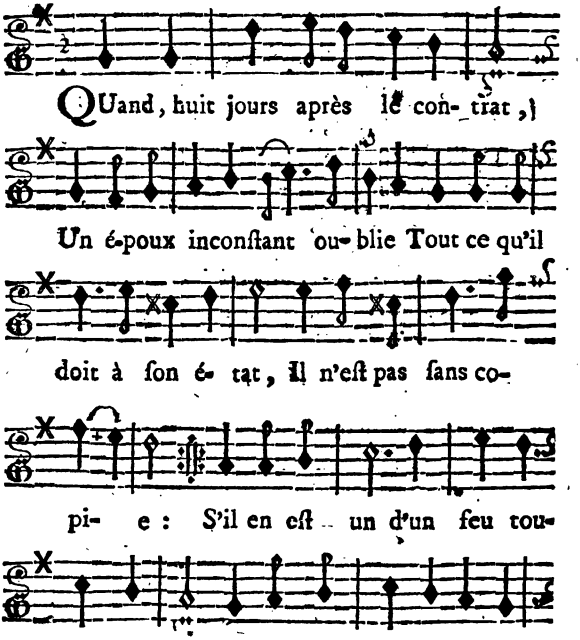
AIR.

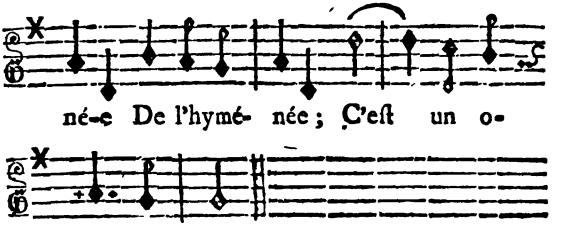
TRIOMPHEZ, Peinture charmante,
Qu'à jamais on vous chante :
Votre ſecours ſoulage le fardeau
D'une trop longue abſence ;
C'eſt par votre puiſſance
Que nous vivons au de-là du tombeau.
Triomphez, &c.

Autre AIR.

Ah ! que le Dieu de la tendreſſe
Sçait peindre avec adreſſe,
Et que ſon coloris eſt beau !
Du tendre Objet qui nous engage ;
Ses traits nous tracent mieux l'image,
Que le plus habile pinceau.

VAUDEVILLE.





L'ami qui nous quitte aiſément,
Quand notre fortune varie,
Se voit ici communément;
Il n'eſt pas ſans copie :
S'il eſt encor un cœur franc & loyal,
Qui, malgré notre ſort funeſte,
Toujours nous reſte;
C'eſt un original.

D'un émule qui réuſſit,
Quand on a de la jalouſie;
Dans ce chagrin, dans ce dépit,
On n'eſt pas ſans copie :
Si quelque Auteur, du ſuccès d'un Rival,
Se réjouit d'un cœur ſincére,
En bon Confrere;
C'eſt un original.

Dans Berg-op-Zoom, nos ennemis
Croyoient leur force insurmontable :
A leurs dépens, ils ont appris
Qu'il n'est rien d'imprenable.
A la prudence, ainsi qu'à la valeur,
On doit cette Place importante :
Que chacun chante
Son glorieux Vainqueur.

Le Léopard & le Lion
Se flattoient que leur Forteresse
Tiendroit plus long-tems qu'Ilion
Ne tint contre la Grèce :
Mais à l'assaut le Coq osa monter,
Avec tant de force & d'audace,
Que, dans la Place,
On l'entendit chanter.

Messieurs, nous aurions souhaité,
Pour mériter votre suffrage,
De mettre plus de nouveauté
Dans ce petit ouvrage :
Mais Apollon n'est plus si libéral ;
Il faut aujourd'hui qu'un génie
Long-tems copie,
Pour être original.

FIN.

LES VŒUX ACCOMPLIS,

PIÉCE EN UN ACTE EN VERS,

A l'occaſion de la Naiſſance de Monſeigneur le Duc de BOURGOGNE;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 2 Octobre 1751.

VERS

POUR MADAME

LA DAUPHINE.

J'Ai chanté dans ſon tems la Naiſſance du Pere,
Je célebre aujourd'hui la Naiſſance du Fils,
Et c'eſt à ſon Auguſte Mere
Que j'offre le Tableau de nos *Vœux accomplis.*
Raiſon, devoir, penchant, tout m'invite à le faire.
Quels hommages ne doit-on pas
A tant de vertus & d'appas ?
D'une brillante Cour, où tout lui rend les armes ;
Par d'Illuſtres Ayeux, JOSEPHINE eſt l'honneur ;
Elle en eſt l'agrément par l'eſprit & l'humeur,
L'amour par la bonté, l'ornement par les charmes,
Et l'exemple par la candeur.

ACTEURS.

LUTECE.

LA JOYE.

LA BOURGOGNE.

TRISOLOGUE.

ARLEQUIN.

Madame ARGANTE.

UN PETIT GARÇON.

UNE PETITE FILLE.

UN PRÉCEPTEUR.

VALERE.

DAMON.

JACOT.

THÉRESE.

NICOLE.

La Scene eſt dans une Place publique, près de la Seine.

LES VŒUX ACCOMPLIS.

SCENE PREMIERE.

LA VILLE DE PARIS *sous le nom de* LUTECE, LA JOYE.

LA JOYE.

RENDEZ graces aux Dieux, trop heureuſe Lutece;
Ils viennent d'accomplir le plus cher de vos vœux.
Leur ſuprême bonté, qui pour vous s'intéreſſe,
Par un Prince nouveau comblant votre allégreſſe,
Vous aſſure à jamais le ſort le plus heureux.

LUTECE.

Qu'il eſt flatteur pour moi, douce & charmante Joye,
De vous voir animer mes Citoyens contens !

Que j'aime à voir l'ardeur dont le Public s'employe
Pour montrer à mes yeux ſes tranſports éclatans,
Et de quelle façon, dans ces heureux inſtans,
La gaité par tout ſe déploye!

LA JOYE.

Dans vos divers quartiers on ne voit que des jeux :
C'eſt à qui fera voir l'eſprit le plus joyeux ;
Mais il eſt près de nous une place publique,
Où l'allégreſſe s'explique
Plus vivement encor que dans les autres lieux.
Si d'une fête populaire
La naïve peinture à vos regards peut plaire ;
Voyez-la.

LUTECE.

Je ne puis.

LA JOYE.

Qui peut vous retenir ?

LUTECE.

La Bourgogne bientôt en ces lieux doit venir ;
A de grands ſoins quoiqu'appliquée
Pour la récolte de ſes biens ;
Sur les flots de la Seine, elle s'eſt embarquée
De l'aveu de ſes Citoyens.

LA JOYE.

Sans doute la reconnoiſſance
Pour l'honneur dont elle jouit,

L'amene ſur ces bords.

LUTECE.

Comme vous, je le penſe.
Elle viendra bien-tôt, le zèle la conduit.

(*On entend un Prélude.*)

Cette Muſique annonce ſa préſence.

SCENE II.

LUTECE, LA JOYE, LA BOURGOGNE, *& ſa Suite.*

(*La Bourgogne arrive ſur une Barque décorée de Pampres & de Lierre, & ornée de Banderoles aux Armes de Bourgogne. Un de ſes Suivans chante dans la Barque en arrivant.*)

REGNEZ, regnez, charmants Zéphyrs;
Eloignez de ces bords la tempête & l'orage;
Que vos tendres ſoupirs
Pouſſent juſqu'au rivage
Le tonneau glorieux qui porte nos plaiſirs.
(*Elle débarque.*)

LA BOURGOGNE.

Bon jour, chere Lutece, & vous, aimable Joye.

LUTECE.

Je rends grace au Deſtin, qui vers nous vous envoie.

LA JOYE.

Que votre aſpect m'offre d'appas!

LUTECE.

Qu'il m'eſt doux de vous voir dans ces heureux climats!

LA BOURGOGNE.

J'y viens pour un devoir dont mon ame eſt ravie.
Rendre hommage à mon Prince, eſt ma plus douce envie;
Et je lui veux offrir les prémices des fruits,
Que pour le bien public tous les ans je produis.

LUTECE.

Je vous ſuis caution d'un accueil favorable:
Votre hommage, du Prince obtiendra l'agrément.

LA JOYE.

Vous y pouvez compter aſſurément;
Pourroit-on refuſer à la Bourgogne aimable
Des honneurs ſi bien mérités?

LUTECE.

C'eſt à vos libéralités
Que l'on doit le jus délectable,
Dont tous les cœurs ſont enchantés;
Vous êtes des plaiſirs la ſource véritable.

LA BOURGOGNE.

Par la Vendange que j'attends,
J'oſe ici l'aſſurer, tous vont être contens.

Depuis que mon Prince eſt au monde,
Tout rit à mes vœux, tout ſeconde
Le travail de mes habitans.
Point de vent furieux, point d'Aquilon qui gronde ;
La Seine voit Zéphyr, dans une paix profonde,
Careſſer le cryſtal de ſes flots tremblottans ;
Par-tout une chaleur féconde
Fait briller mes coteaux, fertiliſe mes champs ;
Dieux ! dans quel doux eſpoir ce prodige me fonde !
Mon Maître a fait changer l'ordre antique des temps,
Et c'eſt lui qui nous donne
Dans le cours de l'Automne
Des jours marqués pour le Printems.

LUTECE.

J'aime à voir le tranſport qu'un amour tendre & juſte
Vient de vous inſpirer pour votre Prince auguſte.

LA JOYE.

S'il vous fait le plaiſir de porter votre nom,
Vous méritez bien cette gloire.

LUTECE.

Les autres Provinces, dit-on,
N'ont pû voir cet honneur ſans un peu d'humeur noire.

LA BOURGOGNE.

Elles ont tort ; chacune, un jour,
Doit nommer un Prince à ſon tour.

LUTECE.

De la faveur des Dieux, puis-je eſpérer ce gage ?

LA BOURGOGNE.

Ce n'eſt point un préſage vain.
Malgré le voile épais d'un ténébreux nuage ;
Le Ciel vient de m'ouvrir le Livre du Deſtin !
J'y vois que nous aurons un jour aſſez de Princes
Pour que chacune des Provinces,
Dont le droit eſt fondé, nomme un Fils du DAUPHIN.

LUTECE.

Les Dieux ont attaché le bonheur de ma vie
A l'accompliſſement de ce préſage heureux ;
Si le ſuccès le juſtifie,
Rien ne peut manquer à mes vœux.

LA JOYE.

D'une parfaite intelligence
Donnons en cette occaſion
L'exemple aux Peuples de la France,
Et que les doux plaiſirs ſcellent notre union.

BALLET,

Exécuté par la Suite DE LA BOURGOGNE.

VAUDEVILLE.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

PUISQUE le Ciel, dans ce beau jour,
Comble nos eſpérances;
Faiſons éclater notre amour
Par des réjouiſſances.
Chers amis, qu'un Nectar ſi bon
Nous rougiſſe la trogne :
Verſons, verſons du Bourguignon,
Pour le DUC DE BOURGOGNE.

(*Le* CHŒUR *répete les deux derniers vers de chaque Couplet.*)

A ſervir le Dieu du Raiſin
Nous mettons notre gloire;
Mais, ſi nous faiſons bien le vin,
Nous ſçavons mieux le boire.
Pour le prouver, cher compagnon,
Mettons-nous en beſogne :
Verſons, verſons du Bourguignon,
Pour le DUC DE BOURGOGNE.

Que chacun ſuive avec ardeur
Le tranſport qui m'anime ;
Dans cet évenement flatteur,
La triſteſſe eſt un crime.
Ne craignons point que la raiſon
Contre nous ſe renfrogne :
Verſons, verſons du Bourguignon ;
Pour le DUC DE BOURGOGNE.

Il faut célébrer ſa ſanté,
J'en veux donner l'exemple :
Pour qu'il ſoit dignement fêté ;
Que la doſe ſoit ample :
Tout, aujourd'hui, pour ce Bourbon,
Doit devenir ivrogne :
Verſons, verſons du Bourguignon,
Pour le DUC DE BOURGOGNE.

Par-tout, ce précieux Enfant,
Fait regner la bombance ;
Je ſuis ſûr que dans cet inſtant,
Pour fêter ſa Naiſſance,
En Saxe on vuide maint flacon,
De même qu'en Pologne :
Verſons, verſons du Bourguignon ;
Pour le DUC DE BOURGOGNE.

AU PARTERRE.

Le Duc de Bourgogne en ces lieux
Vous rit & vous appelle.
Meſſieurs, en fréquentant nos Jeux,
Prouvez-lui votre zèle.
Pour venir ici le fêter,
Quittez toute beſogne ;
Où doit-on plûtôt le chanter
Qu'à l'Hôtel de Bourgogne ?

LA BOURGOGNE, *& ſa Suite.*

Ne tardons plus ; allons, pleins d'ardeur & de zèle,
Rendre au plus jeune des Louis
Un hommage tendre & fidéle.

LUTECE, *à la Joye.*

Faites les honneurs de Paris :
Suivez ſes pas ; moi, pour la Fête,
Que par mon ordre d'un apprête,
J'ai quelques Sujets à choiſir ;
Je pourrai voir ici leurs talens à loiſir.
Non loin de moi, déjà quelqu'un s'arrête.

SCENE III.

LUTECE ET TRISOLOGUE.

TRISOLOGUE.

JE viens, Madame, dans l'eſpoir
Que mes talens vous ſeront agréables,
Vous prier de les recevoir;
Aux Fêtes qu'en ces lieux chaque jour fera voir,
Ils pourront être favorables.

LUTECE.

Volontiers; mais il faut que je puiſſe ſçavoir
En quoi vous excellez.

TRISOLOGUE.

Madame, en ma perſonne
Vous voyez, à coup ſûr, le Mignon des neuf Sœurs,
Et le Géryon des Auteurs.
On doit ceindre mon front d'une triple Couronne;
Dans trois talens divers j'ai remporté le prix.

LUTECE.

C'eſt un prodige qui m'étonne.

TRISOLOGUE.

D'autres que vous en ſont ſurpris.
Je rime, je peins, je fredonne.

LUTECE.

Rimeur, Peintre, Muſicien!
Ces trois Arts réunis ſont un homme admirable.
Je vous crois; mais je voudrois bien
En voir ici l'eſſai, ſi la choſe eſt faiſable.

TRISOLOGUE.

Je ferai mon plus grand plaiſir
De contenter votre deſir.
Commençons par la Poëſie.
Dans une Ode, ah! quelle Ode! Ecoutez, je vous prie:
Dans cette Ode, mes vers célébrent le préſent
Que le Ciel bienfaiſant,
Vient d'accorder aux vœux de l'Europe ravie.
Le Prince nouveau-né paroît en ce morceau
D'une gaité vive & riante,
Préſage heureux des biens qui flattent notre attente.
Lucine près de lui ſatisfaite, contente,
S'applaudiſſant d'un don ſi beau,
Le met entre les mains des Fées,
Qui toutes ſe réuniſſant,
Verſent tous leurs bienfaits ſur le Héros naiſſant.
Les Beaux Arts, à l'envi, lui dreſſent des trophées.
La Diſcorde gémit de cet Aſtre nouveau,
La Douleur & la Rage éteignent ſon flambeau,
Et ſes couleuvres étouffées,
Près de l'Envie en pleurs, ſont au pied du berceau.

LUTECE.

La vérité regne dans cette image ;
Et j'approuve aſſez votre ouvrage.

TRISOLOGUE, *lui remettant un papier.*

Vous pouvez, à votre aiſe, examiner cela
Dans le manuſcrit que voilà.
Venons à la peinture.

LUTECE.

Y brillez-vous de même ?

TRISOLOGUE.

Par cet échantillon léger,
Vous en allez juger.
C'eſt une ſimple eſquiſſe, & cependant je l'aime.
Je la fis, quand la Saxe envoya dans ces lieux
Pour le Fils de Louis un thréſor précieux :
Ici l'Elbe, affligé de perdre ſa Princeſſe,
Offre au Ciel mille vœux pour ſa félicité ;
Là, la Seine, avec allégreſſe,
Sur ſa rive reçoit cette Divinité.

LUTECE.

L'idée eſt ſimple & naturelle.

TRISOLOGUE.

Dans un cercle entouré de branches d'Olivier,
Le Saxon, le François, charmés de s'allier,
Se jurent pour toujours une foi mutuelle.
Dans les yeux de l'Hymen le plaiſir étincele ;

L'Amour, dans un maintien superbe & glorieux,
Tenant en main deux cœurs, un bandeau sur les yeux....

LUTECE.

Alte-là, s'il vous plaît, cette faute est grossiere;
Et l'erreur sur ce point trouble votre cerveau.

TRISOLOGUE.

Pourquoi donc?

LUTECE.

Il est vrai que le Dieu de Cythère,
Quand il n'est question que d'un hymen vulgaire,
Porte volontiers un bandeau;
Mais il n'en avoit point, quand, par son ministere,
L'on unit un couple si beau,
Et loin qu'il fût aveugle en cette conjoncture,
Ce digne assortiment est une preuve sûre;
Qu'avec de très-bons yeux, il avoit un flambeau.

TRISOLOGUE.

Je souscris à cette critique,
Et je corrigerai.

LUTECE.

Venons à la Musique.

TRISOLOGUE, *chante.*

Air: *A ma voisine.*

Un Esprit solide & brillant
Que Minerve illumine,
Bonté, caractere excellent,
Ame toute divine;
C'est là le portrait ressemblant
De la Dauphine.

On respecte en tous les climats
Sa céleste origine ;
Mais le respect n'empêche pas
Que l'Amour ne domine
Par-tout où l'on voit les appas
De la Dauphine.

Au plus haut point de la grandeur,
Cette jeune Héroïne
Est Bergere par la candeur ;
Sous la pourpre & l'hermine
Que les Vertus ont de douceur
Chez la Dauphine !

LUTECE.

Ce n'est pas mal s'en acquitter ;
Par ce dernier talent, vous pouvez m'être utile.

TRISOLOGUE.

J'ai fait encore un Vaudeville,
Permettez-moi de le chanter.

Air : *L'Amant frivole & volage.*

PHŒBUS, prête-moi la lyre
Que touchent tes favoris ;
Les sons que je vais produire
Sont à la gloire du Lys.
De sa beauté souveraine
Tout doit recevoir la Loi.
Des fleurs la Rose est la Reine ;
Mais le Lys en est le Roi.

Lorſque le Soleil ſe léve,
Le Lys s'ouvre à ſes ardeurs ;
Par ſon ſecours, il s'éléve
Sur toutes les autres fleurs.
Du Lys la candeur extrême
Le rend cher aux Immortels ;
Il obtient l'honneur ſuprême
De briller ſur leurs Autels.

*

Celui qu'a produit l'Automne
Dans le jardin des BOURBONS,
Par l'éclat qui l'environne,
Fait refleurir nos vallons.
Que de jeux il fait éclore !
Quels tranſports il fait ſentir !
Si l'Aurore pleure encore,
Ses larmes ſont de plaiſir.

*

Par ſon aſpect, il anime
Tous les Arts, tous les Talens ;
L'Echo de la double Cîme
Retentit des plus doux chants.
Que de Muſes empreſſées
Lui conſacrent leurs écrits !
Et que l'on voit de penſées
Croître à l'ombre de ce Lys !

*

LUTECE.

Vous n'avez point un mérite ordinaire ;
J'aurois tort de vous négliger.

TRISOLOGUE.

Que faut-il enfin que j'espere ?

LUTECE.

Tous vos talens ont fçu me plaire ;
Et je vous promets d'y songer.

SCENE IV.

ARLEQUIN, *yvre*, LUTECE.

LUTECE.

CELUI qui vient à moi me paroît Etranger.

ARLEQUIN.

Aujourd'hui, par toute la France,
Chacun fait éclater son zèle à sa façon :
Les uns par la chanson,
Les autres par la danse ;
Moi, c'est en avalant
De ce jus excellent.
Le verre & la chopine
Sont les seuls instrumens dont je sçais faire emploi ;
Tandis que l'on chante, je boi ;
Tandis qu'on illumine,
Je m'enlumine, moi.

LUTECE.

La dose me paroît complette.

ARLEQUIN.

Paris, ma foi, Paris est un pays bien bon.
Tout logis est une buvette,
On y danse en toute maison ;
Buffets & tables sont par terre,
Les cruches tiennent lieu de verre,
Les tonneaux servent de flacon.

(*A Lutece qu'il apperçoit.*)

(*à part.*)

Madame.... Elle est vraiment fort honnête & civile.
Voulez-vous bien me dire où Madame la Ville
Pourroit être présentement.

LUTECE.

Que voulez-vous ? C'est moi.

ARLEQUIN.

Je veux, Madame,
Du meilleur de mon ame,
Vous faire compliment.

LUTECE.

(*Il va pour l'embrasser.*)

Faites.... Arrêtez de grace.

ARLEQUIN.

Aux Dames peut-on faire un compliment meilleur ?

LUTECE.

Une ſi vive ardeur
N'eſt pas trop à ſa place.

ARLEQUIN.

Moi, je ſuis joyeux tous les jours.
Mais aujourd'hui ſurtout, je ſens tant d'allégreſſe,
J'ai tant de joie & de tendreſſe,
Que mon cœur ne peut plus en arrêter le cours.
Tenez, dans ce moment, ſi je ſuivois la flamme
Du feu ... de l'ardeur ... de mon ame,
J'embraſſerois, je crois, la Ville & les Fauxbourgs.

LUTECE.

Eſt-ce-là, dites-moi, tout ce qui vous amene?

ARLEQUIN.

Je viens auſſi, ma belle Reine,
Je viens, oui, par ma foi, je vien
Vous rendre tout à l'heure....

LUTECE.

O Ciel! qu'allez vous faire?

ARLEQUIN.

Ne vous mettez point en colere.
Je viens vous rendre grace, & vous montrer combien
J'ai de plaiſir à voir avec quel zele & comme....

LUTECE.

Mais qui donc êtes-vous?

ARLEQUIN.

Je ſuis un honnête homme;
Qui

Qui roule par le Monde.

LUTECE.

Oh ! oui, je le vois bien.
Bacchus vous a fait part tantôt de ſes largeſſes.

ARLEQUIN.

Bacchus ! ... J'ai le cœur franc & droit comme le vin
Que j'ai bu.

LUTECE.

Quel métier faites-vous donc enfin ?

ARLEQUIN.

Ce que je fais ? Parbleu, je fais, je fais....

LUTECE.

Des eſſes
Proprement.

ARLEQUIN.

J'ai bu des ſantés,
Tant, tant....

LUTECE.

Que la vôtre chancele.

ARLEQUIN.

Pour me le reprocher, la cauſe en eſt trop belle.

LUTECE.

Quelle eſt-elle ?

ARLEQUIN.

Écoutez.

On m'a fait ce matin, dans certaine Cantine,
Boire à toutes les qualités
De notre charmante DAUPHINE.
Pourquoi tant d'attraits, tant d'appas
Se trouvent-ils chez la Princeſſe ?
Vous voyez bien qu'en pareil cas
On ne peut éviter l'ivreſſe.

LUTECE.

D'accord, mais il ne convient pas
De s'en donner avec outrance.

ARLEQUIN.

Dans les évenemens d'éclat & d'importance
Je ne puis modérer l'excès de mon ardeur.
Tenez, quoiqu'Etranger, je ſuis, en conſcience,
Le meilleur François de la France,
Et j'ai des fleurs de Lys tout plein, tout plein le cœur.

LUTECE.

Ce ſentiment l'excuſe.

ARLEQUIN.

Adieu, Madame.
Le zèle m'enflamme
Si fort,
Que j'ai beſoin encor
De rafraîchir mon ame.

(*Il ſort.*)

LUTECE.

Ce que je vois ici contente mon desir.
Allons en d'autres lieux chercher même plaisir.
J'espére que par-tout je trouverai des marques
De ce fidéle amour que mes bons Habitans
Eurent toujours pour leurs Monarques,
Et qu'ils conserveront jusqu'à la fin des tems.

SCENE V.

Madame ARGANTE, *ses deux enfans*, VIROSOLI, *Précepteur.*

VIROSOLI.

MADAME Argante, ayez quelque égard, je vous prie.

Madame ARGANTE.

Non, non, Monsieur Virosoli,
Non.

VIROSOLI.

Vous avéz toujours aimé votre Patrie,
Pouvez-vous la mettre en oubli?

Madame ARGANTE.

Je la chéris toujours de l'ardeur la plus tendre.

VIROSOLI.

Daignez donc m'écouter.

Madame ARGANTE.

Je ne veux rien entendre.

VIROSOLI.

Vingt perſonnes vous ont appris
Que la Jeuneſſe de Paris,
Dans ce beau jour, doit aller rendre
Ses devoirs au jeune LOUIS.
Eſt-ce que votre Fille, ainſi que votre Fils,
A ce commun bonheur n'ont pas droit de prétendre ?
Les tiendrez-vous toujours enfermés au logis ?

Madame ARGANTE.

Leur âge tendre, & leur foibleſſe,
Je vous l'ai déjà dit, m'inquiétent ſans ceſſe.

VIROSOLI.

Vous les avez pourtant flattés de quelque eſpoir,
Et vous leur avez dit, en bonne compagnie,
Qu'auſſitôt qu'ils pourroient ſçavoir....

LA PETITE FILLE.

Oui, depuis ce tems-là, ſans ceſſe j'étudie.

LE PETIT GARÇON.

Maman, j'ai fait tout mon devoir.

VIROSOLI.

Ils ſçavent tout... jugez-en par vous-même.
(*Au petit Garçon.*)
Monſieur, devant Madame expliquez votre Thême.

LE PETIT GARÇON, *tirant un papier de ſa poche, lit tout doucement.*

Mon Précepteur,

Si ma bonne Maman l'ordonne,
Avec ma Sœur,
Et ſa très-eſtimable Bonne,
Qu'on nomme Madame Simonne ;
Pleine d'honneur,
A la Cour aujourd'hui conduiront ma perſonne.

Madame ARGANTE.

C'eſt-là ſon Thême ?

VIROSOLI.

Oui.

Madame ARGANTE.

Vous excellez, Monſieur.
La matiére en eſt noble, & le ſtyle ſuperbe.

LE PETIT GARÇON, *d'un air embarraſſé.*

Mon Précepteur... mon Précepteur... c'eſt, c'eſt,
C'eſt le Nominatif du Verbe.

Madame ARGANTE, *le contrefaiſant.*

Le Nominatif du Verbe eſt,
Eſt, eſt un Nigaut, un Benêt.

VIROSOLI.

(*A la petite Fille.*)
Un Benêt !... Récitez à votre chere Mere,
La Fable que pour vous ce matin j'ai ſçu faire.

LA PETITE FILLE.

Laſſe d'être l'effroi de tout le Genre humain,
La Chenille, un beau jour, au Dieu de la lumiere,
En ces mots, à peu près, adreſſa ſa priere.

O vous, dont le pouvoir divin
Sçait produire ſans fin
Quelque métamorphoſe étrange,
Soleil, délivrez-moi de mon fâcheux deſtin;
Faites que ma figure change,
Et qu'aux Mortels je puiſſe enfin
Paroître gracieuſe. Elle dit, & ſoudain
Phœbus à ſes deſirs ſe montra favorable,
Dardant ſur cet Inſecte un propice rayon,
D'une Chenille épouvantable,
Il fit un joli Papillon.

VIROSOLI.

Vous trouvez cette Fable agréable & gentille?

Madame ARGANTE.

Charmante.

VIROSOLI.

A l'application.
Sur l'horiſon François, un nouveau Soleil brille:
Sa douce préſence répand
La gaité dans chaque Famille.
L'eſprit le plus fâcheux, d'aiſe & d'ardeur pétille.
Les fortunés rayons de cet Aſtre charmant
Ne pourront-ils en vous cauſer du changement?
Reſterez-vous toujours Chenille?

Madame ARGANTE.

Vous mériteriez bien, Monsieur le Fablier,
Qu'on vous traitât en Ecolier.
Votre Apologue est la sottise même.
Mes Enfans resteront chez moi.

VIROSOLI.

Ils doivent à la Cour réciter le Poëme
Que j'ai fait en l'honneur du Roi.

Madame ARGANTE.

Oui, s'ils pouvoient l'apprendre;
Mais pour le retenir, je croi
Qu'il faut être sorcier.

VIROSOLI.

Oh! vous allez l'entendre.

LA PETITE FILLE.

Déesse à mille voix, hâte-toi, vole, pars:
Que le nom des François, porté de toutes parts,
Soit l'amour & l'effroi du Peuple Asiatique.
Qu'ils forcent le Tartare à froncer le sourcil;
Puissent-ils occuper un jour le sein Persique,
Les flancs du Potosi, les veines du Brésil,
Les bras de l'Ocean, les côtes de l'Afrique,
Les bouches du Danube, & les deux yeux du Nil.

LE PETIT GARÇON.

Je vois le Tanaïs, & le Tigre & l'Euphrate
Se soumettre à des loix, dont la douceur les flatte.
Je vois....

Madame ARGANTE.

Non, non, ceſſez ; j'en ai ſuffiſamment.

VIROSOLI.

Vous entendrez le tout.

Madame ARGANTE.

Dieux ! Quel acharnement !

VIROSOLI.

Je ne vous ferai pas grace d'une ſyllabe.
Je vois les Norvégiens, je vois le peuple Arabe.

Madame ARGANTE, *fuyant.*

Miſéricorde ! Ciel !

VIROSOLI, *la pourſuivant avec les deux Enfans & déclamant tous les trois.*

Je vois, ſur les deux Mers,
Les deux aîles du Coq ombrager l'Univers,
Sous la Zone torride, & la Zone glacée.
Eh ! quelle Nation n'eſt pas intéreſſée
Au bonheur des François, Arbitres des Deſtins ?
Des fruits de leurs travaux les deux Mondes ſont pleins ;
Et le Sud & le Nord, tout devient leur Patrie.
Bien-tôt, s'ils le vouloient, au gré de leur envie,
Ils verroient leurs drapeaux dans le Camp du Grand Khan,
Et les Lys étouffer les Cédres du Liban.

Madame ARGANTE.

Maudit mâche-laurier !

VIROSOLI.

Jamais Écrits ſemblables
Ont-ils du Grand Corneille illuſtré les talens !

Madame ARGANTE, *à ſes Enfans.*

Et vous avez appris des vers ſi déteſtables ?

LE PETIT GARÇON.

Oui, nous les ſçavons tous.

Madame ARGANTE.

Je vous plains, mes Enfans.

LA PETITE FILLE.

Nous ſçavons auſſi notre danſe.
De la voir, je vous prie, ayez la complaiſance.

Madame ARGANTE.

Pour chaſſer mes ennuis, volontiers j'y conſens.

(*Les deux Enfans exécutent une petite Pantomime à la fin de laquelle Madame Argante les embraſſe tous deux.*

Madame ARGANTE.

Je ne puis retenir le tranſport qui me preſſe.

Mes chers petits enfans, ce jour, cet heureux jour
M'apprend tout le pouvoir du maternel amour.
Soyez ſûrs à jamais de toute ma tendreſſe.
Comment avez-vous fait pour, en ſi peu de tems...?

LA PETITE FILLE.

Notre ardeur pour le Prince, & la preſſante envie
Que vous nous permiſſiez la douceur infinie
De lui porter nos vœux, nous a rendus ſçavans.

Madame ARGANTE.

D'un ſi juſte motif que mon ame eſt ravie !
Vous méritez d'être contens,
Vous le ſerez.

VIROSOLI, & *les Enfans.*

Vivat, nous ſommes triomphans.
(*On entend un prélude.*)
C'eſt la Jeuneſſe qui s'avance
Pour faire un eſſai de leurs jeux.
Allons, mes bons amis, allons en diligence
Préparer ce qu'il faut pour partir avec eux.

(*Une Troupe de jeunes gens entre ſur une marche guerriere ; les Garçons ſont armés d'épées nues, & d'un Bouclier aux Armes de Bourgogne ; les Filles portent des rameaux d'olivier entremêlés de roſes & de lys : tous enſemble exécutent un Ballet militaire.*)

SCENE VI.

DAMON, VALERE.

DAMON.

QU'As-tu ? Quel ſouci t'embarraſſe ?
Comme tes ſens ſont agités !
Tu ne peux demeurer en place,
Tu regardes de tous côtés.

VALERE.

Je ne puis les trouver ; ne les as-tu point vûes ?
De ces lieux tout à coup elles ſont diſparues.

DAMON.

Qui ? Quoi ? Qu'eſt-ce ? Parle-moi donc.

VALERE.

Je viens de rencontrer, près de cette maiſon,
Deux eſpéces de Villageoiſes,
Sous la conduite d'un Manant.

DAMON.

Souvent on a vû des Matoiſes
Cacher quelque deſſein ſous ce déguiſement.

VALERE.

Je ſuis bien ſûr, & je le gage,
Que celles-ci n'ont point ce défaut dans le cœur.
L'innocence paroît peinte ſur leur viſage ;
Leur front annonce la candeur.
Si je puis les trouver, il me prend une envie,
Qui flatte mon eſprit de quelque amuſement ;
Je voudrois les mener dans cette compagnie
Où nous danſons ce ſoir, c'eſt une fantaiſie....

DAMON.

Qui peut nous procurer du divertiſſement.
Quelqu'un vient.

VALERE.

Bon. Les voici juſtement.
La Brune me plaît fort.

DAMON.

Ah ! que l'autre eſt jolie !

SCENE VII.

DAMON, VALERÉ, Madame de la ROZANGE, *ſous le nom de* THÉRESE, LISETTE, *ſous le nom de* NICOLE, LE BARON DE... *ſous le nom de* JACOT.

JACOT, *arrivant au milieu des deux Filles, chante.*

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

TOus les BOURBONS,
Ma foi, ſont bons ;
Et v'là pourquoi j'les aime.
Tous les R'jettons
Que j'en avons
Valent la tige même.

Çà, divartiſſons-nous ; eſt-il un tems pû biau ?
En faveur du DUC DE BOURGOGNE,
Je ne retournerons de trois jours au hamiau.
J'ons laiſſé l'jardinage & toute la beſogne.
L'ouvrage au plaiſir doit céder ;
Au jardin j'avons bian affaire :
Mais on ne peut ſans crime y procéder ;
Bêcher aujourd'hui la terre,
Morgué, c'eſt la poignarder.

Qui fera plus d'une conquête ;
Vous rendrez le plaiſir complet.
Si-tôt qu'on vous verra paroître ;
L'Amour que vos attraits dans les cœurs feront naître...

THÉRESE.

L'Amour ! Quoi qu'c'eſt qu'l'Amour, & comment eſt-il fait ?

VALERE.

Il eſt fait .... comme moi.

THÉRESE.

C'eſt donc pour ça qu'ma Tante
M'a dit qu'l'Amour étoit un Monſtre.

DAMON.

Bon.
Ma foi, votre Tante a raiſon.

VALERE.

Damon, mal à propos, plaiſante.

DAMON, *à* NICOLE.

Que je ſuis enchanté de ces yeux, de ce tein !
De roſes & de lys quelle moiſſon brillante !
De grace, ma Charmante,
Donnez-moi votre belle main.

NICOLE.

Ma main ? Fi donc, Monſieu, vous m'prenez pour une autre.
Ma main n'eſt pas ſi belle que la vôtre ;
All'ne brille pas tant.

DAMON, *lui mettant une bague au doigt.*

Laiſſez-moi l'embellir.

NICOLE.

Ah! Mon gnieu, qu'c'eſt joli! Plus je vois, plus j'admire...

VALERE, *à* THERESE, *lui préſentant une tabatiere.*

J'ai quelque choſe auſſi, ma Reine, à vous offrir.
Prenez cette boëte.

THÉRESE.

Ah! Monſieur, vous voulez rire.
Mais à quoi ç'la peut-il ſarvir?

VALERE.

Cela ſert à parler, quand on n'a rien à dire.

THÉRESE.

Vraiment, n'faut pas vous en priver.
Vous en avez trop affaire.

JACOT, *prenant la tabatiere.*

Voyons, voyons, gn'y a qu'à m'la réſarver;
Car, palſangué, je ſis las de me taire.
Quel eſt votre deſſein?

DAMON.

De les mener au Bal.
(*A part.*) Le trait ſeroit original.

THÉRESE.

Oh ! Oui, dame, aujord'hi faut bian chommer la Fête.

JACOT.

Si ç'n'eſt que ça, gn'y a rian là qu' d'honnête.

THÉRESE, *à* VALERE.

Sçavez-vous bian, Monſieu, que je n'danſons pas mal ?
V'lez-vous voir ?

VALERE.

Volontiers.

THÉRESE.

Vian, Nicol'.

NICOLE.

Me v'là prête ;
N'vous moquez pas d'nous, dà ; ça ne s'roit pas bian ;
non :
Car tout ce que j'ſçavons, j'l'avons appris ſans Maître.

VALERE.

La Nature ſuffit, & vaut un Apollon.

THÉRESE.

Bon ! bon ! vous n'ſçavez pas ? Vous en rirez peut-être :
C'eſt que j'ai fait auſſi moi-même une chanſon.

DAMON.

Une chanſon ?

VALERE.

L'aurois-tu cru, Damon ?

THÉRESE.

Avant que d' danſer, la dirai-je ; Jacot ?

JACOT.

Oh ! j'vous baillons ſur ça tout privilége.

THÉRESE, *chante.*

Air ; *Le ſeul Flageolet de Colin.*

Quoiqu' je n'ſoyons pas bian coſſus,
J'n'en avons pas moins d'zel', non ;
Nous aimons not' bon Roi Louis,
Mieux qu'ceux-là qu'ont biaucoup d'bian.
Il eſt vrai qu'je n'brillons pas, mais
J'avons ſous nos habits gris
Cent fois pus d'ſincérité qu'gn'y en a
Sous des habits tout r'luiſans d'or.

DAMON.

Cette chanſon en proſe eſt aſſez naturelle.

JACOT.

Çà, morgué, faites voir que votre danſe eſt belle.

(*Therése & Nicole danſent un Pas de Niaiſes.*)

DAMON, *à* NICOLE.

Je n'ai rien vû de ſi charmant.

VALERE, *à* THERESE.

Que de nobleſſe, quelle grace !
Ma foi, c'eſt un enchantement,
Permettez que je vous embraſſe.

(*Il va pour l'embraſſer ; JACOT ſe met entre deux, & reçoit le baiſer.*)

JACOT.

Oui-dà ! c'eſt donc com'ça que vous les attrapez ?
Dans vot' calcul vous vous trompez.

VALERE.

Ta préſence nous embarraſſe.

JACOT.

Plaît-il ? Morgué, n'touchez pas là.
Et vous itou, laiſſez-moi ça.
Encor ! Vous êtes bian tenace !
Ouais !

DAMON.

Retire-toi.

JACOT.

Nenni dà.
Sous ç't habit-là, l'y a du courage,
Plus qu'vous n'vous imaginez ;
Si vous ne vous tenez,
Vous varrez du tapage.

NICOLE.

Mon p'tit Jacot, tout doux, tout doux.

THÉRESE.

Ces Monſieux ſont ſi bons, pourquoi vous fâchez-vous?

VALERE, *à* JACOT.

Ou de force ou de gré, je ſçaurai te réſoudre.

JACOT.

Qu'eſt-ce que tu dis? Hem! Il a, ma foi, bon air!

VALERE.

Maraut, ſi tu me fais...

JACOT.

Ah! tu veux en découdre.
Attends, je vais peigner ta perruque de fer.

THÉRESE.

Meſſieux, j'vous ſupplions....

DAMON.

L'épaule lui démange.

JACOT.

Oui, oui, va, nous allons voir ça.
(*Il ôte ſon habit, comme s'il vouloit ſe battre, & on voit deſſous une veſte de drap d'or.*)

VALERE.

(*Il le regarde de près.*)
Qu'eſt-ce que cela veut dire? Ha, ha, ha, ha, ha.

L'aventure eſt étrange.
Tiens, tiens ; c'eſt le Baron.

NICOLE.

Et Madame de la Rozange.

THÉRESE.

Et Liſette avec nous.

DAMON.

Ma foi le tour eſt bon.

Mme. DE LA ROZANGE, *ci-devant* THÉRESE.

Vous avez fait une ſottiſe ;
Convenez-en, mes beaux galans.
A connoître un peu mieux vos gens,
Que cet exemple vous inſtruiſe.
Notre déguiſement eſt une liberté,
Que la Fête du jour permet & juſtifie.

LISETTE, *ci-devant* NICOLE.

Conſolez-vous, bien d'autres ont été
Les dupes de cette folie.

LE BARON, *ci-devant* JACOT, *à* VALERE.

Reprend ta tabatiere.

LISETTE, *la ſaiſiſſant.*

Oh ! cela me revient.

Madame DE LA ROZANGE.

A Monſieur dans l'inſtant je veux qu'on la remette.

LISETTE.

Madame, en vérité, ce que cette main tient
N'en ſortira pas....

Madame DE LA ROZANGE.

Mais Liſette....

LISETTE.

Tout cela, s'il vous plaît, de plein droit m'appartient,
En ma qualité de Soubrette.
Pour payer ces Meſſieurs, je vais faire un effort;
Je ſçaurai, ſur ce point, me taire avec prudence.
C'eſt bien payer, car le ſilence
A mes ſemblables coûte fort.

VALERE.

Puiſque l'occaſion dans ces lieux nous raſſemble,
En attendant le Bal, allons ſouper enſemble.

FESTE DU PEUPLE.

RONDE.

Air : *Dans le fond d'une écurie.*

ALLONS donc, la jeune fille,
Allons donc, le gros garçon;
De la meilleure façon,
Ce jour veut que l'on ſautille.
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'tout-ci, qu'tout ça fretille;
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut s'trimouſſer tout de bon.

Nicolas, avec Charlotte
Cabriole de bon cœur.
Toi, pour te mettre en himeur,
Que n'fais-tu danſer Javotte?
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'tout-ci, qu'tout-ça gigotte;
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut s'en donner tout de bon.

Te v'là droit comme une parche,
Qu'fais-tu là, voiſin Lucas?
Pour prendre de doux ébats,
Faut-il donc que l'on te charche?
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça, faut qu'ça, faut qu'ça marche;
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça marche tout de bon.

Que le ſalpêtre répete
Son tarrible Carillon;
Que les boëtes, le canon
Rendent la Fête complette.
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça, faut qu'ça, faut qu'ça pette;
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça pette tout de bon.

Le

Le fruit qu'en Automne on foule
Produit un nectar flatteur ;
Je vais, par cette liqueur,
M'arrondir comme une boule :
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça, faut qu'ça, faut qu'ça coule ;
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça coule tout de bon.

X

Sortez de ce noir ſilence,
Bonne femme, & vous, vieillard ;
Venez tous deux prendre part
A notre réjouiſſance :
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'tout, faut qu'tout, faut qu'tout danſe,
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'l'on danſe tout de bon.

X

Loin de nous que l'on repouſſe
Tous ceux qui n'ſont pas en train ;
J'voulons, pour l'fils du Dauphin,
Trépigner l'herbe & la mouſſe :
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'tout-ci, qu'tout-ça s'trimouſſe ;
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut s'trimouſſer tout de bon.

ARLEQUIN.

Tandis que la jupe vole,
Et que la danſe eſt en train ;
Les bras croiſés, Arlequin
Sera-t-il comme une Idole ?
Il faut, pour fêter Bourbon,
Double & triple capriole ;
Il faut pour fêter Bourbon,
Caprioler tout de bon.

CORALINE.

Parmi vous faites-moi place,
Je vais riſquer de chanter.
Je n'oſerois me flatter
Que ma voix vous ſatisfaſſe :
Mais quand on chante un Bourbon,
Faut qu'ça, faut qu'ça, faut qu'ça paſſe ;
Lorſque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça vous paroiſſe bon.

COUPLETS

Chantés par Madame FAVART.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

UN Enfant dodu,
Qui nous eſt venu
Pendant la nuit d'un Dimanche,
Rend tout joyeux ;
Tout en ces lieux
Pitanche.
Que notre cœur
En ſa faveur
S'épanche.
Pour lui faire honneur,
Mon beau ſerviteur,
Nous nous marierons Dimanche.

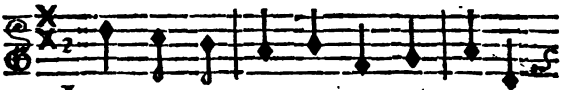
Cet Enfant répand
Partout de l'argent,
Pour établir des Familles ;
Il eſt déjà
Le bon Papa
Des Filles.
En v'là ſix cens.
Oh ! que d'enfans

Vont naître !
Tous ces marmouzets
Seront des sujets,
Qui serviront bien leur Maître.

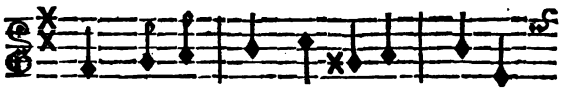
Monsieur l'Gouverneur
Nous met en humeur ;
De nous marier Dimanche ;
L'argent qu'il a
Jetté de sa
Main blanche,
Va nous fournir
De quoi rôtir
L'éclanche.
Nous serons contents ;
Car à ses dépens,
Nous nous marierons Dimanche.

Pour nous rendre heureux,
Et combler nos vœux,
Dans ce beau jour tout s'arrange ;
Tu soupirois,
Tu désirois
Florange ;
Tiens, prends sa main.
Je brûle enfin
De même.
Ton cœur est à moi,
Le mien est à toi.
Ah ! mon cher ami, que j't'aime

DERNIER VAUDEVILLE.

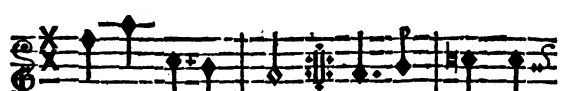


L'Auguſte en- fant qui vient de naître,

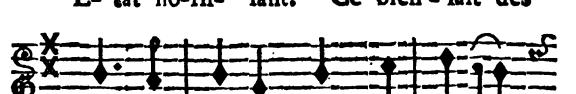


Semble annon- cer à notre Maître,

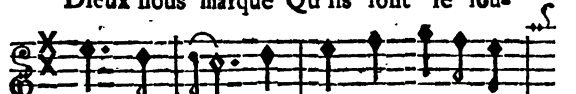
Qu'à jamais ſon il- luſtre ſang Rendra cet



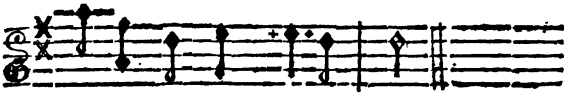
E- tat flo-riſ- ſant. Ce bien - fait des



Dieux nous marque Qu'ils ſont le ſou-



tien des Lys. Voi- là de notre Mo-



narque les vœux accom- plis.

Le Dauphin qui, par ſa naiſſance,
Cauſa tant de réjouiſſance,
Pour ſon Fils voit faire en ce jour
Ce que pour lui fit notre amour.
Dans les doux plaiſirs il nage,
Quand il voit ceux de Paris;
Voilà, par cet avantage,
Ses Vœux accomplis.

C'eſt par tes chaînes fortunées,
Dieu d'Hymen, que les Deſtinées
Sçurent former la liaiſon
Du François avec le Saxon.
L'heureux fruit de Joſéphine
Rend ces liens affermis;
Voilà de notre Dauphine
Les Vœux accomplis.

Le Prince que le Ciel nous donne
Détruit tout l'eſpoir de Bellone:
Il va reſſerrer pour jamais
Les nœuds d'une ſolide paix.

D'un préſent ſi ſalutaire,
Tous les peuples ſont ravis ;
Voilà de l'Europe entiere
Les Vœux accomplis.

*

Si votre gloire vous eſt chere,
Dieux ! écoutez notre priere :
De l'Ayeul, du Pere & du Fils,
Conſervez les jours ſi chéris.
Sur ces trois points d'importance,
Si nos ſouhaits ſont remplis,
Voilà de toute la France
Les Vœux accomplis.

LA PETITE FILLE.

Meſſieurs, j'en fais l'aveu ſincere ;
Tout mon deſir eſt de vous plaire,
Pour jouir d'un ſi doux bonheur,
Je vais redoubler mon ardeur.
Si des efforts que je tente
Vos ſuffrages ſont le prix,
Voilà de votre ſervante
Les Vœux accomplis.

LE PETIT GARÇON.

Si quelque plaiſir dans la vie,
Meſſieurs, peut flatter mon envie ;
C'eſt de voir mes petits talens,
Sous vos yeux, croître tous les ans.

Si je puis profiter, comme
Mon zéle ſe l'eſt promis,
Voilà du petit bon-homme
Les Vœux accomplis.

AU PARTERRE.

La critique la plus ſévere,
Quand le cœur parle, doit ſe taire;
Chez nous il s'explique aujourd'hui:
Meſſieurs, devenez ſon appui.
Si la Piece eſt applaudie,
Et trouve en vous des amis,
Les Vœux de la Comédie
Seront accomplis.

FIN

Nota. La Piéce ſuivante a été faite en ſociété avec M. L. ***.

LES ACTEURS DÉPLACÉS,

OU

L'AMANT COMÉDIEN;

COMÉDIE EN UN ACTE,

Avec un Prologue & un Divertiſſement;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 14 Octobre 1735.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA VILLE DE PARIS, *perſonnifiée.*

LA FOLIE, *déguiſée en Auteur.*

Madame DANGEVILLE.

M. POISSON.

M. DE MONT-MENY.

M. DE LA THORILLIERE.

M. FIERVILLE.

M. FLEURY.

Mlle. GRANDVAL.

M. ARMAND.

Mlle. DEHAND.

La Scene eſt ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA VILLE DE PARIS, M. DE MONT-MENY.

M. DE MONT-MENY.

QUoi ! la Ville de Paris dans notre Hôtel ! cela m'étonne. Puis-je vous demander la cauſe de votre viſite ?

LA VILLE.

Elle a pour objet vos intérêts & mes plaiſirs.

M. DE MONT-MENY.

L'un & l'autre eſt l'unique but de nos ſoins ; cependant nous n'avons pas toujours le bonheur de réuſſir.

LA VILLE.

Je ne le ſçais que trop ; mais dans la circonſtance où je me trouve, j'ai beſoin que vous faſſiez un effort.

M. DE MONT-MENY.

Vous pouvez compter ſur notre zele.

LA VILLE.

Vous me voyez à la veille d'être entierement abandonnée ; depuis le départ des Officiers, le beau ſexe n'a trouvé d'amuſement que chez les gens de Robe & les Abbés ; les vacances vont nous enlever les uns & les autres, ſi vous ne trouvez moyen de les retenir.

M. DE MONT-MENY.

Que faut-il faire pour cela ?

LA VILLE.

De l'excellent, ou du biſarre.

M. DE MONT-MENY.

L'alternative eſt embarraſſante : le premier eſt au-deſſus de nos forces ; le ſecond eſt fort équivoque.

LA VILLE.

N'importe, il faut quelquefois riſquer.

M. DE MONT-MENY.

Pour vous ſatisfaire, Madame, nous aurions beſoin de quelque cerveau de travers, de quelque Auteur Calotin.

SCENE II.

LA FOLIE, LA VILLE, M. DE MONT-MENY.

LA FOLIE, *mettant la main ſur l'épaule de M. de Mont-Meny.*

LE voici. (*Conſiderant la Ville.*) Ah ! ah ! Madame, vous dans ces lieux ! Je ſuis charmé de vous y rencontrer ; je vois que nous ſommes inſéparables.

LA VILLE.

Quoi ! vous me connoiſſez ?

LA FOLIE.

Oui, Madame, à votre Vaiſſeau peut-on vous méconnoître ? Embraſſons-nous ; j'ai toujours diverti la Ville & les Fauxbourgs.

LA VILLE.

La Ville & les Fauxbourgs vous ſont très-redevables.

LA FOLIE.

J'ai là (*montrant ſa tête*) une reſſource infinie pour vos amuſemens ; vous en jugerez par l'échantillon que je vous apporte.

LA VILLE.

Je ſuis impatiente de le voir.

LA FOLIE, *à M. de Mont-Meny.*

Allez dire à vos camarades que je les attends.

SCENE III.

LA FOLIE, LA VILLE.

LA FOLIE.

IL me ſemble que vous me conſiderez avec beaucoup d'attention.

LA VILLE.

Je regarde ſi je ne reconnoîtrai pas en vous les traits de quelques-uns de mes Auteurs ; mais j'ai beau vous examiner, vous reſſemblez à tous en général, ſans en déſigner aucun en particulier ; votre perſonne eſt toute nouvelle à mes yeux.

LA FOLIE.

Vous me ſurprenez ! je ſuis ſans ceſſe avec vous ; je préſide à toutes vos actions, je gouverne toutes vos démarches ; c'eſt moi que vous prenez pour guide, pour conſeil, & vous ne me connoiſſez pas ?

LA VILLE.

Non : quel eſt votre nom, votre demeure ?

LA FOLIE.

Ma demeure eſt partout ; Maiſons, Palais, Bureaux, Comptoirs, tout me ſert d'aſyle ; je loge avec la Suffiſance, chez les Financiers ; avec la Fatuité, chez les

Petits-Maîtres ; avec l'appétit, chez les Gaſcons ; au Cabaret, avec les Peintres ; proche les toits, avec les Auteurs.

LA VILLE.

Et avec la Diſcorde, chez les Comédiens.

LA FOLIE.

C'eſt la vérité ; mais écoutez : ſous l'habit d'un Narciſſe, je me promene aux Thuilleries de cette façon. (*Elle marche comiquement.*) Tantôt, ſous la figure d'une Coquette, je fais l'exercice de l'éventail, je lance un coup d'œil au Comte, je ſouris au Préſident, j'agace le Thréſorier ; une autre fois, avec la contenance d'un jeune étourdi, j'entre chez une Actrice, & voici mon début : (*Elle danſe.*) Ma Reine, que vous avez de charmes ! (*Elle embraſſe la Ville.*) Me donnez-vous à ſouper ?

LA VILLE.

Tout cela me divertit, ſans m'éclaircir.

LA FOLIE, *montrant ſa Marotte.*

Connoiſſez-moi.

LA VILLE.

Eh ! quoi ! c'eſt la Folie !

LA FOLIE.

Elle même. J'ai pris ſoin d'inſpirer à un jeune Auteur la piece que j'apporte ; c'eſt ſon coup d'eſſai. La crainte que donnent ordinairement les premieres productions, l'empêche de ſe faire connoître : je me ſuis chargée de préſenter ſon ouvrage.

LA VILLE.

Puiſque la Folie s'en mêle, je compte ſur du plaiſant.

LA FOLIE.

Vous y trouverez peut-être du ſingulier. Mais j'apperçois les Comédiens ; voulez-vous être témoin de la façon dont ils recevront la piece ?

LA VILLE.

Non : je vais inviter mes habitans à venir prendre part au cadeau que vous leur préparez.

SCENE IV.

LES COMÉDIENS, LA FOLIE.

M. DE MONT-MENY, *à la* FOLIE.

J'Ai l'honneur de vous préſenter mes camarades.

LA FOLIE.

Meſſieurs, je ſuis votre ſerviteur.

M. POISSON.

Un ſiége à Monſieur.

Madame DANGEVILLE.

Avancez ce fauteuil.

M. DE LA THORILLIERE.

Commencez, Monſieur ; nous ſommes prêts à vous entendre.

Mlle. GRANDVAL.

Je ſuis vive, prompte : ne me faites point attendre.

M. FIERVILLE.

Hâtez-vous : nous avons répétition.

M. POISSON.

Liſez diſtinctement.

M. FLEURY.

Je l'en défie, ſi nous parlons toujours.

LE PETIT GARÇON.

Quelle lenteur ! cela devroit être lû.

LA PETITE FILLE.

Vous m'impatientez furieuſement ; commencez donc.

LA FOLIE.

Point de lecture : je ſuis un Auteur au-deſſus des regles ; je prétends que ma Piéce ſoit reçûe ſans examen.

M. DE MONT-MENY.

Que dites-vous ?

Madame DANGEVILLE.

Comment ?

M. FIERVILLE.

Je ne vous comprends pas.

LA FOLIE.

Cela pourtant eſt aſſez clair.

M. DE LA THORILLIERE.

Y penſez-vous, Monſieur ?

M. FLEURY.

La proposition est absurde.

Mlle. GRANDVAL.

Quelque bonne opinion que nous puissions avoir de vous, le risque est trop grand.

LE PETIT GARÇON.

En vérité, Monsieur, vous n'êtes pas raisonnable.

LA PETITE FILLE.

Depuis que suis au Théâtre, je n'ai rien vû de pareil.

LA FOLIE.

Je n'écoute point vos discours ; conformez-vous, s'il vous plaît, à mes intentions : sinon, point de Piece. J'ai fait l'ouvrage sans réflexion, je veux qu'il soit reçu sans lecture, & joué sans répétitions.

M. DE MONT-MENY.

Sans répétitions !

Madame DANGEVILLE.

Vous plaisantez.

M. POISSON.

Cela n'est pas possible.

M. FIERVILLE.

Je n'y consentirai jamais.

Mlle. GRANDVAL.

Nous avons des Juges trop éclairés : on ne nous passeroit pas cette imprudence.

LE PETIT GARÇON.

Ma réputation s'y trouveroit compromiſe.

LA PETITE FILLE.

J'ai trop d'expérience pour vous donner ma voix.

LA FOLIE, *ſe levant.*

Je me retire ; vos refus obſtinés vous rendent indignes de mes bontés. Adieu.

M. FLEURY.

Voyons ce qu'il veut nous donner.

Madame DANGEVILLE.

C'eſt peut-être du bon.

M. DE LA THORILLIERE.

Si la Piece ne nous convient pas, nous ſerons les maîtres de la refuſer.

M. FIERVILLE.

C'eſt bien dit. Monſieur, revenez, s'il vous plaît.

Mlle. GRANDVAL, *à la Folie.*

Vous êtes bien vif.

LE PETIT GARÇON.

Qu'on a de peine avec les Auteurs !

LA PETITE FILLE.

Quelle complaiſance il faut avoir !

LA FOLIE.

Je ſuis charmé de vous voir plus dociles, & que

votre intérêt vous ouvre enfin les yeux. La Piece dont il s'agit, eſt une eſpece d'ambigu ; elle a pour titre : *l'Amant Comédien.* En voici les rôles tout prêts.

Mlle. GRANDVAL.

Sans doute que vous faites de moi une amoureuſe tendre, vive & badine ?

M. POISSON.

De moi un Criſpin, qui par des traits bouffons, & des ſauts en avant ?...

M. DE LA THORILLIERE.

De moi un raiſonneur, un pere ?

LA FOLIE.

Point du tout. (*A Mlle. Grandval.*) Je vous donne un rôle de Soubrette.

Mlle. GRANDVAL.

Moi, Soubrette ! cela ne me va point ; j'en appelle au Parterre.

LA FOLIE.

Un Auteur eſt maître des rôles ; ainſi, Mademoiſelle, je vous prie de faire celui que je vous deſtine.

Mlle. GRANDVAL.

Si vous le voulez abſolument, je riſquerai ce début.

M. FIERVILLE.

Non pas, s'il vous plaît : les Soubrettes appartiennent à Meſdemoiſelles Dangeville ou Dubocage : demandez à mes Confreres.

M. DE MONT-MENY.

Monſieur a raiſon.

M. FIERVILLE.

On ne doit point aller ſur les droits de ſes Camarades.

LA FOLIE.

Mais, Monſieur....

M. FIERVILLE.

Mais, tant qu'il vous plaira.

LA FOLIE.

Quoi ! je ne pourrai diſpoſer....

Madame DANGEVILLE.

Non : nous avons chacun notre emploi marqué ; ayez la bonté de vous y conformer.

LA FOLIE.

Je vois que nous allons avoir mille difficultés ; nous les préviendrons, ſi vous voulez m'en croire.

Mlle. GRANDVAL.

De quelle maniere ?

LA FOLIE.

En tirant les rôles au ſort.

M. FIERVILLE.

Le projet eſt charmant !

Madame DANGEVILLE.

Je l'adopterois en faveur de la nouveauté.

M. DE MONT-MENY.

On n'a jamais rien proposé de si ridicule.

M. FLEURY.

J'en conviens ; mais il faut quelquefois se prêter aux idées de ces Messieurs.

Mlle. GRANDVAL.

Peut-être que le sort sera moins capricieux que l'Auteur.

M. POISSON.

Pour moi je jouerai tout ce qui me viendra.

LE PETIT GARÇON.

Cet Auteur-là me paroît timbré.

LA PETITE FILLE.

Sa pauvre cervelle est bien malade.

M. DE LA THORILLIERE.

Voyons ce que cela produira.

LA FOLIE.

Puisque vous voilà d'accord, ne perdons point de tems. Madame Dangeville, commencez. (*Elle tire.*) Attendez à voir votre sort que tout soit tiré. (*On tire.*) Voyons à présent les rôles qui vous sont échus.

Madame DANGEVILLE.

Lucile. A moi l'Amoureuse ! me voilà bien lotie !

M. POISSON.

Dorante. C'est apparemment l'Amoureux. (*A Madame Dangeville.*) Touchez là ; je suis aussi bien partagé que vous.

M. DE LA THORILLIERE.

Le Marquis. Moi, Marquis ! suis-je d'une tournure à faire des extravagances !

Mlle. GRANDVAL.

Lisette. Le sort répond à l'idée de l'Auteur ; il en faut passer par-là, malgré le péril.

M. DE MONT-MENY.

Léda, mere d'Helene. (*A la Folie.*) Si vous croyez que je jouerai ce rôle-là, vous vous trompez fort.

M. FLEURY.

Doris, confidente de Léda. (*A M. de Mont-Mény.*) Nous sommes bien assortis !

Mlle. GRANDVAL.

Voilà deux Acteurs placés à merveille !

M. FIERVILLE.

L'Elu, pere de Dorante : c'est un niais. Moi, je doublerai M. Dangeville ! je ne crois pas cela.

LA FOLIE, *au petit Garçon.*

A vous, petit bon-homme.

LE PETIT GARÇON.

Monsieur Mondor, pere de Lucile. (*A Madame Dangeville.*) Je ferai votre papa, Madame ; allez, allez, je vous ferai obéir de la bonne sorte.

LA PETITE FILLE.

Madame Mondor. Me voilà mere, avant que d'être mariée. (*A Madame Dangeville.*) Ma petite mignone, vous serez ma fille : vous n'aurez qu'à vous bien tenir ; je sçais comme on range la Jeunesse.

LA FOLIE.

Il me reste un rôle de Payſan; mais je m'en charge. Pour rendre la Piece plus folle, j'y repréſenterai Monſieur Lucas; je ſerai déplacé tout comme vous.

M. DE MONT-MENY.

Oh! çà, Monſieur l'Auteur, vous imaginez-vous qu'on puiſſe repréſenter votre Comédie, comme les rôles en ſont diſtribués?

LA FOLIE.

Pourquoi non? Le Public veut du nouveau; peut-être en trouvera-t-il dans le déplacement des Acteurs.

M. FIERVILLE.

Nous ne riſquerons pas une pareille nouveauté.

Madame DANGEVILLE.

Nous ſerions les dupes de notre complaiſance.

LA FOLIE.

Raſſurez-vous: je prends tout ſur mon compte. Le Public m'a toujours favoriſé; vous vous reſſentirez tous des bontés qu'il a pour un Auteur comme moi.

M. DE MONT-MENY.

Vous ne pouvez être inſpiré que par la Folie.

LA FOLIE.

Vous penſez juſte; c'eſt elle que vous voyez ſous ce déguiſement. (*Montrant ſa Marote.*) S'il vous reſte quelque doute, qu'il s'évanouiſſe à l'aſpect de mon ſceptre.

M. POISSON.

Honneur à la Souveraine du genre humain.

M.

M. FIERVILLE.

Nous ne nous oppoſons plus à vos volontés.

LA FOLIE.

Allons, que ma Piece ſoit jouée ſur le champ.

Mlle. GRANDVAL.

Donnez-nous donc les moyens de vous ſervir auſſi promptement que vous le déſirez.

LA FOLIE.

C'eſt à quoi je vais pourvoir ; les Dieux, qui m'ont privée du jugement, pour m'en dédommager, m'ont donné la mémoire & la faculté de la communiquer. (*En les touchant de ſa Marote.*) Éprouvez la vertu de la Marote ; une ſimple lecture de votre rôle vous ſuffira pour le ſçavoir. Allez.

(*Les Comédiens ſortent.*)

LA FOLIE, *au* PUBLIC.

Meſſieurs ; le deſir de vous plaire a ſouvent fait imaginer aux Auteurs quelque choſe de ſingulier : mais toutes les folies ne ſont pas heureuſes. Nous ſouhaitons que celle-ci vous amuſe, & que l'ardeur de notre zele faſſe excuſer notre témérité.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA PIECE.

MOnſieur MONDOR, *Pere de Lucile.*

Madame MONDOR.

DORANTE, *Fils de l'Elu, Amant de Lucile.*

LUCILE, *Amante de Dorante.*

LE MARQUIS DE BOIS-SEC, *Frere de l'Elu.*

L'ELU DE BEAUJEU, *Pere de Dorante.*

LÉDA, *Mere d'Hélene, Reine de Sparte.*

DORIS, *Confidente de Léda & d'Hélene.*

LISETTE, *Suivante de Lucile.*

LUCAS, *Jardinier de Monſieur & de Madame Mondor.*

La Scene eſt à la Maiſon de Campagne de Monſieur & de Madame Mondor, proche Lyon.

LES ACTEURS DÉPLACÉS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

VOus v'là fort à propos, Mamſelle Liſette.

LISETTE.

Que me veux-tu, Lucas ?

LUCAS.

Vous ſavais bian que Monſieur Dorante nous a ce

matin graiſſé la patte pour nous engager à parler de ſon amour à Mamſelle Lucile ?

LISETTE.

Oui, Lucas.

LUCAS.

Vous ſavais bian que nous ne li en avons pas encore ouvart la bouche.

LISETTE.

L'occaſion ne s'en eſt pas offerte.

LUCAS.

Vous ſavais bian itou que je ne ſavons pas trop ſi ce Manſieu Dorante eſt tel qu'il nous le paroît.

LISETTE.

Oh ! je ne doute point de ſa probité : elle eſt peinte ſur ſon viſage ; il a l'air & la maniere d'un homme de naiſſance.

LUCAS.

Ça eſt vrai, Mamſelle Liſette ; mais, morgué, y a des perſonnes qui avont des philozomies ſi trompeuſes !

LISETTE.

Je n'ai ſur Dorante aucun fâcheux ſoupçon.

LUCAS.

Tant mieux. Oh ! çà, Mamſelle Liſette, vous ſavais bian tout ce que je venons de vous dire ; mais, ventrebille, vous ne ſavais pas tout.

LISETTE.

Que ſçais-tu donc encore, Lucas ?

LUCAS.

Regardez-moi bian fixiblement : à marveille ! Devinez-vous queuque choſe ?

LISETTE.

Non. Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Vous ne devinais rian ! Vous me trompais, Mamſelle Liſette : vous êtes trop éveillée, trop feine, pour ne pas var que je ſommes épardument amoureux de vous.

LISETTE.

Quoi ! tu m'aimes ?

LUCAS.

La tête m'en torne. Mais votre ſurpriſe eſt-elle de joie ou de triſteſſe ?

LISETTE.

Vraiment, Lucas, elle eſt de joie.

LUCAS.

Alle eſt de joie ! me v'là le plus heureux Jardinier du Village : apprenais que depis longtems je renfarmions ſt'amour-là, & que ſans ſtilà de Dorante je n'aurions jamais oſé vous dégoiſer. Tatigué ! que je vians de me tirer une tarrible épeine du pié ! Vous m'aimais, je vous aime, & je nous aimons : queul raviſſement ! Ne ſongeons qu'à nous bian aimer, & à conduire, chemin faiſant, l'amour de Dorante à bonne fin. A ne vous point mentir, je fis un tantet coeffé de ce gentilhomme-là ; ſa contenance m'a plû d'abord ; une parſonne de rian n'auroit pas une meiné ſi revenante, des magnie-

res ſi agriables,& ne feroit pas de ſi biaux préſens. Lucile & li ſont faits l'un pour l'autre ; c'eſt un mariage conclu, & le nôtre pardeſſus le marché.

LISETTE.

Tu vas bien vîte, Lucas ; ſçavons-nous ſi Monſieur & Madame Mondor ſont d'humeur à marier leur fille ?

LUCAS.

Pourquoi la garderiont-ils ? Une fille n'eſt bonne qu'à devenir femme, pis à rendre ſon mari.... que ſçais-je ?

LISETTE.

Malgré l'empire que j'ai ſur l'eſprit du pere & de la mere, je crains de voir échouer mon projet.

LUCAS.

Vous êtes trop craigneuſe ; tout ira bian.

LISETTE.

Sur quoi fondes-tu cette eſpérance ?

LUCAS.

Pargué, ſur la raiſon. Acoutez : Mamſelle Lucile n'a que ſeize ans, alle ſort du Couvent, où alle n'a pû faire d'inclination ; drès qu'alle verra Dorante, zeſte, alle en deviendra folle. Dorante ira & viendra ; il écrira, alle répondra ; le pere & la mere s'appercevront de queuque manigance ; ils eſpionneront leur fille, ils la ſurprendront cauſant, riant, folâtrant aveuc Dorante ; auſſi-tôt de faire tapage du côté des bonnes gens ; de l'autre, de pleurer, ſe lamenter, ſe déſeſperer. Qu'arrivera-t-il ? La peur de faire mourir de chagrin une fille

unique qu'ils aimont, les fa bailler dans le pagniau : on les mariera, pour faire taire les jaſeurs, & je nous marierons de compagnie ; ça eſt clair comme le jour.

LISETTE, *riant.*

A merveille !

LUCAS.

N'en riais pas ; j'ons, morgué, ſous ce chapiau-là, tout autant de ſarvelle qu'y en a ſous votre cornette. Ne laiſſons pas languir les choſes, ma chere partendue ; allons faire à Lucile la preumiere ouvarture de l'amour de Dorante. Mais le vecy.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

PARGUÉ, Monſieu Dorante, je parlions de votre affaire.

LISETTE.

Pourquoi paroiſſez-vous ici ?

DORANTE.

Je venois apprendre....

LISETTE.

Demeurez tranquille : vos intérêts ſont en bonnes mains.

LUCAS, *tendant la main.*

Je vous ſarvons de tout notre cœur.

DORANTE.

Je le crois. Mais en quel état ſont les choſes ?

LUCAS.

Tout comme ce matin.

DORANTE.

Mon impatience eſt extrême.

LUCAS.

J'allons doucement ; mais je ne nous arrêtons point.

LISETTE.

Vous ſçaurez aujourd'hui votre deſtinée.

DORANTE.

Puiſſe-t-elle s'accorder avec mes deſirs ! Je viens encore d'appercevoir Lucile ; qu'elle a de charmes ! Ah ! Liſette, ſi tu voulois, je pourrois moi-même lui déclarer que ſes beaux yeux ont fait naître dans mon cœur la paſſion la plus vive.

LISETTE.

Je lui dirai tout cela : ſortez, Monſieur, je vous en conjure.

LUCAS, *tendant la main.*

Tandis que vous nous amuſais, je n'avançons rian.

DORANTE.

Je pars ; mais, ma chere Liſette, puis-je me flatter de l'eſpérance que tu m'as fait concevoir ?

LUCAS.

N'en ayez point de doutance ; rian ne ſe fait dans la maiſon que par le canal de Liſette ; alle mene la fille, le bon-homme & la bonne femme par le nez ; alle eſt leur précepteur, leur intendant, leur maître enfin.

LISETTE.

De grace, ſortez ; ſi l'on nous ſurprenoit enſemble, cela nuiroit à vos affaires.

DORANTE.

Tu raiſonnes ſenſément, Liſette ; mais je crains que tu ne t'imagines que je te trompe.

LISETTE.

Je n'ai point ce ſoupçon.

LUCAS.

Je ſommes tous deux coeffés de votre figure.

DORANTE.

Ma famille eſt très-connue de Monſieur & de Madame Mondor ; ſi cette paſſion eſt agréable à la belle Lucile, je ſuis le plus heureux des hommes. Je ne veux devoir ſa main qu'à ma tendreſſe : c'eſt ce qui m'oblige à me cacher. Mon pere ſera charmé qu'en revenant d'Italie couvert de gloire, à deux lieues de Lyon, j'aie fait une conquête ſi digne de mon cœur.

LISETTE.

Encore une fois, ſortez.

LUCAS.

Que l'zamoureux ſont tenaces !

DORANTE.

Adieu ; je viens d'arrêter des Chanteurs : ils prépa-rent une Fête pour ce ſoir.

LISETTE.

Une Fête ! Que vous ſçavez bien la façon de vous inſinuer dans le cœur d'une fille !

LUCAS.

Tatigué ! que j'aurons de plaiſir !

DORANTE.

Songez tous deux que votre fortune eſt faite, ſi. . .

LUCAS, *tendant la main.*

Morgué, j'y comptois bian.

(*Dorante tire ſa bourſe.*)

LISETTE.

J'entends quelqu'un.

LUCAS.

C'eſt notre vieille Maîtreſſe.

LISETTE.

Ciel ! Monſieur Mondor la ſuit.

LUCAS, *prenant la bourſe & ſortant avec Dorante.*

Et vîte, vîte, fuyais.

LISETTE, *examinant Monſieur & Madame Mondor.*

Ils me paroiſſent en converſation ſérieuſe : écoutons un moment.

SCENE III.

M. MONDOR, Madame MONDOR, LISETTE, *écoutant.*

M. MONDOR.

OUI, Madame, Lucile eſt en âge d'être pourvue.

Madame MONDOR.

C'eſt à ce deſſein-là, Monſieur, que je l'ai fait ſortir du Couvent.

M. MONDOR.

Toujours la ſympathie entre nous, ma chere petite Vieille.

Madame MONDOR.

Nous pouvons la pourvoir avantageuſement, & lui donner une dot conſidérable.

M. MONDOR.

Aſſurément. Depuis plus de quarante ans que nous ſommes enſemble, j'ai beaucoup augmenté notre fortune.

Madame MONDOR, *ſe fâchant.*

Mon œconomie n'y a pas mal contribué.

M. MONDOR.

Ne vous emportez point, m'amour : parlons d'autre choſe. Apprenez ſur qui j'ai jetté les yeux, pour en faire notre gendre.

Madame MONDOR.

N'en prenez pas la peine, ce soin me regarde; mon choix est fait.

LISETTE, *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce coup-là.

M. MONDOR.

Je pense que c'est moi qui dois lui choisir un époux, & celui que je lui destine, c'est notre ami Monsieur Dorimon.

Madame MONDOR.

Calmez-vous, mon poulet, c'est à lui que je l'ai promise. Mais ils sont deux freres, auquel comptez-vous la donner?

M. MONDOR.

Au plus digne, à l'Elu.

Madame MONDOR.

Oh! moi je la donne au Marquis; c'est un garçon riche, galant, spirituel: je ne lui connois qu'un petit défaut, c'est d'être un peu trop prévenu en sa faveur.

M. MONDOR.

L'Elu sera mon gendre; il n'est point fou comme votre Marquis. De plus je le regarde comme garçon; car il ne reçoit point de nouvelles de son fils qui sert en Italie. Il est vrai qu'on prendroit l'Elu pour un bénêt; mais je l'estime: vive les gens de robe, les richesses leur viennent en dormant.

Madame MONDOR.

Les gens de guerre sont fort au-dessus: s'ils gagnent

du bien, c'eſt en veillant toujours. Le Marquis a ma parole ; il aura ma fille. Je ſuis ſurpriſe qu'il ne ſoit pas arrivé.

M. MONDOR.

J'attends l'Elu ; c'eſt lui qui l'emportera.

Madame MONDOR.

Tarare.

LISETTE.

Tarare à mon tour. Vous ne ſçavez tous deux ce que vous faites ; c'eſt moi qui veux marier Mademoiſelle votre Fille : elle eſt jeune, aimable : il lui faut un époux beau, bienfait, alerte, raiſonnable ; en un mot, un homme qui lui plaiſe. Je veux qu'elle ſoit ſage & contente dans ſon ménage. Pourroit-elle l'être avec un vieux Petit-Maître, ou avec un Elu ſuranné, qui ne feroit auprès d'elle que ce qu'il fait à l'Audience ?

M. MONDOR.

Ma mie, il y a long-tems que j'ai envie de réprimer vos impertinences.

Madame MONDOR.

Vos façons d'agir commencent à m'être à charge.

LISETTE.

Fâchez-vous tant qu'il vous plaira : je ne ſouffrirai point que vous faſſiez des choſes contre le bon ſens.

M. MONDOR.

Nous vous donnerons votre congé.

LISETTE.

Vous m'en menacez ; je l'accepte. Adieu.

Madame MONDOR.

Ne la renvoyons pas ; elle a du bon.

M. MONDOR.

Vous avez raiſon ; ſon affection pour nous veut que nous lui paſſions quelque choſe.

Madame MONDOR.

Oui, mon Fils ; car à notre âge nous avons beſoin auprès de nous de quelqu'un qui connoiſſe notre tempéramment.

M. MONDOR.

Rappellez-la.

Madame MONDOR.

Liſette ?

LISETTE.

Plait-il, Madame ?

Madame MONDOR.

Venez-çà. Nous vous gardons : mais c'eſt à condition que vous ne vous mêlerez plus de nos affaires.

LISETTE.

Je ne reſterai qu'à condition du contraire.

M. MONDOR.

Liſette, vous.... Rentrons, ma Poule ; elle nous échaufferoit la bile.

*

SCENE IV.

LISETTE, *ſeule.*

ME voilà rentrée en grace: mais je ſuis fort embarraſſée; ces gens-ci voudront l'emporter. Dorante ſera la dupe des promeſſes que je lui ai faites ? Non. Il ne ſera pas dit que Liſette aura cédé. Armons-nous de courage; n'abandonnons point Lucile : c'eſt une fille qui mérite d'être heureuſe. La voici.

SCENE V.

LUCILE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

OUI, Mamſelle, j'ons queuque choſe à vous apprendre qui vous rendra bian aiſe. Vous commençais à m'acouter. Tatigué ! la douce nouvelle que j'allons vous dégoiſer !

LUCILE.

Eh ! bien ? Qu'eſt ce, Lucas ? Parle donc.

LUCAS.

Un gaillard bian torné, qu'an nomme un Amoureux, perd l'eſprit en votre faveur.

LISETTE.

Ah! Lucas, il y a bien d'autres nouvelles. Que je vous plains, ma chere Maîtreſſe! Vous allez devenir la femme d'un époux ridicule; Monſieur & Madame Mondor s'accordent ſur ce point: ils ne ſont en diſpute que ſur la préférence.

LUCAS.

Quelle trahiſon! Oh! pargué, la parférence eſt pour ſtilà que j'avons à vous bailler! Dame! c'eſt du nanan; demandais à Liſette: j'ons tous deux commiſſion de vous en marmoter queuques paroles.

LISETTE.

Oui, Mademoiſelle, vous êtes adorée d'un Cavalier tout charmant, & je me ſuis chargée de vous faire agréer ſa reſpectueuſe paſſion.

LUCILE.

Vous êtes bien hardie, Liſette, de me faire une pareille propoſition. Apprenez que ce ſeroit à mes parens à diſpoſer de mon cœur.

LISETTE.

De la main paſſe; le cœur n'eſt pas de leur compétence.

LUCILE.

Non; puiſque le mien s'eſt donné ſans leur aveu.

LUCAS.

Adieu notre forteune.

LISETTE.

Mon étonnement eſt extrême! Quoi! depuis huit

jours que vous êtes ſortie du Couvent, vous avez toujours été renfermée dans cette campagne, vous n'y avez vû que vos parens ou vos domeſtiques, & votre cœur n'eſt plus à vous ?

LUCAS.

Bon ! Mamſelle aura fait queuque ſonge.

LUCILE.

L'aimable illuſion, ſi c'en eſt une ! Je ſoupire ſans ceſſe, je ſens de douces émotions ; mille idées charmantes rempliſſent mon eſprit ; mon ame eſt toujours agitée, & rien n'eſt ſi agréable que ſon agitation. Je m'imagine, Liſette, que tout cela ne peut être que l'effet d'une paſſion naiſſante.

LUCAS.

Pargué, vous rêvais bian farme.

LISETTE.

Une paſſion naiſſante ! (*A part.*) S'aviſeroit-elle d'aimer Lucas ? (*Haut.*) Daignez m'éclaircir ce myſtere.

LUCAS, *à part.*

Je ſommes aſſez biau garçon ; peut-être....

LUCILE.

Ma vûe s'eſt fixée ſur le jeune homme le plus aimable ; ſes yeux, en dépit de moi-même, ont enlevé mon cœur.

LISETTE, *à part.*

C'eſt Lucas.

LUCILE.

Il ignore mon amour ; mais il m'a fait comprendre le ſien par des regards ſi touchans, que je ne dois point douter de la violence de ſes feux.

LUCAS, *à part.*

J'ons toujours les yeux ſur elle ; c'eſt pour nous qu'alle en tiant.

LISETTE.

Faites-moi du moins le portrait de votre Amant.

LUCILE.

Il a la taille de Lucas.

LUCAS, *à part.*

Alle m'adore. (*Haut.*) Mamſelle, nommais-nous le fortuné mortel qui vous inſpire tant d'amour ; morgué, je n'en ſerons pas ingrat, je ſçaurons nous taire.

LISETTE, *à part.*

L'aimeroit-il auſſi ?

LUCILE.

Comment le nommerois-je ? Hier pour la premiere fois je le vis ſe promener autour de notre maiſon ; je l'ai revû ce matin : c'eſt tout ce que je puis t'en apprendre.

LISETTE, *à part.*

Je reſpire.

LUCAS, *à part.*

Que me v'là camus !

LISETTE.

Vous aimez Dorante, celui de qui nous avions à vous parler.

LUCILE.

Quoi ! ma chere Liſette, je ſerois aſſez heureuſe pour avoir le cœur prévenu pour celui qui te preſſe de m'inſtruire de ſes feux !

LUCAS.

Il vous aime comme un pardu ; mais ce n'eſt pas tout, il faut bailler un croc-en-jambe à vos autres amoureux.

LUCILE.

Comment s'y prendre ?

LUCAS.

Ça n'eſt pas mal-aiſé ; dites-leur que, ſi l'un d'eux eſt aſſez oſé pour vous épouſer maugré vous, vous l'y ferez var biau jeu ; que vous ferez ceci d'un côté, que vous ferez ça de l'autre ; que vous dépenſerez parci, que vous aurez des Amans par-là. Bref, mentez-leur biaucoup, en attendant que vous piſſiais rendre tout ça vrai.

LISETTE.

J'imagine un ſûr moyen.

LUCAS.

Chut ; j'aviſe Monſieur Dorante. (*A Dorante.*) Jaſais tout votre bian-aiſe ; moi, je vas faire le guet de peur de ſurpriſe.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

DORANTE, LUCILE, LISETTE.

LUCILE, *bas à Liſette.*

AH ! Liſette, pourrai-je cacher mon trouble ?

DORANTE.

Madame, je ne ſerois pas excuſable de m'offrir à vos yeux, ſans avoir l'honneur d'être connu de vous, ſi je n'y étois amené par l'eſtime la plus parfaite, & l'amour le plus tendre.

LISETTE.

En faveur de vos ſentimens, on excuſe votre témérité.

DORANTE.

Hier, Madame, dès que mes regards eurent rencontré les vôtres, de ſi charmans tranſports s'emparerent de mon ame, que mon cœur fut auſſi-tôt plus à vous qu'à moi-même.

LISETTE.

On vous apperçut; on remarqua votre trouble, il en cauſa; vous n'êtes point à plaindre.

DORANTE.

Daignez, Madame, confirmer le bonheur dont me flatte Liſette; un mot de votre belle bouche, va me rendre le plus heureux des mortels.

LUCILE.

Monſieur, je ne ſuis point faite au langage des Amans; quand même je l'entendrois, mon devoir me défend d'y répondre: cependant je vous écoute, je laiſſe parler Liſette, & mon cœur....

SCENE VII.

M. MONDOR, Madame MONDOR; DORANTE, LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

TOut eſt pardu ! veci Monſieu & Madame Mondor. (*Il ſort.*)

LISETTE, *à Dorante & à Lucile.*

Ne paroiſſez point embarraſſés, je vous tirerai de ce pas-ci.

M. MONDOR.

Que demande Monſieur !

LISETTE, *bas à Monſieur & à Madame Mondor.*

Faites-lui des politeſſes ; c'eſt un homme d'importance. (*Haut.*) Monſieur eſt Philoſophe, Poëte, Muſicien, Robin, Officier, Médecin, Petit-Maître ; il eſt tour à tour poli, groſſier, galant, brutal, ſpirituel, ſot, amuſant, ennuyeux, doux, grondeur, généreux, ingrat, magnifique, avare, vertueux, débauché, Ecolier, Précepteur, Pere, Fils, Maître, Valet, &c.

M. MONDOR.

Quel diable d'homme eſt-ce donc là ?

LISETTE.

Un Comédien. On l'envoye vous donner une Fête ; vous devinez de quelle part ?

Madame MONDOR.

C'eſt de celle du Marquis ; cela n'eſt point douteux.

M. MONDOR.

Non, non, Madame ; c'eſt de celle de l'Elu. (*A Dorante.*) En quoi conſiſtera votre divertiſſement ?

DORANTE.

En danſes, en chants. (*A Liſette.*) Tu as de l'eſprit.

Madame MONDOR.

Je voudrois quelque morceau tragique : j'ai du plaiſir à pleurer.

M. MONDOR.

Oui : vive la Tragédie ! On y fait ronfler les vers ; les Acteurs ouvrent de grands bras, ils roulent les yeux, ils crient comme des poſſedés ; c'eſt-là ma fureur.

DORANTE.

Il m'eſt impoſſible, Monſieur, de vous contenter : je n'ai amené que des Danſeurs, des Chanteurs, & des Symphoniſtes.

LISETTE.

On ne vous demande que quelques lambeaux.

Madame MONDOR.

Faites comme vous l'entendrez ; mais je veux du tragique.

M. MONDOR.

J'en veux auſſi.

DORANTE, *à Liſette.*

Quel embarras !

LISETTE, *bas à Dorante.*

Voulez-vous les contredire ? C'eſt la premiere fois que je les vois d'accord. (*Haut.*)Donnez-nous l'enlevement d'Helene ; c'eſt une petite Tragédie en cinq Scenes, il ne faut que trois Acteurs pour la repréſenter ; d'ailleurs on vous paſſera bien des choſes en faveur de l'impromptu.

DORANTE, *bas à Liſette.*

Y penſes-tu ?

LISETTE, *bas.*

Vous devez connoître cette Piece.

DORANTE, *bas.*

Oui, mais....

LISETTE, *haut.*

Chargez-vous du rôle de Ménélas.

DORANTE.

Je n'ai point d'habit convenable, ſans cela....

M. MONDOR.

Je vous en promets un ; j'ai encore celui qui me

ſervit jadis à repréſenter Samſon dans la Tragédie de mon Collége. (*A Madame Mondor.*) Je n'avois que quinze ans alors.

Madame MONDOR, *à Dorante.*

Vous ne pouvez plus reculer.

LISETTE.

Allez vous préparer.

SCENE VIII.

M. MONDOR, Mme. MONDOR, LUCILE, LISETTE.

M. MONDOR.

MOnſieur l'Elu veut nous prouver qu'il eſt encore galant.

Madame MONDOR.

Quelle erreur ! cela ne peut venir que du Marquis.

LISETTE.

Pour terminer le differend, accordez Mademoiſelle à celui qui donne le Cadeau.

M. MONDOR.

Je le veux bien. (*A part.*) Elle en ſera la dupe.

Madame MONDOR.

J'y conſens. (*A part.*) Qu'il eſt aveuglé ! (*A Lucile.*)

Le

Le Marquis triomphera ; préparez-vous, petite fille, à le bien recevoir.

LUCILE.

Vous ſerez contente.

M. MONDOR, *à Lucile.*

Vous épouſerez l'Elu, ſongez que je le veux.

LUCILE.

Puiſque je dois appartenir à celui qui donne la fête, ſoyez ſûr de mon obéiſſance.

M. MONDOR.

Fort bien.

Madame MONDOR.

L'évenement fera voir qui ſe trompe de nous deux.

M. MONDOR.

C'eſt bien dit ; rentrons, ma poule ; allons nous repoſer en attendant le divertiſſement.

SCENE IX.

LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

VEci venir un homme bian vétu, qui m'a l'air d'être un de vos épouſeux.

LISETTE, *mettant ſon tablier à Lucile.*

C'eſt apparemment le Marquis ; il ne vous connoît pas ?

LUCILE.

Non. Mais comment l'éconduire?

LISETTE.

Laiſſez-moi faire. Vous êtes une novice ſans expérience ; mettez mon tablier, je paſſerai pour vous.

LUCAS.

Queulle manigance.

LUCILE.

Fais ce que tu voudras, je conſens à tout.

LISETTE.

Vous voilà ma Suivante. Liſette ! un miroir. Je ſuis bien mal coëffée aujourd'hui. Raccommodez ce ruban : vous ôtez mon rouge, vous me piquez : que vous êtes gauche ! il faut que je faſſe tout moi-même. Lucas, vas travailler à ton jardin.

LUCAS.

Nennin, morgué, je reſterons : vous avais biau faire la Maitreſſe, vous êtes toujours Liſette: L'original approche ; je voulons voir notre Comédie.

SCENE X.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LE MARQUIS, *à Liſette.*

LA brillante perſonne ! quels yeux vifs ! Je ne comptois trouver qu'une figure bourgeoiſe, & je vois un air charmant, des graces, des manieres : par-

bleu ! je ſuis homme à bonnes fortunes juſques dans le mariage.

LUCAS.

Il contrefait à marveille le jeune homme.

LUCILE.

Vous êtes Monſieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, mon enfant. Tu es gentille.

LUCILE.

Vos façons nobles & galantes m'ont fait vous deviner d'abord.

LE MARQUIS, *tirant ſa bourſe.*

Tu m'as deviné, friponne ! Je dois récompenſer ta pénétration ; j'aime les Soubrettes qu'on peut ſoupçonner d'avoir de l'eſprit.

LUCAS.

J'ons itou queuque bon ſens : drès qu'on vous a nommé, zeſte, j'ons deviné que vous étiez Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS, *à Lucas.*

Pour un Payſan, tu as une aſſez jolie phyſionomie. (*A Liſette.*) Pardon, Madame, ſi je me ſuis diſtrait un moment du ſoin de vous admirer. Que vous m'annoncez de félicité ! Je ſens couler dans mon cœur le doux poiſon de l'amour. (*Liſette fait des révérences*) Tout en vous m'enchante : mais j'ai un ſcrupule, c'eſt de vous épouſer ; vous méritez d'être adorée.

LISETTE.

En vérité, Marquis, vos airs de cour, vos façons aiſées, & ces jolis riens, que vous débitez ſi galamment, me divertiſſent. Vous comptiez ne trouver en moi qu'une ſimple bourgeoiſe, qu'une Agnès; vous trouvez une fille qui joint de l'eſprit à des charmes. Votre opinion gagne beaucoup à tout cela. Je ſuis fort du goût d'être adorée; vous m'en trouvez digne: eh! bien, un hommage ne peut me déplaire; je vous reçois au nombre de mes adorateurs.

LE MARQUIS.

Cet avantage me flatte infiniment.

LUCAS, *A Liſette.*

Veci l'autre épouſeux; je ſommes pardus.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel ſujet amene ici mon frere? Éloignons-nous un peu pour l'apprendre.

LISETTE, *à part.*

J'ai beſoin de tout mon eſprit; je forme un projet. (*A Lucile.*) Écoutez. (*Elle lui parle bas.*)

LUCILE.

Laiſſe-moi faire, je vais te ſeconder.

SCENE XI.

L'ELU, *& les Acteurs précédens.*

L'ELU.

LAQUELLE de vous deux eſt Mademoiſelle Lucile ? que je lui faſſe la révérence.

LUCAS.

Qu'il a l'air & le ton gniais !

LISETTE.

C'eſt moi, Monſieur ; peut-on s'y méprendre ? (*A Lucile.*) Liſette, vas promptement où tu ſçais.

(*Lucile ſort.*)

L'ELU.

Oh ! je me doutois bien que c'étoit vous ; mais je voulois en être aſſuré par votre jolie bouche. Sans doute que vous ne me connoiſſez pas, puiſque vous ne m'avez jamais vû. Je me nomme Monſieur Dorimon, Ecuyer, revêtu de l'honorable charge d'Elu. (*Appercevant le Marquis.*) Oh ! oh ! n'eſt-ce pas là mon frere ? Eh ! oui : que faites-vous céans ?

LISETTE.

Cela ſe devine ſans peine : Monſieur vient pour m'épouſer.

L'ELU.

Pour vous épouſer !

LE MARQUIS.

Quoi ! mon frere, cela vous étonne!

L' ELU.

Oui, vraiment ; car, ne vous déplaiſe, je viens auſſi pour épouſer Mademoiſelle ; nous voilà deux : comment ferons-nous ?

LUCAS.

*P*argué, Meſſieurs, tirez à la courte paille.

LE MARQUIS.

Je ne crois pas que vous oſiez tenter de le diſputer au Marquis de Bois-ſec.

L' ELU.

Oh ! ne vous flattez pas de l'emporter ſur le Doyen des Elus de Beaujeu ; je ſuis votre cadet, mon frere, mais ce n'eſt pas en mérite.

LUCAS.

Eh ! morguene, Meſſieus, point de brit ; ça ne ſeroit point bian que deux freres s'entremangiſſiont le blanc des yeux.

L' ELU, *à Liſette.*

Tel que vous me voyez, je ſuis un bon parti ; je n'ai qu'un fils qui ſert en Italie, & comme depuis longtems il ne m'a point donné de ſes nouvelles, je crains d'apprendre ſa mort : que ſa perte me coûteroit de pleurs !

LUCAS.

Je penſe qu'ous devez faire bian rire, quand vous pleurez.

LE MARQUIS, *à Liſette.*

Moi, je ſuis garçon; & comme l'ainé de la famille, je ſuis encore plus riche que mon frere. Conſiderez-moi bien : je joins au teint fleuri d'un Abbé, la ſanté d'un jeune Mouſquetaire. Juſqu'ici l'on m'a vû, léger comme un papillon, changer tous les jours d'objet; mais je veux me fixer, & je compte que vous aurez cette gloire-là.

LUCAS.

Je ſerions bian partagés; v'là un biau màrle!

LISETTE, *au Marquis.*

Je ſuis fort aiſe de vous voir dans ces ſentimens-là.

L'ELU.

Ma charge vous rendra la premiere Dame du lieu.

LUCAS.

Et ſa femme le rendra le plus hupé.

L'ELU.

Quand vous m'appartiendrez, je vous ſuivrai partout; je ſerai l'ombre d'un ſi beau ſoleil.

LISETTE.

Que vous me donnez d'empreſſement de porter le glorieux nom de Madame l'Elue! Je crois que nous vivrons bien enſemble. Je vous avertis que je ne ſerai point de ces femmes dociles par tempéramment, qui fuyent les plaiſirs par régime; de ces indolentes ſtatues qui ne ſortent point de chez elles & craignent le froid & le chaud; je ſuis la vivacité même; je ne puis reſter en place. Je veux aller, venir, recevoir grand

monde, tenir table ouverte. Vous aurez ſoin qu'elle ſoit tous les jours ſervie des mets les plus délicats, & jamais deux fois la même choſe ; l'uniformité me feroit mourir. Nous jouerons, nous danſerons, nous rirons, nous chaſſerons, nous concerterons. Oh ! je ferai déguerpir votre humeur taciturne, je vous en réponds. Réveillez-vous, allons, allons, de la joie.

LUCAS.

Queulle babilleuſe !

L'ELU.

Pour de la joie, vous en aurez avec moi ; l'on s'étouffe de rire, dès qu'on me regarde : on eſt fou de moi par-tout.

LISETTE.

Je le crois, & vous, Monſieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Votre caractère m'enchante ; je ſuis, comme vous, l'ennemi juré de la ſolitude ; le grand monde eſt mon élément. Quand votre bien, que je crois conſidérable, ſera joint à mes revenus, nous ferons la plus belle figure de notre province. Décidez entre mon frere & moi ; je penſe que vous ne balancerez pas à me donner la préférence.

LUCAS.

Le moyan de balancer entre vous deux !

LISETTE.

Vous me plaiſez tous deux beaucoup. Un autre peut-être vous diroit que vous ne lui convenez pas : (*A l'Elu.*)

vous, parce que vous avez l'air niais ; (*Au Marquis.*) vous, parce que vous êtes déjà furanné : mais tout cela, Meſſieurs, vous rend charmans à mes yeux. (*A l'Elu.*) On fait ce qu'on veut d'un mari comme vous.

LE MARQUIS *rit, en regardant l'Elu.*

Hé, hé, hé, hé.

LISETTE, *au Marquis.*

Et un époux bien avancé dans ſa carriere ne fait pas languir une jeune femme, elle eſt bientôt veuve.

L'ELU *rit, en regardant le Marquis.*

Hi, hi, hi, hi.

LUCAS, *riant.*

La bonne botte qu'alle viant de leur pouſſer ! Ho, ho, ho, ho.

(*Lucile revient.*)

LUCILE, *à Liſette.*

Madame, on vous demande.

LISETTE.

Que me veut-on ! (*Lucile lui parle bas.*) Parlez haut, je n'ai rien de caché pour ces Meſſieurs.

LUCILE.

C'eſt ce Lapidaire à qui vous devez dix mille francs à l'inſçu de Monſieur & de Madame Mondor.

L'ELU, *à part.*

Dix mille francs !

LE MARQUIS, *à part.*

Diable !

LISETTE.

Il eſt bien exact; ſon billet n'eſt échu que de ce matin.

LUCILE.

Votre Marchand d'étoffes eſt auſſi là.

L'ELU, *à part.*

Quelle dépenſiere ! elle me ruineroit en moins d'un an.

LISETTE.

Qu'ils attendent ; je n'ai point d'argent.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle eſt née pour être femmme de condition.

LUCILE.

Ils diſent qu'ils ne s'en iront point qu'ils ne ſoient payés.

LISETTE.

Dis-leur que je me marie demain, & qu'ils peuvent revenir dans deux jours.

LE MARQUIS, *à part.*

Peſte !

L'ELU, *à part.*

J'aimerois autant aller prendre femme à Paris.

LUCILE.

Voici deux Lettres qu'on vient de recevoir pour vous.

LISETTE.

Celle-ci eſt de la Préſidente. Elle me demande ſans doute les deux cens louis qu'elle me gagna hier ſur ma parole : elle eſt bien perſécutante. Cette autre eſt de la Comteſſe. Meſſieurs, permettez-moi de la lire.

(*Elle lit.*)

» Je donne ce ſoir à ſouper, je t'y invite, ma chere » bonne ; la compagnie t'amuſera. Cinq ou ſix de nos

» ſoupirans doivent s'y rendre. Au ſortir de table, nous » irons au Bal chez la Marquiſe. On compte ſur toi ; » ne te fais point attendre. » (*Au Marquis & à l'Elu.*) Je me flatte, Meſſieurs, que vous me donnerez la main, & que nous ne nous quitterons pas de la nuit.

LE MARQUIS.

Je le ſouhaiterois, Madame, mais j'ai compagnie chez moi.

L'ELU.

Le dû de ma charge ne me permet pas d'avoir cet honneur. Il faut que demain je ſiége dès ſept heures du matin.

LISETTE.

En ſortant du Bal on vous y conduira.

LE MARQUIS.

Madame, je ſuis votre très-humble ſerviteur. (*A part.*) Quelle commerce ! Je m'en tiens aux bonnes fortunes.

L'ELU.

Adieu, Madame. (*A part.*) Je ne crois pas qu'on m'y rattrape. Quelle dégourdie !

LUCAS.

Quand vous revarrons-je, mes gentilshommes ?

LE MARQUIS ET L'ELU, *s'en allant.*

Nos baiſe-mains à Monſieur & à Madame Mondor.

SCENE XII.

LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

NOus en voilà débarraſſés. Eh! bien, Mademoiſelle, êtes-vous contente de moi?

LUCILE.

Tu es une fille impayable. Mais je ne ſuis pas ſans inquiétude : je crains la colere de mon pere & de ma mere.

LUCAS.

Raſſurez-vous. Vous êtes ſous notre protection.

LISETTE.

Je vais m'informer de ce qui ſe paſſe, & voir ſi Dorante eſt prêt.

LUCAS.

Allez. Jarnonbille, veci Monſieu & Madame Mondor qui accouront.

LUCILE.

Ah! je frémis.

SCENE XIII.

M. MONDOR, Madame MONDOR, LUCILE, LUCAS.

Madame MONDOR.

COMMENT avez-vous donc reçû ces Meſſieurs, petite fille ?

M. MONDOR.

Il faut que vous les ayez mécontentés ; ils s'en vont ſans nous dire adieu.

LUCAS.

Ils avont tort ; Mamſelle Liſette & moi, j'avons fait de notre mieux pour les bian recevoir.

LUCILE.

Je leur ai parlé ſuivant les ſentimens de mon cœur.

Madame MONDOR.

Ce ſont les miens qu'il faut ſuivre.

M. MONDOR.

C'eſt à moi que vous devez obéir.

LUCILE.

Je ne puis vous ſatisfaire tous deux.

Madame MONDOR.

Comment, petite ſotte, vous raiſonnez !

M. MONDOR.

Vous oſez me contredire, petite ridicule !

LUCAS.

Morgué, pour des vieilles gens, vous avez encore de bonnes poitraines.

SCENE XIV.

Les Acteurs précédens, LISETTE.

LISETTE.

QUEL vacarme ! On vous entend du village. (*Bas à Lucas.*) Amuſe-les un moment, j'ai deux mots à dire à Lucile.

LUCAS.

Place, place, v'là nos Tragédiens qui venont.

LISETTE, *bas à Lucile.*

Nos Vieillards ſçavent que nous les avons joués.

LUCILE.

Ah ! que m'apprends-tu ?

LUCAS.

Que ces habits de Maſque leux vont bian !

SCENE XV.

MENELAS, *ou* DORANTE, DORIS, *& les Acteurs précédens aſſis*, GARDES.

DORIS.

QUOI ! tandis que chacun s'abandonne aux plaiſirs, Que tout ſemble en ces lieux prévenir vos déſirs,

Vous ſoupirez, Seigneur ! Une triſteſſe extrême
Ternit ſur votre front l'éclat du Diadême.
Quelle ſombre vapeur vous offuſque aujourd'hui ?
Doit-on voir Ménélas, victime de l'ennui,
Les génoux tremblotans, les yeux baignés de larmes,
La main ſur le viſage, & le cœur plein d'allarmes ?

MÉNÉLAS, *dans l'attitude où il vient d'être peint.*

Hélas !

DORIS.

Ne tardez plus à m'ouvrir votre cœur.

MÉNÉLAS.

Daignez, ô juſtes Dieux, détourner ce malheur.

DORIS.

Quel malheur ? Tout ici ſeconde votre envie.
Dans votre heureuſe Cour le Prince de Phrygie,
Pâris, mene avec lui les Plaiſirs & les Jeux ;
Tous les jours ſont marqués par ſes ſoins généreux.
Aujourd'hui même encor vous ſçavez qu'une Fête
Dans les vaiſſeaux Troyens par ſon ordre s'apprête :
La Reine, votre épouſe, & ſa mere Léda
Y doivent aſſiſter.

MÉNÉLAS.

Ciel ! que me dis-tu là ?
C'eſt tout ce que je crains.

DORIS.

Eh ! calmez votre peine.

MÉNÉLAS.

Ecoute, & tu verras ſi ma frayeur eſt vaine.

Tu ſçais que quelquefois, las des ſoins de la Cour,
J'aime à me dérober à l'éclat du grand jour.

DORIS.

Je le ſçais.

MÉNÉLAS.

Ce matin, dans la Forêt prochaine;
Je tenois, en rêvant, une route incertaine,
Lorſqu'un cerf en fureur, venant fondre ſur moi;
Pour la premiere fois m'a fait ſentir l'effroi.
J'ai frémi. Mais bien-tôt, rappellant mon courage,
J'ai ſaiſi par le front cet animal ſauvage.
Je frappe; il ſe débat; long-tems entre nous deux
La victoire balance, & le ſort eſt douteux.
Il m'attaque trois fois, trois fois je le repouſſe,
Le ſang coule à longs flots ſur l'herbe & ſur la mouſſe.
Enfin par mes efforts, prêt d'être culbuté,
Le cerf a pris la fuite, & ſon bois m'eſt reſté.

DORIS.

Quoi! Vous vous arrêtez à ce foible préſage!
Que la raiſon chez vous reprenne ſon uſage,
Seigneur. De vains ſoupçons votre cœur combattu
D'Hélene, ſans ſujet, attaque la vertu.
Tant d'attraits, dont le Ciel vous combla ſans meſure,
Ce teint vif & brillant, cette aimable figure,
Cette taille charmante, & cet air enchanteur,
Vous rendent pour jamais le maître de ſon cœur.

MÉNÉLAS.

Je l'avouerai, Doris; oui, ſans que je me flatte,
Certain air de grandeur dans ma perſonne éclate;

Le Ciel me fut propice, & les Dieux bienfaiſans
Prodiguerent chez moi leurs plus rares préſens :
Mais de ton ſexe enfin tu connois le caprice,
Au mérite ſouvent il ne rend pas juſtice.
Pâris ! à ce nom ſeul mon cœur frémit d'effroi ;
Pâris s'eſt, par les yeux, expliqué devant moi ;
J'ai ſurpris ſes regards attachés ſur ma femme.
Doris, pour appaiſer le trouble de mon ame,
Vas, cours, dis à Léda qu'elle ſe garde bien
Daller avec Hélene aux Vaiſſeaux du Troyen.

SCENE XVI.

MÉNÉLAS, *ſeul.*

J'Aurois mieux fait, je crois, de prendre cette peine.
Mais il eſt à propos qu'en Héros de la Scene,
Dans un court monologue exhalant mon dépit,
J'attende dans ce lieu qu'on me faſſe un récit.
Ainſi pour quelque tems parlons-nous à nous-même.
Inſenſé Ménélas, quelle folie extrême
De te perſuader, ſur un vain incident,
Que ton honneur doit craindre un péril évident !
Mais, quoi ! dans ce moment, par un effet étrange ;
Ma tête devient lourde, & le front me demange.
Je ne puis plus douter du malheur que je crains :
Tu m'en donnes, ô Ciel, des ſignes trop certains.

SCENE XVII.

MÉNÉLAS, DORIS.

MÉNÉLAS.

QUoi ! déjà de retour ! Doris, quelle nouvelle ?

DORIS.

Qu'elle eſt terrible, hélas ! votre épouſe fidelle
Dans les bras du Troyen.....

MÉNÉLAS.

Quoi ! ma femme auroit pû !..?

DORIS.

Oui, Seigneur, & Pâris vous a fait....?

MÉNÉLAS.

Que dis-tu?

DORIS.

Je ne puis achever ce récit trop funeſte.....
Mais j'apperçois Léda, qui vous dira le reſte.

SCENE XVIII.

LÉDA, MÉNÉLAS, DORIS.

MÉNÉLAS.

O ! Noirs preſſentimens ! malheur trop avéré !
Ah ! Léda, qu'avez-vous ? Sur quel ton vous pleurez !

LÉDA.

Jugez, à ce mouchoir tout trempé de mes larmes,
Du triſte événement qui cauſe mes allarmes.
L'avez-vous pû ſouffrir, ô Dieux, ô juſtes Dieux?
Ecoutez, en voici le détail odieux.
Le Soleil....

MÉNÉLAS.

Attendez un peu que je m'ajuſte;
Car il faut que je ſois dans l'attitude auguſte
D'un Monarque attentif. M'y voilà. Commencez.

LÉDA.

Le Soleil conduiſoit ſes chevaux haraſſés
Dans le ſein de Thétis. La nuit avec ſes voiles
Deſcendoit dans un char environné d'étoiles,
Quand votre épouſe & moi, conduites par l'eſpoir
D'aſſiſter à des jeux qu'on nous preſſoit de voir,
Nous allâmes au Port. Quelle image riante!
Quel ſpectacle flatteur nous ravit, nous enchante!
Pâris, d'un air galant, vient au-devant de nous:
Belle Reine, dit-il, cette fête eſt pour vous.
Venez ſur mes vaiſſeaux; l'Amour & la Victoire
D'un triomphe éclatant vous promettent la gloire.
Sans craintes, ſans ſoupçons, nous y portons nos pas.
Ma fille la premiere y monte; mais hélas!
Lorſque je veux la ſuivre, une main criminelle
M'arrête bruſquement & me ſépare d'elle.
Hélene, toute en pleurs dans les bras de Pâris,
S'agite, ſe débat, remplit l'air de ſes cris.

MÉNÉLAS.

Qu'entends-je ? Juſte ciel ! Continuez, Madame.

LÉDA.

Une ſeconde fois pour ſauver votre femme,
Je cherche à la rejoindre. Inutiles efforts !
Un barbare Troyen, me prenant par le corps,
Me rejette à vingt pas. De ma Simarre bleue
L'inſolent, ſans reſpect, a déchiré la queue.
Ma fille cependant veut fuir, on la ſaiſit ;
Elle crie, on eſt ſourd ; elle pleure, on en rit.
Sa force l'abandonne, elle tombe abattue ;
Son raviſſeur l'enleve, & je la perds de vue.
Enfin pour le départ le ſignal eſt donné.
Déjà loin de la rive, aux vents abandonné,
Le vaiſſeau fend les flots, & le Prince de Troye,
A la honte des Dieux, y tranſporte ſa proie.

MÉNÉLAS.

Je n'ai donc plus d'épouſe ! un perfide ennemi
Poſſede en liberté le bien qu'il m'a ravi !
Tandis que pénétré d'une mortelle peine,
Je forme vainement des regrets pour Hélene :
Pâris eſt à ſes pieds ; le traître, le bourreau,
Eſt maître ... ſur mes yeux, Dieux, mettez un bandeau.

LÉDA.

Je ſens de mon côté pareille inquiétude.

MÉNÉLAS.

Peut-on à cet excès pouſſer l'ingratitude ?

Depuis l'instant fatal que tu vins à ma Cour ;
Pour toi ma complaisance a paru chaque jour ;
Mille égards t'ont prouvé mon amitié sincere,
Pâris ! ingrat Pâris ! en voilà le salaire.

LÉDA.

N'en soyez point surpris : de ces retours piquans
La nature produit des exemples fréquens.
L'enfant devenu fort, mord le sein qui l'alaitte ;
Le ver ronge le bois qui lui sert de retraite,
Le lierre & le pampre étouffent leur appui ;
C'est-là le vrai portrait des hommes d'aujourd'hui.

MÉNÉLAS.

Encor si, dans l'affront qui cause mon supplice,
Le Prince des Troyens n'avoit point de complice,
Je pourrois, à la fin, ralentir mon courroux ;
Mais, hélas ! le dirai-je ? Oui, Madame, entre nous
J'ai certaine frayeur, un noir soupçon m'agite.

LÉDA.

Ce discours, Ménélas, rend mon ame interdite.

MÉNÉLAS.

Si je puis vous parler avec sincérité,
J'entrevois un complot, le coup fut concerté.

LÉDA.

Seigneur, vous concevez un ridicule ombrage ;
Ma fille fut toujours & vertueuse & sage.

MÉNÉLAS.

Comme vous, n'est-ce pas ?

LÉDA.

Par vos soupçons jaloux ;

Vous m'accuſez à tort.

MÉNÉLAS.

Eh ! Léda, taiſez-vous.
On ſçait que Jupiter ſous la forme d'un Cygne....

LÉDA.

Que me reprochez-vous ? C'eſt vous, époux indigne,
Qui, malgré vos ſermens, tant de fois répétés,
Pour elle n'eûtes pas les égards mérités.
Si ma fille & Pâris furent d'intelligence,
Vous devez votre honte à votre indifférence.
D'un tendre & doux objet impérieux Tyran,
Vous êtes de vos maux vous-même l'artiſan.
Non, non; n'imputez point à d'autres cet outrage;
De vos bruſques humeurs c'eſt le funeſte ouvrage.
Falloit-il, oubliant ce qu'on doit à l'amour,
Avec cette colombe en agir en vautour ?
Pour cette jeune fleur, digne d'être adorée,
Que n'etiez-vous Zéphire au lieu d'être Borée.
Voilà, traîtres époux, comme vous êtes faits,
Vous prêchez la douceur, ſans l'employer jamais;
Vous voulez être aimés, ſans devenir aimables;
Qu'on ſoit ange avec vous, quand vous êtes des diables.
Perfide ! ſur vous-même ouvrez enfin les yeux,
Connoiſſez....

MÉNÉLAS, *à part.*

Le débat deviendroit ſérieux.
J'ai la colere prompte; elle a l'humeur hautaine.

AUX GARDES.

Dans ſon appartement, Gardes, menez la Reine.

SCENE XIX.

MÉNÉLAS, *seul.*

QUE faire dans le trouble où je sens mes esprits ?
La vengeance à la main, poursuivrai-je Pâris ?
Faut-il couvrir les Mers d'une flotte nombreuse,
Intereſſer vingt Rois dans une guerre affreuse ?
Irai-je avec Ajax, Ulysse, Agamemnon,
Mettre Pergame en feu, tout ravager ? Non, non.
Ma honte, par l'éclat, deviendroit éternelle.
Faisons voir que notre ame est généreuse & belle.
Pour ne survivre pas à notre deshonneur,
Tuons-nous. C'est bien dit. Allons, ferme, mon cœur ;
Il faut que ton secours à cet effort m'exhorte.
De son fourreau poudreux que cette lame sorte,
Frappons. Mais à propos, je suis un imprudent ;
Dans cet instant je n'ai Gardes ni Confident,
Pour retenir mon bras, & saisir mon épée :
Ma trame, tout de bon, pourroit être coupée.
Rengaine, Ménélas ; laisse Hélene à Pâris,
Et change prudemment ta colere en mépris.

SCENE XX. & *derniere.*

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS, L'ÉLU.

LE MARQUIS.

OUI, mon frere, c'eſt la Soubrette qui nous a joués ſous le nom de ſa Maitreſſe, pour favoriſer un Rival.

L'ÉLU.

Eclairciſſons-nous du fait. (*Appercevant Dorante.*) Ciel ! que vois-je ? Mon Fils !

LE MARQUIS.

Mon neveu ! eh ! en quel équipage !

M. MONDOR.

Qu'entends-je ?

LUCAS.

La drôle d'aventure !

L'ÉLU.

Je te trouve, quel bonheur !

LE MARQUIS.

Apprends-nous ce que tout ceci ſignifie.

DORANTE.

Je revenois d'Italie preſſé du déſir de vous revoir. Hier paſſant par ici, j'apperçus la charmante Lucile, ſes attraits m'ont fixé, je ne puis vivre ſans la poſſeder.

LISETTE.

LISETTE.

Moi, je l'ai fait paſſer pour Comédien : il achevoit ſon rôle, quand vous êtes entrés.

LE MARQUIS, *à Liſette.*

Nous ſçavons de tes nouvelles. (*A Dorante.*) Ton pere & moi nous avions, l'un à l'inſçu de l'autre, formé le deſſein d'épouſer Lucile ; mais nous ſacrifions notre plaiſir à celui de te rendre heureux. Je crois que perſonne ne m'en dédira.

M. MONDOR.

Je conſens à tout.

Madame MONDOR.

Et moi de même.

LISETTE, *à l'Elu.*

Répondez-donc.

L'ÉLU.

Je ſuis de l'avis de la compagnie.

DORANTE, *prenant la main de Lucile.*

Belle Lucile, rien n'égale ma félicité.

LUCILE.

Croyez qu'elle fait la mienne.

LUCAS, *à Liſette.*

Marions-nous itou, Mamſelle Liſette.

LISETTE.

Tu te moques. Il me faut vraiment bien un autre mari que toi.

DORANTE.

Allons, que la Fête s'exécute.

DIVERTISSEMENT.

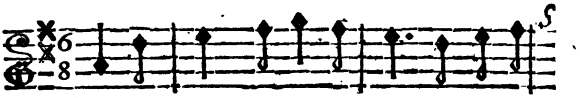
AIR.

EN tous lieux, c'eſt la mode aujourd'hui
De jouer le rôle d'autrui.
La Soubrette fait la Maîtreſſe ;
La Bourgeoiſe, la Ducheſſe ;
Le Commis
Tranche du Marquis :
On voit prendre à la Vieilleſſe
Le ton badin de la Jeuneſſe.
En tous lieux, c'eſt la mode aujourd'hui
De jouer le rôle d'autrui.
(*On danſe.*)

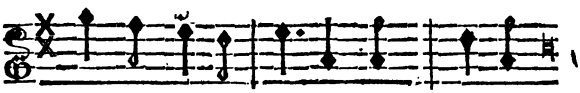
AUTRE.

L'ENFANT de Venus, chaque jour
Double l'Hymen, & fait ſon perſonnage ;
Mais par malheur ce n'eſt guères l'uſage,
Que l'Hymen à ſon tour
Faſſe le rôle de l'Amour.

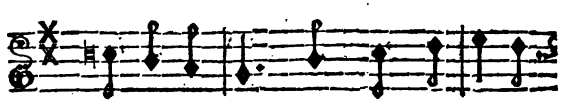
VAUDEVILLE.



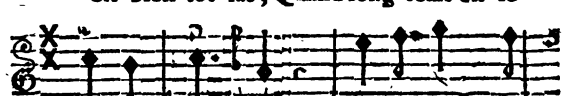
PAr-tout comme en ces cli-mats, Les Mortels



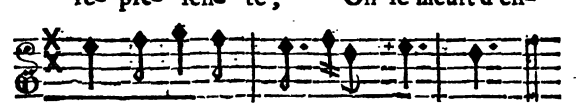
ont l'ame in-conſ- tan- te : D'un rôle on



eſt bien-tôt las, Quand long-tems on le



re- pré- ſen- te ; On ſe meurt d'en-



nui : Ce- lui d'au- trui Nous ten- te.

A la toilette rends-toi,
Jeune Abbé, que l'amour captive ;
De galant fais-y l'emploi :

Mais quand le Colonel arrive,
Prends vîte manteau,
Canne & chapeau,
Dérive.

Mlle. DANGEVILLE.

L'autre jour Colin disoit,
Que depis qu'il est en minage,
Près de sa Nicole il fait
Toujours le même personnage:
Quand jentends manti,
Par la mordi,
J'enrage.

LE PETIT GARÇON.

Avec mes petits talens
J'ai tâché de vous satisfaire,
Mais à l'âge de sept ans
Un tel rôle ne convient guère:
Peut-on, comme il faut,
Faire si-tôt
Le pere?

LA PETITE FILLE.

Avant d'avoir un Epoux,
De Maman j'ai le caractere.
Critiques, passez-le nous,
C'est un rôle assez ordinaire:
Souvent, sans mari,
L'on fait ici
La mere,

Pour quelqu'Objet obligeant ;
Financier, ſi l'amour t'exhorte,
Ne mets pas là ton argent :
Quand on le place de la ſorte,
Le repentir eſt
Tout l'intérêt
Qu'il porte.

Froids mortels, qui n'aimez rien,
Je n'ai garde de vous en croire ;
Aimer me paroît un bien,
J'en ai fait juſqu'ici ma gloire.
Oui, toujours mon ſort
Fut d'aimer fort
A boire.

Les pas légers & brillans
Qu'au Théâtre on fait en cadence,
Mieux que les plus beaux talens,
Font venir l'or en abondance.
Combien dans un Char
Ont monté par
La danſe !

Quand un Soupirant nous dit :
Loin de vous le chagrin me ronge,
Votre beauté me ravit ;
Belle Iris, nuit & jour j'y ſonge :

Comment nomme-t-on
Ce doux jargon ?
Menſonge.

M. POISSON.

Sous la figure d'Amant ;
Si quelque Beauté me contrôle ;
Elle a tort aſſurément ;
Car, ma foi, je ſuis un bon drôle :
Peu d'Acteurs, je croi,
Font mieux que moi
Ce rôle.

FIN

DIVERTISSEMENTS

DE

PIECES FRANÇOISES

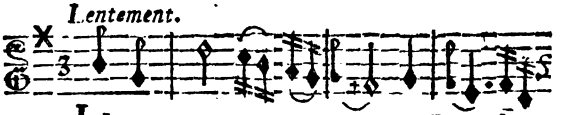
ET ITALIENNES.

DIVERTISSEMENT

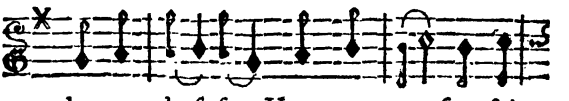
DES PETITS HOMMES.

AIR.

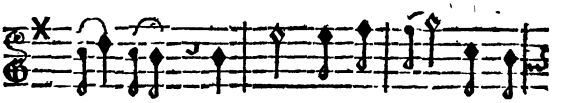
Lentement.



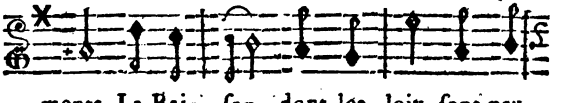
LIvrez vous, jeunes cœurs, au Dieu de



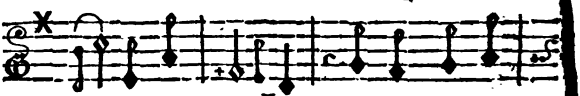
la ten- dreſ- ſe ; Vous pou- vez, ſans foi-



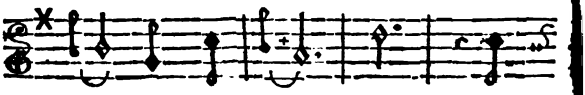
bleſ- ſe, For- mer d'amou- reux ſenti-



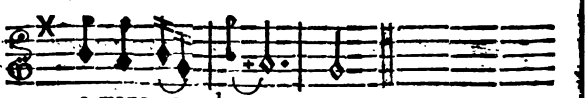
ments. La Rai- ſon, dont les loix ſont pru-



den-tes & ſa-ges, Ne vous défend



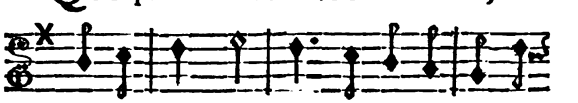
pas d'être a- mans; Mais d'être



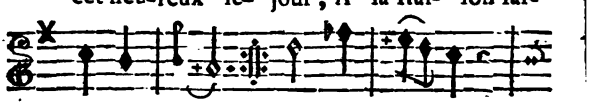
a-mans vo- la- ges.

MENUET.

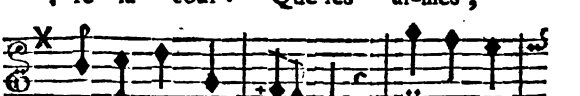
QUel plai-ſir de voir l'A- mour, Dans



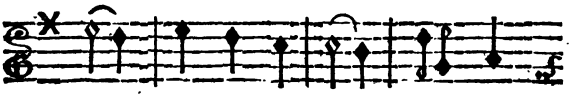
cet heu-reux ſé- jour, A la Rai- ſon fai-



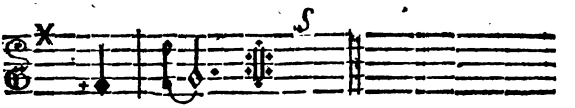
re ſa cour! Que ſes ar-mes,



Ont pour nous de char-mes! Tous nos de-

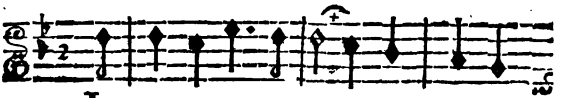


ſirs, Tous nos ſou- pirs Sont des

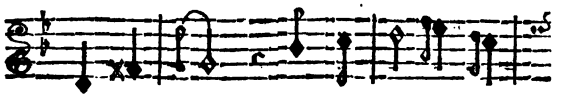


plai- ſirs. Tous nos, &c

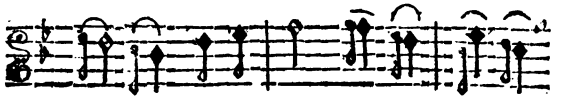
AIR.



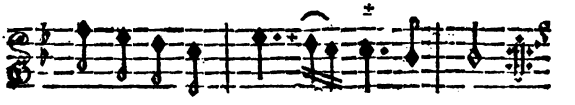
JA- mais au-cun re- gret ne vient trou-



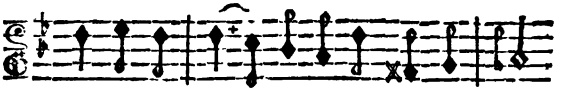
bler nos cœurs. Dans cette iſ- le char-



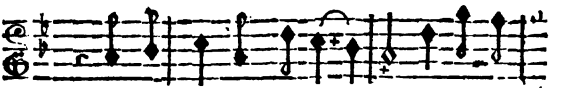
man- te, D une flamme in-no- cen- te



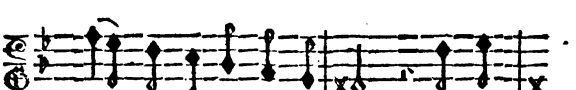
Nous éprouvons tous les ar- deurs;



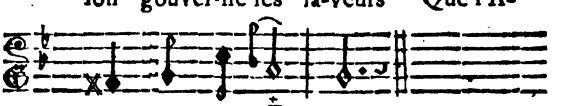
Et la Rai- ſon gouverne les fa- veurs



Que l'Amour nous préſen- te, Et la Rai-

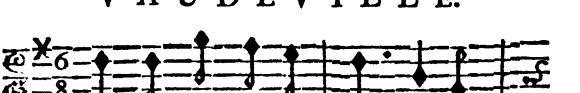


ſon gouver-ne les fa-veurs Que l'A-

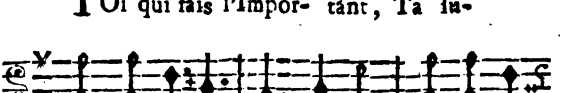


mour nous pré- ſen- te.

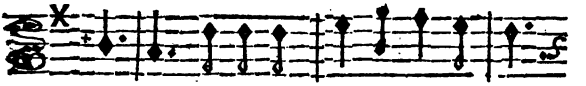
VAUDEVILLE.



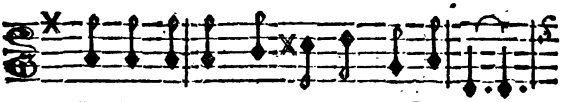
TOi qui fais l'Impor- tant, Ta ſu-



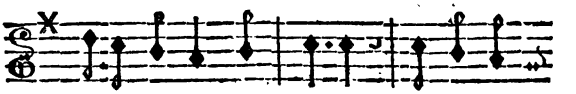
perbe appa- ren- ce, Tes grands airs, ta dé-



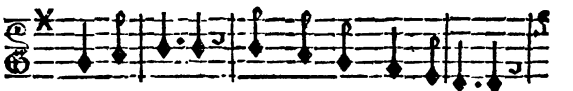
pen- ſe, Sé-duiſent un peuple i-gnorant;



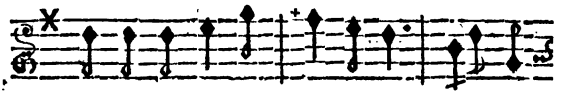
Tu lui parois un Coloſſe, un Gé- ant.



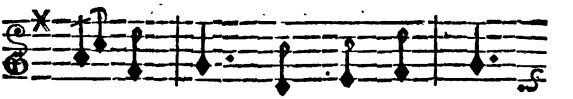
I-ci ta grandeur ceſſe; On voit ta



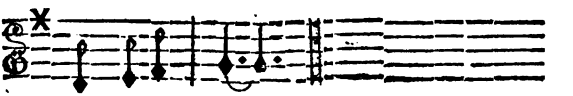
pe-ti- teſſe, Ton néant, ta baſſeſſe:



Tu n'es en-fin chez la Raiſon, Qu'un pe-



tit gar- çon, Qu'un embri- on,



Qu'un Mirmi- don.

Philoſophe arrogant,
Qui te moques ſans ceſſe
De l'humaine foibleſſe,
Tu t'applaudis d'en être exempt.
Dans l'univers tu te crois un géant.
Par la moindre diſgrace,
Ton courage ſe paſſe,
Ta fermeté ſe laſſe;
Tu n'es plus, avec ta raiſon,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un Mirmidon.

Mortel indifférent,
Qui ſans ceſſe déclames
Contre les douces flammes
Que fait ſentir le tendre enfant;
Auprès de lui, tu te crois un géant.
Qu'un bel œil ſe préſente,
Sa douceur ſéduiſante
Rend ta force impuiſſante.
Tu n'es plus, contre Cupidon,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un Mirmidon.

Qu'un nain ſoit opulent,
Malgré ſon air groteſque,

Et ſa taille burleſque,
Grace à Plutus, il paroît grand;
L'or & l'argent de lui font un géant.
Mais, ſans leur aſſiſtance,
La plus belle preſtance
Perd ſon crédit en France:
Et l'on n'eſt, quand Plutus dit non,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un Mirmidon.

Que tu ſemblois ardent,
Mari, quand tu pris femme!
De l'excès de ta flamme
Tu lui parlois à chaque inſtant.
Avant l'hymen, tu te croyois géant;
Six mois de mariage,
De ce hardi langage
T'ont fait perdre l'uſage.
Tu n'es plus, pauvre fanfaron,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un Mirmidon.

UN PAYSAN.

Il n'y a pas longtemps
Que j'avois la barlue.
Ma foi, j'étois bian grue!
Chez vous, Meſſieurs les courtiſans,

Je croyois voir les plus grands des géans;
Aujourd'hui la lunette,
Que la Raiſon me prête,
Rend ma viſiere nette.
Je vois dans toutes vos façons,
De petits garçons,
Des embrions,
Des Mirmidons.

AU PARTERRE.

Partiſans du bon ſens,
Vous, dont l'heureux génie
Fut formé par Thalie,
Nous en croirons vos jugemens.
Chez vous, des nains ne ſont point des géans.
Si notre Comédie
Par vous eſt applaudie,
Nous craindrons peu l'envie;
Vous contiendrez par vos leçons,
Les petits garçons,
Les embrions,
Les Mirmidons.

DIVERTISSEMENTS DE L'HEUREUX RETOUR.

I.

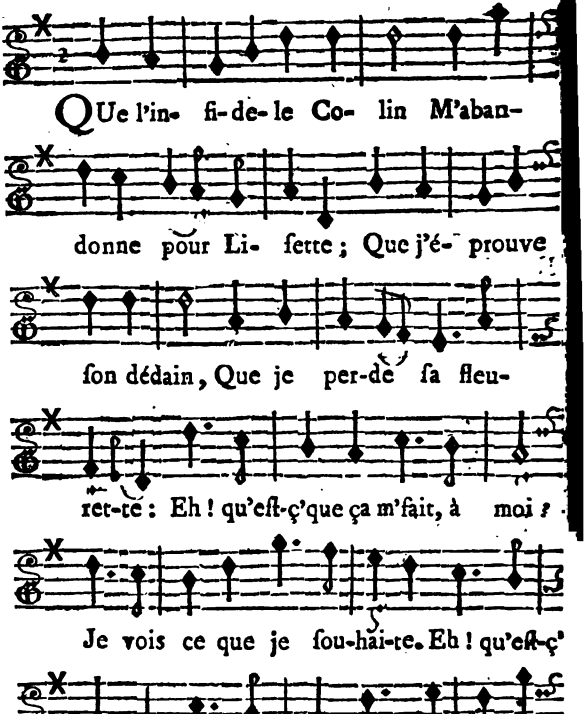
LE CARILLONNEUR.

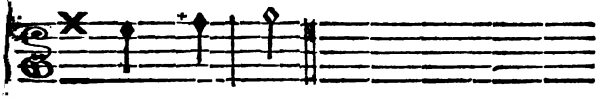
AIR.

C'Est moi qui fais le carillon,
Je chante de cette façon :
Din, din, don, don; din, din, don, don.
Dès le matin,
Tin, tin, tin, tin,
Sur ce beau ton,
Tin, tin, ton, ton,
A mon carillon je fais dire :
Vive à jamais le grand Bourbon;
Bon, bon.
Pour sa valeur, tout le monde l'admire;
On l'aime, parce qu'il est bon,
Bon, bon, bon, bon, bon, bon,
Bon, bon :
Pour sa valeur, tout le monde l'admire;
On l'aime parce qu'il est bon,
Bon, bon, bon, bon, bon, bon.

VAUDEVILLE.

COLETTE.





tre bon Roi ?

UN JEUNE GARÇON.

Que facile à mes Rivaux,
Liſon ſoit pour moi farouche ;
A mes ſoupirs, à mes maux,
Que ſon oreille ſe bouche :
Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait, à moi ?
Plus qu'elle mon Roi me touche.
Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait, à moi ;
Quand je vois notre bon Roi ?

LISETTE.

Que la noce de ma ſœur
Dans le Carnaval ſoit faite ;
Que l'on faſſe ſon bonheur ;
Sans ſonger à la cadette ;
Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait, à moi ?
Je n'en ſuis point inquiette.
Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait, à moi ;
Quand je vois notre bon Roi ?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Que tout mon champ ſoit battu
Par les vents & par la grêle ;
Que l'on trouve la verte

De notre femme un peu grêle;
Eh ! qu'eſt-ç' que ça m'fait, à moi ?
Ma foi, très-peu je m'en mêle.
Eh ! qu'eſt-ç' que ça m'fait, à moi,
Quand je vois notre bon Roi ?

UNE VIEILLE.

Bien loin de mes jeunes ans,
Je ſens que mon terme arrive.
Sans doute, dans peu de tems,
J'irai voir la ſombre rive :
Mais qu'eſt-ç' que ça m'fait, à moi ;
Pourvû que mon Prince vive ?
Mais qu'eſt-ç' que ça m'fait, à moi ;
Quand je vois notre bon Roi ?

II.

Pluſieurs Bergers & Bergeres vêtus de blanc, tenant des couronnes de laurier d'une main, & des lys de l'autre.

UNE BERGERE.

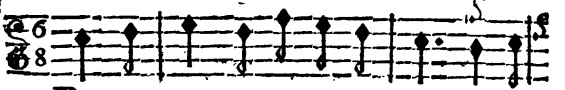
AIR : *Voulez-vous ſçavoir, Meſdames ?*

TOUT annonce notre Maître,
Nous n'aurons plus de ſoucis.
Son aſpect fera renaître
Les doux Plaiſirs & les Ris :
C'eſt par lui que l'on voit croître
Les Lauriers parmi les Lys.

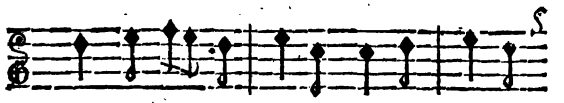
UNE AUTRE BERGERE.

Près de lui nous pourrons être ;
Tous nos vœux ſeront remplis.
Si-tôt qu'on l'a vû paroître,
Ces lieux ſe ſont embellis :
C'eſt par lui que l'on voit croître
Les Lauriers parmi les Lys.

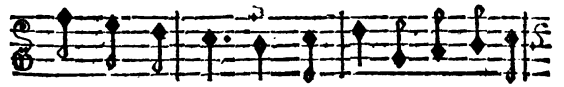
VAUDEVILLE.



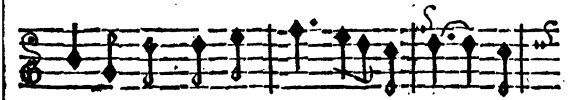
PAr nos jeux & par nos chanſons, Témoi-



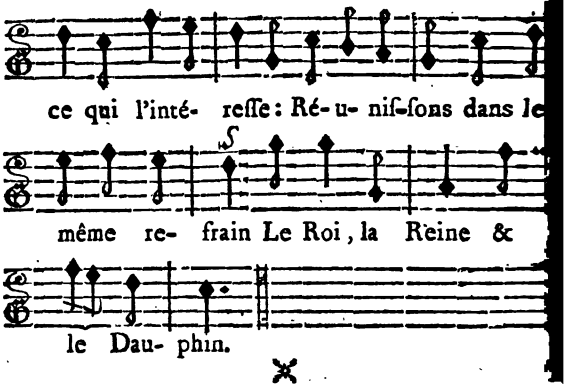
gnons notre al- le- greſſe. Le Roi charmant



que nous ſervons Pour nous eſt rempli de ten-



dreſſe. Dans ce beau jour, cé- lé- brons Tout



Chez notre Roi, tout eſt grandeur,
Noble orgueil, feu guerrier, vaillance ;
Chez la Reine tout eſt douceur,
Agrément, bonté, bienveillance ;
Chez le Fils tout eſt ardeur,
Reſpect & déférence.
Que de raiſons pour célébrer ſans fin
Le Roi, la Reine & le Dauphin !

Les jours de ce Roi généreux
Intéreſſent l'Europe entiere ;
Son ſort ne pouvoit être heureux
Sans une Compagne ſi chere :
Au bonheur de tous les deux
Le Fils eſt néceſſaire.
Dieux immortels, faites vivre ſans fin,
Le Roi, la Reine & le Dauphin.

III.

Des Jardiniers arrivent d'un côté, & de l'autre des Jardinieres tenant des cerceaux de fleurs.

DEUX JARDINIERES.

DUO.

GUIDÉS par le Dieu de Cythere,
Nous faiſons ce qu'il nous preſcrit ;
Son feu divin nous éclaire,
Et ſa chaîne nous réunit.

CHŒUR.

Son feu divin, &c.

O devoir, ſouvent tu nous cauſes
De l'amertume & du dépit ;
Mais les chaînes ſont de roſes,
Quand c'eſt l'Amour qui nous conduit.

CHŒUR.

Mais les chaînes, &c.

(*On danſe, & les cerceaux forment des berceaux, des portiques & des galleries.*)

UNE JARDINIERE

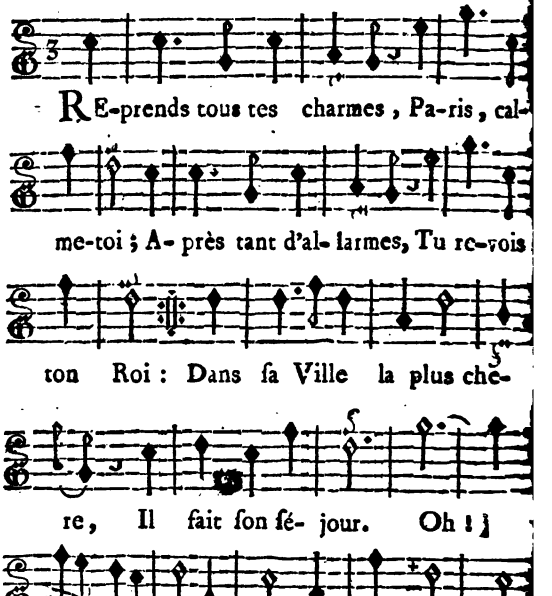
C'eſt en vain que les fleurs, les moiſſons & les fruits
Nous rendent trois ſaiſons aimables ;
Hyver, nous te devons un préſent plus exquis,
Et des plaiſirs plus délectables.

UNE AUTRE JARDINIERE.

Volez, Plaiſirs, que rien ne vous arrête,
Volez, ſecondez nos ardeurs,
Brillez, animez notre Fête;
C'eſt la Fête de tous les cœurs.

IV.

VAUDEVILLE *chanté par des Bergers.*



Que nos Militaires
Vont dompter de cœurs !
On ne tiendra gueres
Contre leurs ardeurs ;
Ils vaincront tout à Cythere,
Comme dans Fribourg.
Oh !.... ma Bergere,
Oh ! l'heureux retour !

✕

L'Enfant de Cythere,
Qui, depuis ſix mois,
Triſte & ſolitaire,
Paroit aux abois,
Va bientôt, ſur la fougere,
Chanter à ſon tour :
Oh !... ma Bergere,
Oh ! l'heureux retour !

✕

Pour faire des hommes,
Maint guerrier revient.
La ville où nous ſommes,
Très-fort leur convient ;
Car il eſt aiſé d'en faire
Dans ce grand ſéjour.
Oh !... ma Bergere,
Oh ! l'heureux retour !

✕

AU PARTERRE.

La fête nouvelle
Ne réuſſira
Qu'autant que le zele
La protégera.
Comme nous, il vous inſpire :
Il doit, en ce jour,
Vous faire dire :
Oh ! l'heureux retour !

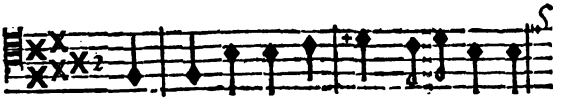
DIVERTISSEMENTS
DU TOUR DE CARNAVAL.

I.
SANS-QUARTIER.

AIR.

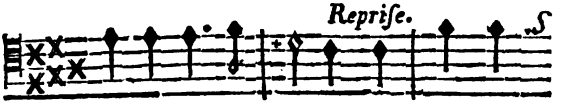
CEDEZ, cedez, jeunes Beautés ;
L'Amour vous ſomme de vous rendre ;
Soumettez lui vos libertés,
Et ne le faites pas attendre.
De ſon pouvoir ce Dieu jaloux,
Récompenſe les cœurs qui lui rendent hommage ;
Mais quand on réſiſte à ſes coups,
Semblable à Mars, ce vainqueur en courroux
Livre l'aſſaut, & met tout au pillage.

VAUDEVILLE.

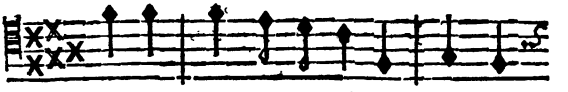


JE ſuis un bon Sol-dat, Ti, ta, ta; Tout

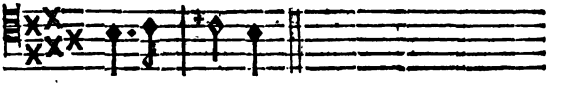
Repriſe.



céde à mon cou- rage. J'ai dans mon



fourni- ment, Pa-ta-pan, De quoi fai-



re ra- va- ge.

Quand je vais au combat,
Ti, ta, ta,
Pour moi c'eſt une fête;
Quand je monte à l'aſſaut,
Tôt, tôt, tôt,
Jamais rien m'arrête.

Auſſi-tôt que j'entends
Patapan,
La gloire m'aiguillonne ;
Et d'un air réſolu,
Tu, tu, tu,
Sur l'ennemi je donne.

✕

Il a beau faire feu,
Ventrebleu,
Je ris de ſa menace ;
S'il ne ſe rend d'abord,
Par la mort,
Je l'étends ſur la place.

✕

Pour devenir vainqueurs,
Tendres cœurs,
Prenez-moi pour modéle ;
A grands coups de canon,
Patapon,
Battez la Citadelle.

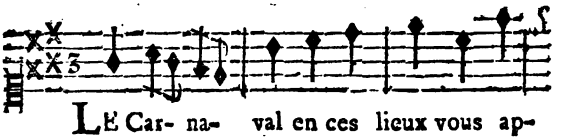
✕

Allez, près d'un objet,
Vîte au fait,
Devenez téméraires,
Quand les dehors ſont pris,
Biribi,
La place ne tient gueres.

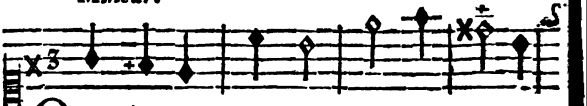
II.

Pluſieurs Maſques entrent & danſent.

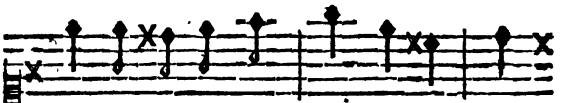
MENUET.



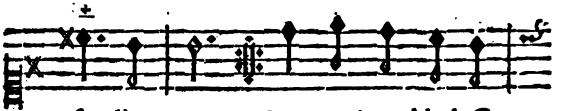
Mineur.



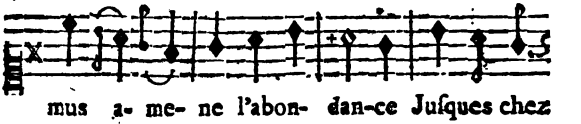
QU'en ces lieux tout chante, & tout danſe ;



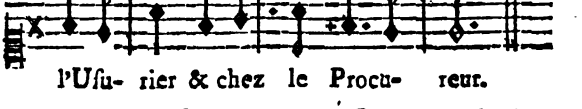
Que Bacchus à grands flots répan- de



ſa li- queur, Et qu'au jour-d'hui Co-



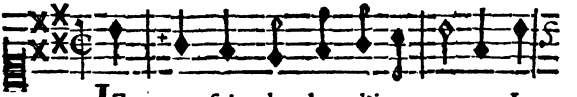
mus a- me- ne l'abon- dan-ce Juſques chez



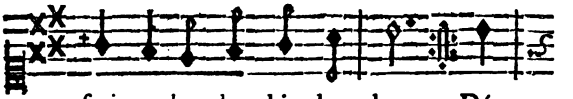
l'Uſu- rier & chez le Procu- reur.

On recommence : Le Carnaval, &c.

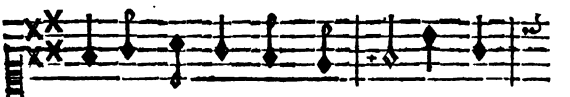
ARLÉQUIN, EN PETITE FILLE.



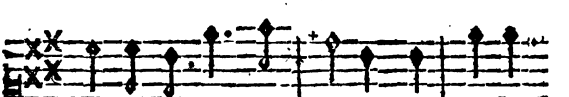
JE ne ſuis plus dans l'igno-rance, Je



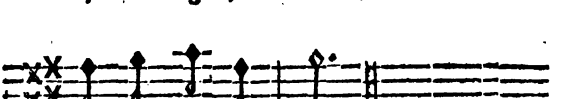
ſçais ma ba, be, bi, bo, bu: Dé-



jà mon pe-tit cœur é- mu, Près d'un



jeune Berger, com- mence A fai-re



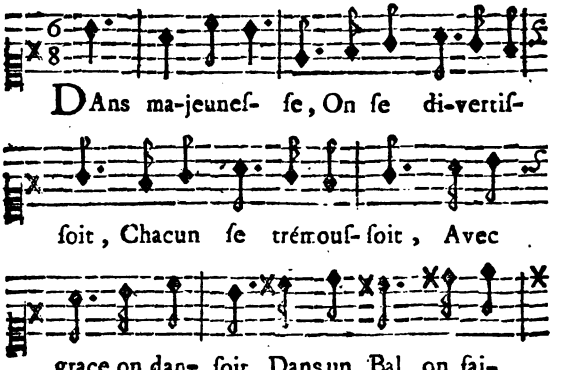
ta, te, ti, to, tu.

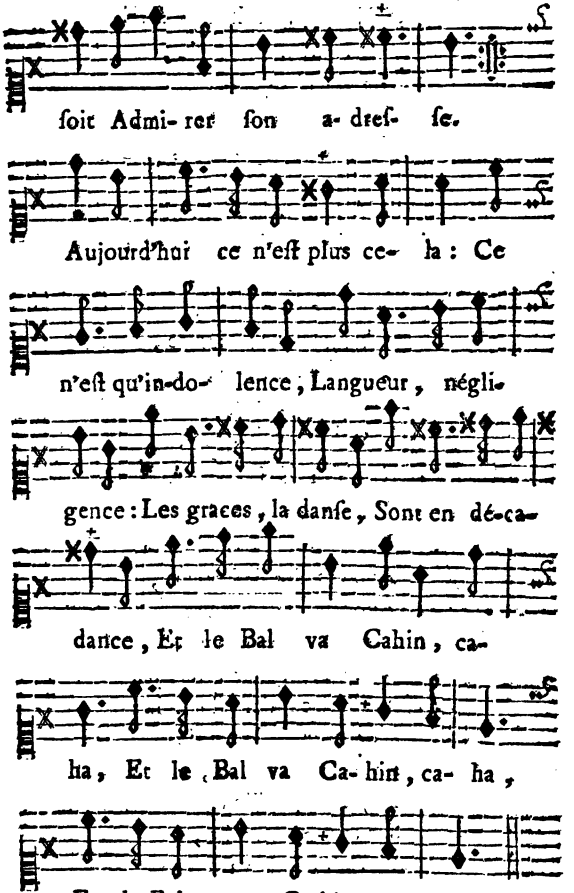
Faites-moi donc préſent, ma mere,
D'un mari da, de, di, do, du,
Qui ſoit ſémillant, vif & dru,
Surtout d'un âge à pouvoir plaire ;
Car un vieux pa, pe, pi, po, pu!

Si pour moi ſa tendreſſe dure,
J'aurai toujours de la vertu ;
Mais s'il eſt brutal & bourru,
Ma bonne Maman, je vous jure,
Qu'il ſera ca, ce, ci, co, cu.

DANSE DE VIEILLARDS.

UN VIEILLARD.




ſoit Admi- rer ſon a- dreſ- ſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus ce- la : Ce
n'eſt qu'in-do- lence, Langueur, négli-
gence : Les graces, la danſe, Sont en dé-ca-
dance, Et le Bal va Cahin, ca-
ha, Et le Bal va Ca- hin, ca- ha,
Et le Bal va Ca-hin, ca- ha.

UNE VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe,
La vérité regnoit,
La vertu dominoit,
La conſtance brilloit,
La bonne foi regloit
L'Amant & la Maitreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Ce n'eſt qu'injuſtice,
Trahiſon, malice,
Changemens, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe,
Les Veuves, les Mineurs
Avoient des défenſeurs,
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs,
Soutenoient leur foibleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
L'on gruge, l'on pille
La Veuve, la Fille,
Majeur & pupille ;
Sur tout on grapille,
Et Thémis va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe,
Quand deux cœurs amoureux
S'uniſſoient tous les deux,
Ils ſentoient mêmes feux;
De l'Hymen les doux nœuds
Augmentoient leur tendreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
Quand l'Hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'eſt qu'une étincelle,
L'Amour bat de l'aîle,
Et l'Epoux va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe;
On voyoit des Auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les Lecteurs,
Charmer les Spectateurs
Par leur délicateſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
Les Vers aſſoupiſſent,
Les Scenes languiſſent,
Les Muſes gémiſſent,
Succombent, périſſent,
Pégaſe va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe,
Les Papas, les Mamans,
Séveres, vigilans,
En dépit des Amans,
De leurs tendrons charmans
Conſervoient la ſageſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
L'Amant eſt habile,
La Fille docile,
La Mere facile,
Le Pere imbécille,
Et l'honneur va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe,
L'homme ſombre & prudent,
Au plaiſir moins ardent,
Se bornoit ſagement,
Et ce ménagement
Retardoit ſa vieilleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
Honteux d'être ſage,
Le libertinage
Dès quinze ans l'engage:
A vingt, il fait rage;
A trente, il va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe,
Les femmes, dès vingt ans,
Renonçoient aux Amans ;
De leurs engagemens,
Les devoirs importans
Les occupoient ſans ceſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Plus d'une Grand'mere
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire
Un tour à Cythere ;
La Bonne y va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

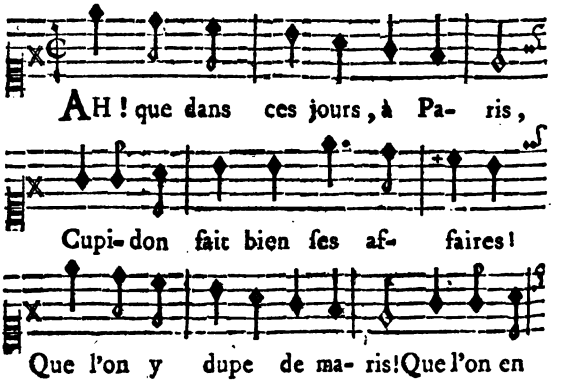
Dans ma jeuneſſe,
Des riches partiſans
Les thréſors ſéduiſans,
Les fêtes, les préſens,
N'étoient pas ſuffiſans
Pour vaincre une maitreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Un Commis ſans peine
Gagne une Climene,
Et dès qu'à Vincenne
En fiacre il la mene,
La vertu va
Cahin, caha.

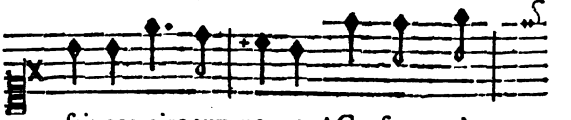
LA VIEILLE, *au* PARTERRE.

Dans ma jeuneſſe,
Le Spectacle chéri
Se voyoit applaudi ;
Le Théâtre garni,
Le Parterre rempli
Nous combloient d'allegreſſe.
Faites nous voir encor cela :
Qu'une ardeur nouvelle
Chez nous vous rappelle ;
Pour vous notre zele,
Conſtant & fidele,
Jamais n'ira
Cahin, caha.

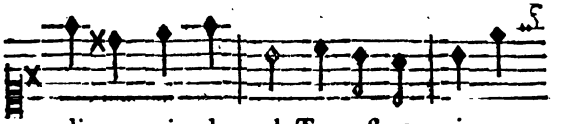
III.

VAUDEVILLE.

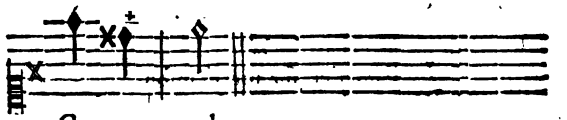




fait accroire aux me- res ! Cenſeurs, n'en



di-tes point de mal ; Tout eſt per- mis en



Car-na- val.

L'homme de Robe eſt aujourd'hui
Bien attrapé, ſans qu'il y penſe ;
Les Amours s'ébattent chez lui,
Tandis qu'il dort à l'Audience.
Cenſeurs, n'en dites, &c.

Aujourd'hui plus d'un Amphion
D'Amour ſçachant la tablature,
Au noble métier d'Apollon
Réunit celui de Mercure.
Cenſeurs, n'en dites, &c.

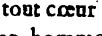
Tandis que Monſieur Rigaudon
Répete en ville une Ecoliere,

Un Ecolier donne leçon
A ſa femme, qui ſçait lui plaire.
Cenſeurs, n'en dites, &c.

Contre ce docte Médecin
C'eſt à tort qu'en tous lieux on crie ;
Lorſqu'il detruit le genre humain,
Son Epouſe le multiplie.
Cenſeurs, n'en dites, &c.

Le Banquier ſur ſon Ecuſſon
Met des Licornes apparentes ;
Son Epouſe a grand ſoin, dit-on,
De rendre ſes armes parlantes.
Cenſeurs, n'en dites, &c.

Le jour que Martin s'eſt pourvû
D'une femme prude & ſévere,
Il a trouvé plus qu'il n'a cru :
Avant d'être Epoux, il fut pere.
Cenſeurs, n'en dites, &c.



Qu'il fait bon chez Blaiſe aujourd'hui !
Il eſt tout cœur, il eſt tout ame ;
Le bon homme n'a rien à lui,
Son argent, ſon vin, ni ſa femme.
Cenſeurs, n'en dites, &c.

Ces jours passés, on m'a fait voir
En ces lieux une étrange chose ;
Une Veuve en grand désespoir,
Grand désespoir couleur de rose.
Censeurs, n'en dites, &c.

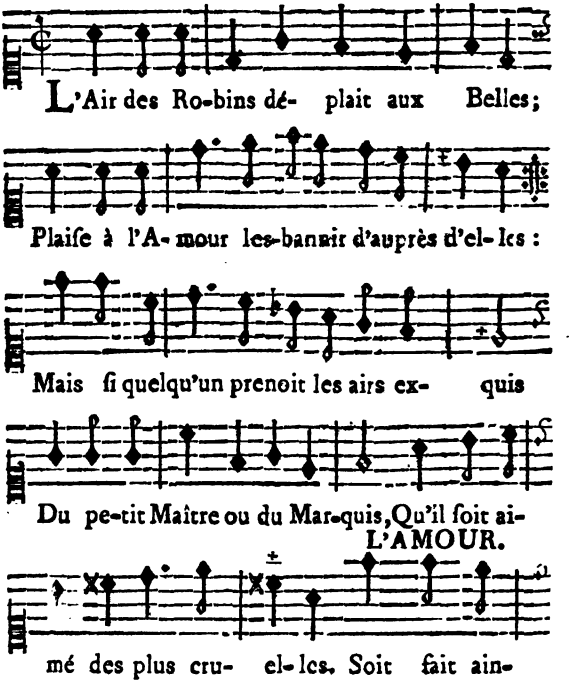
Ma mere, du matin au soir,
Me cherche un tendre époux qui m'aime ;
Sous prétexte de me pourvoir,
Elle se pourvoit elle-même.
Censeurs, n'en dites, &c.

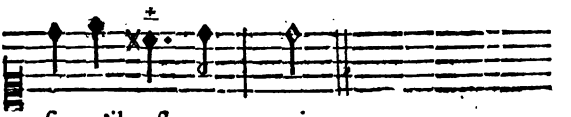
Mon Papa sortant du logis,
Laissa Maman au lit malade ;
Le soir au Bal il fut surpris
De la trouver en mascarade.
Censeurs, n'en dites, &c.

Pour nous rendre tous satisfaits ;
Venez voir la Piece nouvelle ;
C'est une bagatelle, mais
Elle vous prouve notre zele.
Censeurs, n'en dites point de mal,
Tout est permis en Carnaval.

DIVERTISSEMENT
DE LA VEUVE A LA MODE.

VAUDEVILLE.





ſi qu'il eſt re- quis.

UNE FEMME.

A mon époux je ſuis fidelle,
Mais à ſes yeux je ceſſe d'être belle :
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis
De ménager quelques amis ;
Un mari par-là ſe rappelle.

L'AMOUR.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

UN CAISSIER.

Je ſuis Caiſſier, Philis me preſſe
De lui montrer juſqu'où va ma tendreſſe ;
Pour la meubler, & la mettre en habits,
Dieu d'Amour, qu'il me ſoit permis
D'altérer les fonds de la caiſſe.

L'AMOUR.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

UNE FILLE D'OPERA.

J'ai des talens, j'ai de la grace,
A l'Opera je remplis bien ma place ;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis ;
S'il me vient quelques étourdis,
De les réduire à la beſace.

L'AMOUR.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

UN PETIT-MAITRE.

Pour un objet jeune & volage,
J'ai conſommé trop-tôt mon héritage :
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis ;
Si j'ai Maitreſſe à cheveux gris,
De gruger juſqu'à l'équipage.

L'AMOUR.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

UNE VIEILLE.

Soumiſe à toi dès mon enfance,
J'ai bien gagné le droit de vétérance ;
Puiſqu'aujourd'hui mes beaux jours ſont finis ;
Dieu d'Amour, qu'il me ſoit permis
De voir ma fille en ſurvivance.

L'AMOUR.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

UN MOUSQUETAIRE.

Je ſuis un jeune Mouſquetaire,
Frais & diſpos, propre au tendre myſtere :
Grand Dieu d'Amour, permettez qu'un bon vent
Me conduiſe ſans accident
Juſqu'au rivage de Cythere.

L'AMOUR.

Soit : bon voyage au ſuppliant.

UN VIEILLARD.

Je veux, quoique ſexagénaire,
Prendre une femme, & tâcher d'être pere :
Je ſçais, Amour, que le riſque en eſt grand ;

Que votre ſecours tout-puiſſant
Me faſſe finir cette affaire,
Sans porter le croiſſant.

L'AMOUR,

Néant.

UNE FINANCIERE.

Un Sous-Fermier, dont je ſuis femme,
Va près d'une autre uſer toute ſa flamme;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis
De recourir à ſon Commis;
D'autres le font, ſans qu'on les blâme.

L'AMOUR.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

UN GASCON.

J'ai de l'intrigue & du génie,
Mais pas le ſou; Bordeaux eſt ma patrie:
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis
D'en conter aux Belles *gratis*,
Et d'uſer de mon induſtrie.

L'AMOUR.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

UNE COQUETTE.

Je ſuis jeune, je ſuis coquette:
Mais mon mari me défend la fleurette;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis
D'en impoſer même à Themis,
Pour le faire mettre en retraite.

L'AMOUR.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

L'OFFICIER.

Au Régiment je dois me rendre,
Il faut partir, je ne puis m'en défendre ;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis
De bruſquer la jeune Philis,
Car je ne ſçaurois plus attendre.

L'AMOUR.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

UNE PROCUREUSE.

Mon mari, Procureur habile,
Des biens d'autrui ſe réjouit en ville ;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis
De rogner ſur ce qu'il a pris,
Pour en aider quelque pupille,

L'AMOUR.

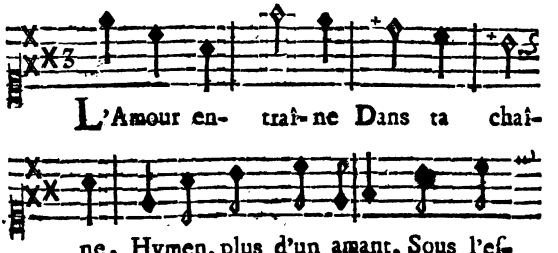
Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

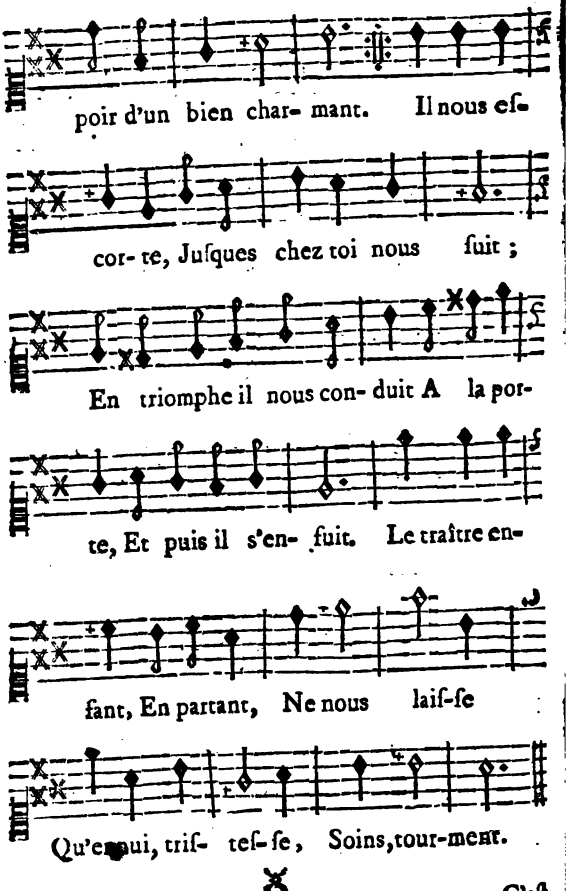
DIVERTISSEMENT
DU CONTRASTE DE L'HYMEN ET DE L'AMOUR.

UN MASQUE.
AIR.

DIEU d'Amour, Dieu d'Hymen, trop funeſtes rivaux,
Ne verra-t-on jamais terminer votre guerre ?
Vous êtes deſtinés pour le bien de la terre,
Et vos ébats en cauſent tous les maux ;
Loin de ne former qu'une chaîne,
Vous êtes toûjours déſunis,
Et vos ſujets, hélas ! partageant votre haine,
Ne ceſſent d'être ennemis.

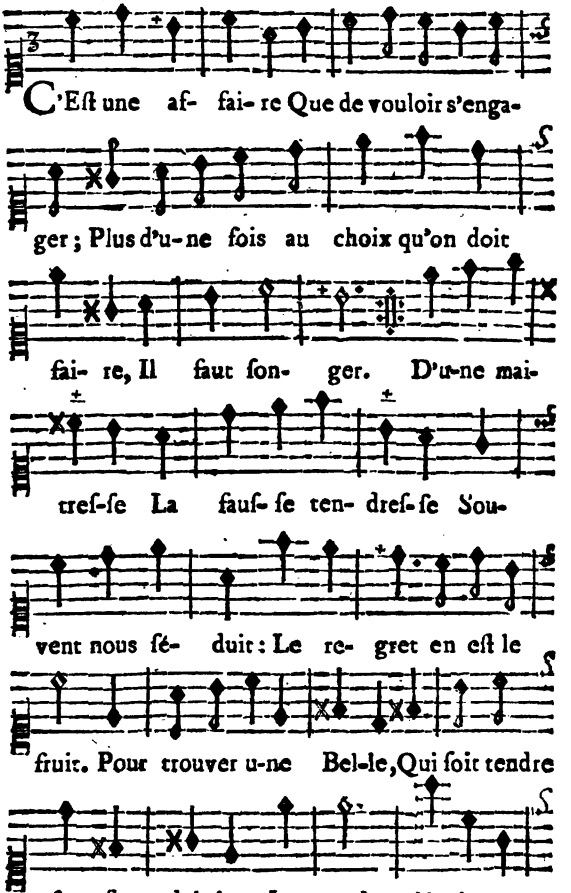
MENUET.

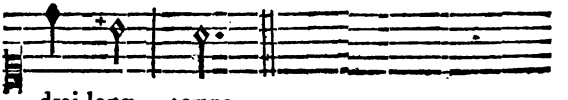



poir d'un bien char- mant. Il nous eſ-
cor- te, Juſques chez toi nous ſuit ;
En triomphe il nous con- duit A la por-
te, Et puis il s'en- fuit. Le traître en-
fant, En partant, Ne nous laiſ-ſe
Qu'ennui, triſ- teſ-ſe, Soins, tour-ment.

C'eſt

Mineur.


C'Eſt une af- fai- re Que de vouloir s'enga-
ger ; Plus d'u-ne fois au choix qu'on doit
fai- re, Il faut ſon- ger. D'u-ne mai-
treſ-ſe La fauſ- ſe ten- dreſ-ſe Sou-
vent nous ſé- duit : Le re- gret en eſt le
fruit. Pour trouver u-ne Bel-le, Qui ſoit tendre
& fi- del- le, J'at- tends : Ah ! j'atten-



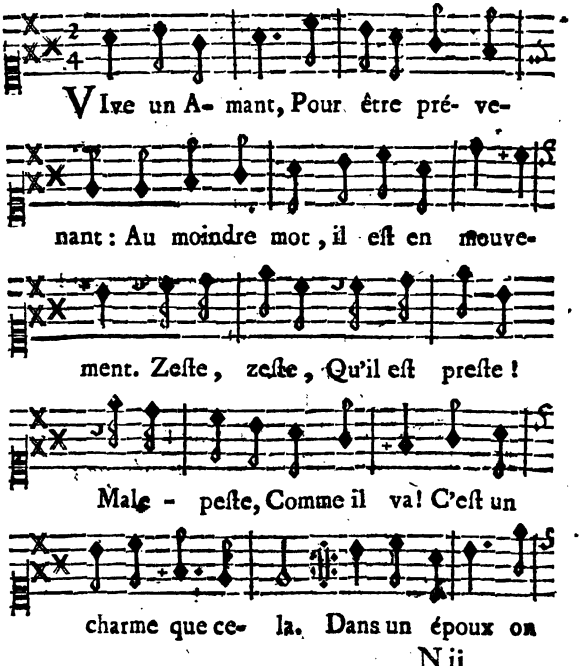
Ah ! que Sylvandre
Sembloit tendre,
Quand cet heureux Berger
A l'hymen ſçut m'engager !
Son cœur ſans ceſſe,
Par des ſoins amoureux,
Me prouvoit les plus beaux feux ;
Sa tendreſſe,
Combloit tous mes vœux.
Quel changement,
Etonnant !
Quel martyre !
Je n'oſe dire
Mon tourment.

Mineur.

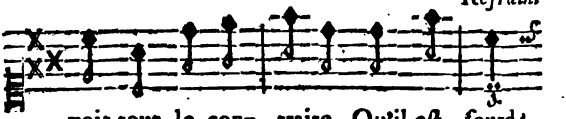
Dieu de Cythere,
Fais un prodige en ce jour ;
Redonne à mon époux, pour me plaire,
Tout ſon amour.
Si ta puiſſance,
Jointe à ma conſtance,
Ranime ſon cœur,

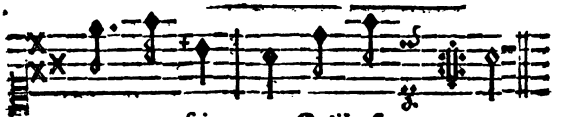
Quelle gloire & quel bonheur !
Pour le revoir encore
Me jurer qu'il m'adore,
J'attends :
Attendrai-je longtemps ?

VAUDEVILLE.



Refrain.





Ah ! qu'un mari
Paroît doux & poli
Pour des Beautés qu'il voit hors de chez lui !
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte !
Male-peſte,
Qu'il reſſent
Pour elles d'empreſſement !
Mais du moment qu'il eſt dans ſon ménage ;
Qu'il eſt ſourd !
Qu'il eſt lourd !
Qu'il eſt gourd !
L'ennuyeux perſonnage !

Plus un Client
Se fait voir opulent,
Plus l'Avocat ſe fait voir éloquent.
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte !
Male-peſte,
Comme il va !
Dès qu'il voit briller cela.
Mais ſi quelqu'un l'aborde ſans finance,
Qu'il eſt ſourd !
Qu'il eſt lourd !
Qu'il eſt gourd !
Adieu ſon éloquence.

Quand un Gaſcon
Découvre la maiſon
D'un bon patron, qui prête ſans façon,
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte !
Male-peſte,
Comme il va !
Dans un inſtant l'y voilà.
Mais quand il faut rendre ce qu'on lui prête,
Qu'il eſt ſourd !
Qu'il eſt lourd !
Qu'il eſt gourd !
Bon ſoir, l'affaire eſt faite.

Quand le Deſtin
Nous met en beau chemin ;
De tous côtés il nous vient un couſin.
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte ;
Male-peſte,
Comme il va
Prôner par-tout ce nom-là !
Mais s'il nous voit menacé de l'orage ;
Qu'il eſt ſourd !
Qu'il eſt lourd !
Qu'il eſt gourd !
Adieu le parentage.

Leſte & fringant,
Le Conſeiller pimpant ;
Dès qu'il apprend que ſa Nymphe l'attend
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte !
Male-peſte,
Comme il va !
Dans un moment l'y voilà.
Mais quand il faut aller à l'audience ;
Qu'il eſt ſourd !
Qu'il eſt lourd !
Qu'il eſt gourd !
Plaideur, prends patience.

Lorſque Colin,
D'un air tendre & badin;
Veut me ſurprendre un amoureux larcin;
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte!
Male-peſte,
Comme il va!
C'eſt un charme que cela!
Si je lui dis un mot du mariage,
Qu'il eſt ſourd!
Qu'il eſt lourd!
Qu'il eſt gourd!
Le badin devient ſage.

Quand Arlequin
Voit le Parterre plein;
Ce doux aſpect d'abord le met en train.
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte!
Male-peſte,
Que de ris!
Que de ſauts & de lazzis!
Mais quand il voit déſerter ſon école,
Qu'il eſt ſourd!
Qu'il eſt lourd!
Qu'il eſt gourd!
Adieu la capriole.

DIVERTISSEMENTS
DE L'HOROSCOPE ACCOMPLI.

I.

DEUX ESCLAVES.

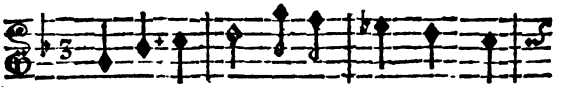
DUO.

DU bonheur des mortels, arbitre ſouveraine ;
Liberté, douce liberté,
Que notre cœur eſt enchanté,
Du ſort heureux qui vous ramene !

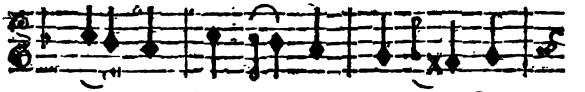
Dans les plaiſirs faites couler nos jours ;
Terminez à jamais nos peines,
Et qu'on ne porte plus en ces lieux d'autres chaînes
Que celles du Dieu des Amours.

UN ESCLAVE.

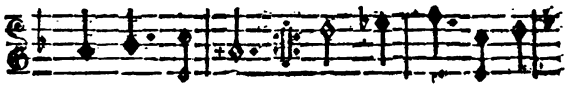
MENUET.



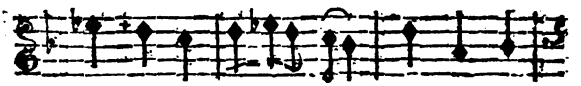
LA li- ber- té d'elle même eſt char-



man-te : Par- tout on van- te Ses

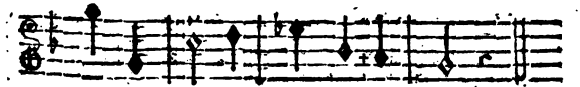


attraits flat-teurs : Mais elle eſt mille



fois plus ai- ma- ble, Quand on la

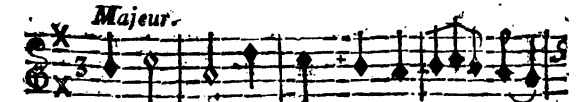
tient d'un ob- jet a- do- ra- ble, Qui



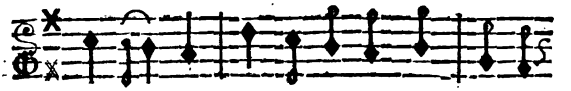
la ra- vit à tous les cœurs.

UN AUTRE ESCLAVE.

Majeur.

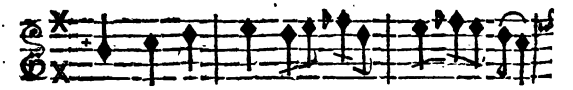


LE plai- ſir de vous rendre homma- ge

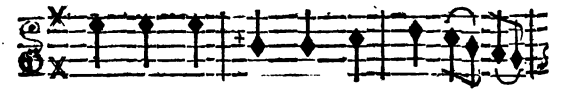


Nous dé- dom- ma- ge De tous les maux que

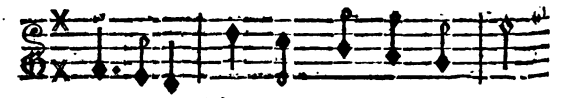
nous avons fouf- ferts. Un doux pou-



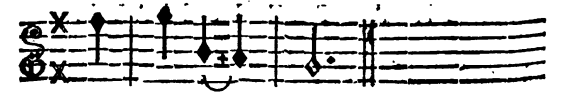
voir ſous vos loix nous en- trai- ne,



Et quand vos mains ont bri- ſé no- tre

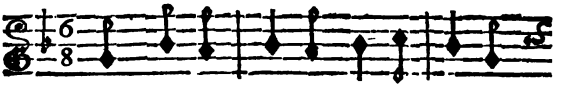


chaî- ne, Vos yeux nous ont don- né

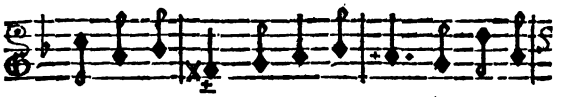


de nou- veaux fers.

VAUDEVILLE.

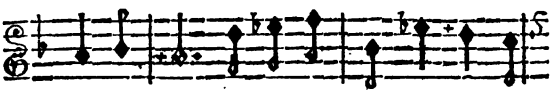


D'Un jeune plumet vif & tendre

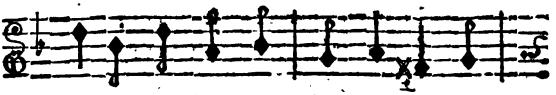


Philis voulant combler les vœux, Fut à l'O-

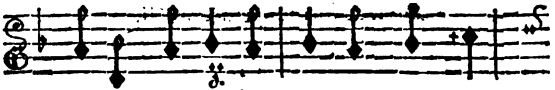
racle pour apprendre, S'il auroit toujours



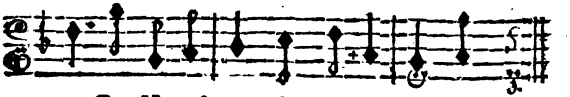
mêmes feux. On lui dit que, suivant l'u-



sage, Son bonheur le rendroit vo-



lage. Beautés sen- si- bles, son- gez-



y ; Cet Horoſcope eſt accom-pli. Beautés.

Un mari languiſſant, débile,
D'héritiers étant dépourvu,
Pour en avoir, vit la Sibille ;
Voici ce qui fut répondu :
Le grand air te ſeroit utile,
Pour quelques mois quitte la ville.
Il eſt ſix jours hors de chez lui,
Et l'Horoſcope eſt accompli.

L'époux d'une femme jolie,
Dans l'embarras d'un gros procès,
Eut recours à l'Aſtrologie,
Pour en apprendre le ſuccès :
On lui prédit victoire entiere,
Si Madame ſuivoit l'affaire.
Il le permit en bon mari,
Et vit l'Horoſcope accompli.

On prédit à certaine prude,
Que l'Amour vaincroit sa rigueur ;
Elle redoubla son étude,
Pour rendre l'Oracle menteur :
Gens d'élite viennent chez elle ;
Aucun ne fléchit la cruelle :
Il se présente un étourdi,
Voilà l'Horoscope accompli.

✕

Un vieux & grave personnage
Dans l'hymen voulant s'engager,
L'Oracle lui dit qu'à son âge
On doit craindre certain danger.
Toujours rempli de sa folie,
Un beau matin il se marie :
Hélas ! avant le jour fini,
L'Horoscope étoit accompli.

✕

Sur le point de faire un voyage,
Damon voulut être éclairci,
Si l'objet de son tendre hommage
Ne le mettroit pas en oubli :
On lui prédit que sa Climene
L'oublieroit avant la quinzaine.
Il part Dimanche, & le Lundi
L'Horoscope étoit accompli.

ARLEQUIN.

Quand on nous fit venir en France,
L'Oracle nous dit qu'en ces lieux
Rien n'échappe à la connoiſſance
Des Spectateurs judicieux;
Mais que ſouvent votre indulgence,
Ranimeroit notre eſpérance.
Puiſſions-nous encore aujourd'hui
Voir cet Horoſcope accompli!

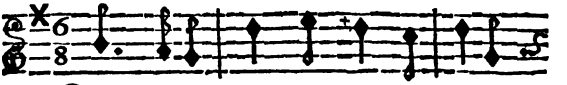
II.

UN ESCLAVE.

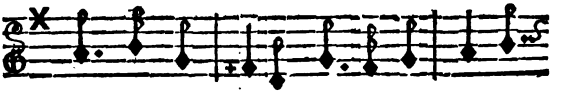
AIR.

DANS l'univers
Rien n'eſt exempt de fers:
Un Héros qui ſuit la victoire
Se rend eſclave de la gloire;
Au Dieu de l'Or, immolant ſon repos,
Le commerçant s'expoſe à la fureur des flots;
Le mortel même le plus ſage,
Dans les liens de la Raiſon ſauvage,
Souffre la gêne nuit & jour.
Puiſqu'il faut ſubir l'eſclavage;
Je choiſis celui de l'Amour.

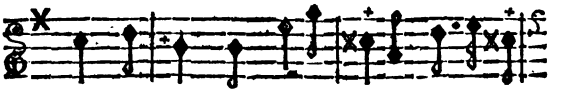
VAUDEVILLE.



QUand une me- re trop ſau- va-ge

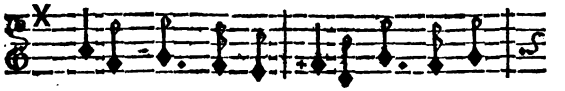


Vous tient en cage, Jeunes Beau-tés, je

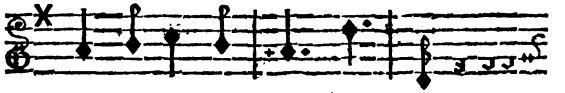


vous plains fort. Quel eſcla- vage! C'eſt u-ne

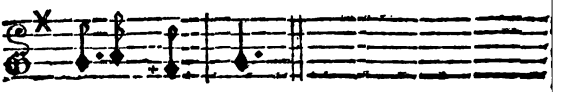
mort. Mais quand la mere moins cha-



grine, Chez la voi- ſine Laiſſe al- ler



par fois ſon ten- dron, Hon, hon,



Encor vit- on.

Quand un Mari d'un caractere
Bruſque & ſévere
Toujours veille & jamais ne ſort ;
Quelle miſere !
C'eſt une mort.
Mais quand un époux débonnaire,
Peu ſédentaire,
Veut qu'on ſoit libre en ſa maiſon ;
Hon, hon,
Encor vit-on.

Lorſque l'on ſert une Climene
Trop inhumaine,
Qui s'effarouche à notre abord ;
Ah ! quelle peine !
C'eſt une mort.
Mais quand Iris, devant ſa Bonne,
Fait la dragonne,
Et qu'en ſecret elle eſt mouton ;
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand une fillette jolie
Fait la folie
De prendre un vieux qui toujours dort,
La triſte vie !
C'eſt une mort.
Mais pendant le temps qu'il ſommeille,
Si l'Amant veille,
Pour la conſoler du griſon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

✕

Quand un objet ſexagenaire,
Qui cherche à plaire,
Veut qu'on lui marque un doux tranſport;
Quelle miſere !
C'eſt une mort.
Mais lorſque la Nymphe à lunette
A pour Soubrette
Une jeune & fraîche Dondon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

✕

Quand il faut ſouffrir la préſence,
Et la licence
Du Traitant qui fait le Milord,
Quelle ſouffrance !
C'eſt une mort.
Mais quand le riche perſonnage

Nous dédommage
Des mauvais tours du Pharaon ;
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand un Amant ſous notre empire
Toujours ſoupire,
Et par ſes plaintes nous endort,
Ah ! quel martyre !
C'eſt une mort.
Mais quand un galant ſçait nous dire
Le mot pour rire,
Avec la petite chanſon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

ARLEQUIN.

Lorſqu'en ces lieux l'Echo réſonne,
Et que perſonne
N'y vient, malgré tout notre effort ;
Ah ! j'en friſſonne !
C'eſt une mort.
Mais quand il faut que l'on ſe ſerre
Dans le Parterre,
Et que l'on garnit le balcon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

DIVERTISSEMENTS DU TRIOMPHE DE PLUTUS.

I.

AIR.

DIEU des amans, ne crains plus désormais
Qu'on puisse échapper à tes armes ;
Je vois dans ce séjour un objet plein de charmes
Où tu pourras trouver d'inévitables traits.
Que de triomphes & d'hommages
Tu vas devoir à ses beaux yeux !
On ne verra plus dans ces lieux
D'indifférens, ni de volages.

AUTRE.

Viens dans ces lieux,
Doux vainqueur des Dieux,
Lance tes plus beaux feux :
La Beauté qui reçoit notre hommage,
Fuit ton doux esclavage ;
Tu l'embellis de mille attraits :
Viens lui montrer l'usage
Qu'à son âge
L'on doit faire de tes bienfaits.

X

AUTRE.

Suivez l'Amour qui vous appelle ;
D'un Amant tendre & fidéle
Que votre cœur
Récompenſe l'ardeur.
C'eſt être à vous-même inhumaine ;
Que de ne pas répondre à ſon déſir.
En lui cauſant la plus ſenſible peine ;
Vous vous privez du plus charmant plaiſir.

II.

UNE SUIVANTE DE PLUTUS.

AIR.

DIEU des tréſors, quelle eſt ta gloire !
Tout l'Univers encenſe tes Autels ;
Tes attraits ſur tes pas font voler la victoire ;
Et tu fais à ton gré le deſtin des mortels.
Que le Dieu de la guerre
Soit prêt à lancer ſon tonnerre ;
Il s'arrête à ta voix ;
Et ſi l'Amour regne encor ſur la terre ;
Il doit à ton ſecours ſa gloire & ſes exploits.

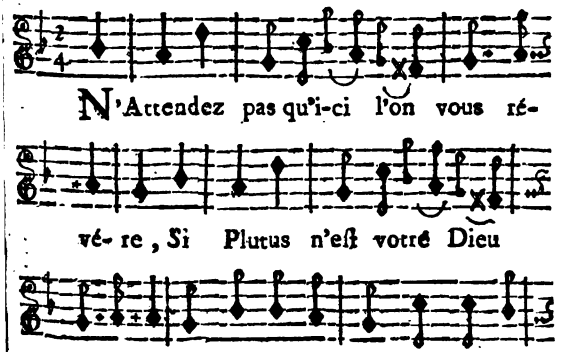
UNE AUTRE SUIVANTE.

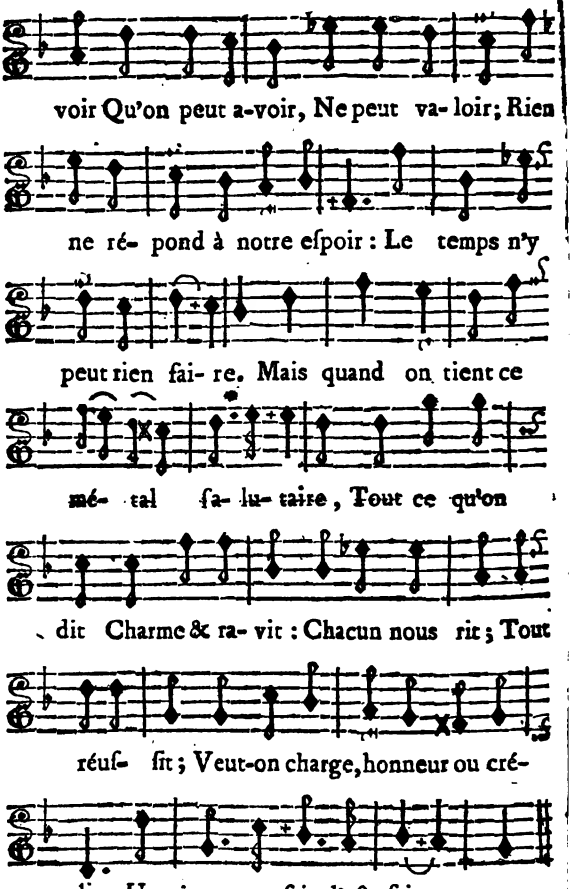
AIR.

Pour le Dieu de la richeſſe ;
Que ſans ceſſe

Notre amour s'empreſſe :
Si pour nous il s'intéreſſe,
Ah ! que nos cœurs ſeront contens !
Nous aurons un éternel printemps.
C'eſt ſa puiſſance
Qui diſpoſe de l'abondance.
Avec Plutus
On a Bacchus,
On a Comus,
On a Vénus.
Sous ſa loi toujours ſouveraine,
Tout fléchit même dans les cieux ;
Il entraîne
Les ſuffrages de tous les Dieux.

VAUDEVILLE.




voir Qu'on peut a-voir, Ne peut va- loir; Rien
ne ré- pond à notre eſpoir : Le temps n'y
peut rien fai- re. Mais quand on tient ce
mé- tal ſa- lu- taire, Tout ce qu'on
dit Charme & ra- vit : Chacun nous rit; Tout
réuſ- ſit; Veut-on charge, honneur ou cré-
dit : Un jour en fait l'af- fai- re.

Dans ce ſéjour, on met tout à l'enchere :
Rien ne s'y fait ſans l'appas du ſalaire ;
Valets, Portier,
Clercs & Greffier ;
Commis, Fermier ;
Sont ſans quartier ;
On a beau gémir & crier,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais ſi l'on joint l'argent à la priere,
Le plus retif,
Le plus tardif,
Devient actif,
Expéditif :
Tout marche, tout eſt attentif ;
Un jour finit l'affaire.

✕

Loin de ces lieux, une tendre Bergere
S'en tient au choix que ſon cœur lui ſuggere :
Fût-ce un Midas
Pour les ducats,
S'il ne plaît pas ;
Il perd ſes pas ;
De tous ſes biens on ne fait cas :
Le temps n'y peut rien faire.
De nos Beautés la maxime eſt contraire ;
Fût-ce un Pallot,
Un Idiot,
Un maître ſot,

Un Oſtrogot,
S'il eſt pourvû d'un bon magot,
Un jour finit l'affaire.

✕

Loin de ces lieux, une riche héritiere
N'eſt point l'objet qu'un Amant conſidere :
Sageſſe, honneur,
Vertu, douceur,
Sont de ſon cœur
L'attrait vainqueur ;
Ses feux ont toujours même ardeur :
Le temps n'y peut rien faire.
De nos amans la maxime eſt contraire ;
Bons revenus,
Contrats, écus,
Sur les vertus
Ont le deſſus ;
De tels nœuds ſont bientôt rompus :
Un jour en fait l'affaire.

✕

Sans dépenſer, c'eſt en vain qu'on eſpere
De s'avancer au pays de Cythere :
Mari jaloux,
Femme en courroux,
Ferment ſur nous
Grille & verroux ;
Le chien nous pourſuit comme loups :

Le

Le temps n'y peut rien faire.
Mais ſi Plutus entre dans le myſtere,
Grille & reſſort
S'ouvrent d'abord;
Le Mari ſort,
Le Chien s'endort,
Femme & Soubrette ſont d'accord:
Un jour finit l'affaire.

✕

Tant que Philis eut un deſtin proſpere;
Plus d'un Amant lui dit d'un air ſincere:
Que vos beaux yeux
Sont gracieux!
L'amour pour eux
Fixe mes vœux;
Chaque inſtant redouble mes feux:
Le temps n'y peut rien faire.
Plutus parti, Philis parut grand'mere:
Plus de tréſor,
Plus de Médor;
Flamme & tranſport
Prirent l'eſſor,
L'Amour s'enfuit & court encor:
Un jour finit l'affaire.

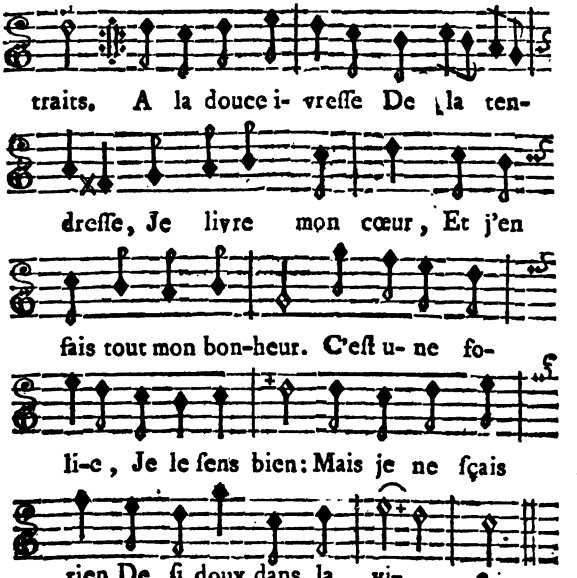
✕

Lorſqu'un Auteur, inſtruit dans l'art de plaire,
Trouve des traits ignorés du Vulgaire,

On l'applaudit,
On le chérit :
Grand & petit
En font récit ;
J'amais l'ouvrage ne périt :
Le temps n'y peut rien faire.
Si l'on ne ſuit qu'une route ordinaire,
Le Spectateur,
Fin connoiſſeur,
Contre l'Auteur
Eſt en rumeur ;
La Piece meurt malgré l'Acteur :
Un jour finit l'affaire.

DIVERTISSEMENT
DE L'ITALIEN MARIÉ A PARIS.

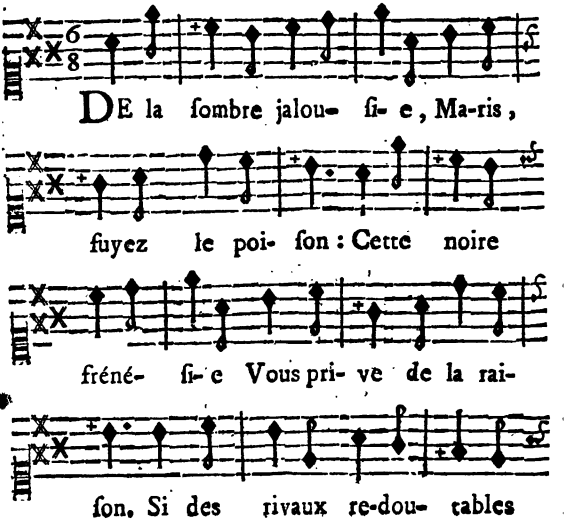
MUSETTE.



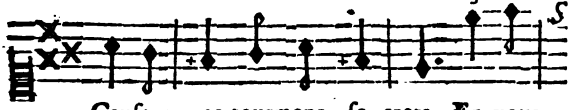
La jeune Bergere
Qui m'a ſçû plaire
Fait tous mes plaiſirs,
Et fixe tous mes deſirs.
Tant que le jour dure,
Sur la verdure,
Nos cœurs amoureux
Béniſſent leurs tendres feux.
C'eſt une folie, &c.

Toute la ſcience,
La connoiſſance
Qui peut me charmer ;
C'eſt l'art de plaire & d'aimer.
La Philoſophie
Que j'étudie,
Se prend dans les yeux
Du cher objet de mes vœux.
C'eſt une folie, &c.

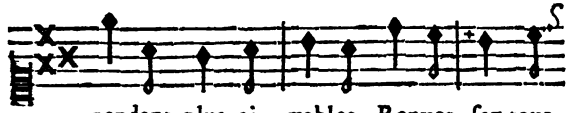
VAUDEVILLE.



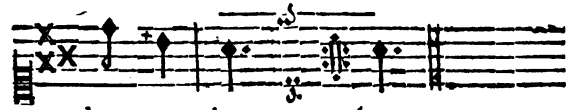
Refrain.



Cauſent vos tourmens ſe-crets, En vous



rendant plus ai- mables, Renver- ſez tous



leurs pro- jets. jets.

Pour l'objet qui vous engage
Devenez plus complaiſans ;
Par un gracieux langage,
Méritez des ſoins conſtans.
L'époux qui gronde & murmure ;
Sur le Livre du Deſtin,
Eſt mis, en groſſe écriture ;
Au Chapitre de Vulcain.

Si votre épouſe eſt fidelle ;
A tort vous vous allarmez ;
Si l'amour ailleurs l'appelle ;
En vain vous vous gendarmez.
Par douceur, vous pourriez être
Excepté du ſort commun ;

Mais ſi vous parlez en maître,
Je parierai cent contre un.

*

Argus, auprès d'une Belle,
Eut beau veiller nuit & jour;
Malgré ſa garde éternelle,
Il fut dupé par l'Amour.
Si ce gardien ſi ſévere
Ne put rien avec cent yeux;
Hélas! que pourriez-vous faire,
Vous qui n'en avez que deux?

*

La contrainte dont on uſe
Par un jaloux mouvement,
D'une femme accroît la ruſe,
Et les deſirs d'un amant.
Souvent même on ne s'engage
Dans un commerce galant,
Que pour goûter l'avantage
De tromper un ſurveillant.

*

Pour trop uſer de remede,
Bien ſouvent on ſe détruit;
De l'erreur qui vous poſſede,
Jaloux, c'eſt-là tout le fruit.
Vos précautions ſéveres
Avancent l'inſtant fatal,
Et vos peurs imaginaires
Réaliſent votre mal.

*

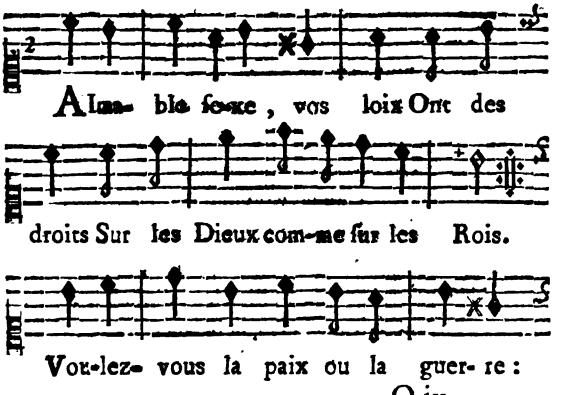
AU PARTERRE.

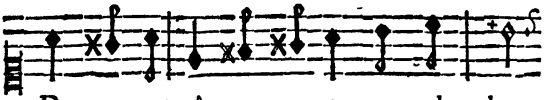
L'ardeur de vous ſatisfaire
Nous rendra toujours jaloux ;
Si nos ſoins peuvent vous plaire ,
Notre ſort eſt aſſez doux.
Notre zele nous fait croire
Que , par des efforts nouveaux ,
Nous aurons du moins la gloire
De balancer nos rivaux.

DIVERTISSEMENT

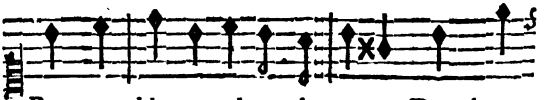
DE LA COLONIE NOUVELLE.

VAUDEVILLE.

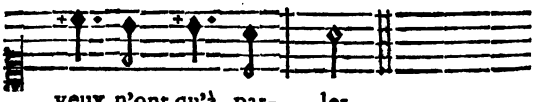




De votre ar- rêt on ne peut ap- pel- ler.



Pour trou-bler ou calmer la ter-re, Deux beaux

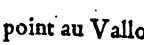


yeux n'ont qu'à par- ler.

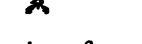
Tout eſt poſſible à votre art ;
Un Vieillard
Rajeunit par votre regard :
Pour dompter le cœur d'un Achille ;
Pour engager un Hercule à filer,
Et pour rendre un Sage imbécille ;
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

Un Avocat, bon Latin,
Cite en vain
Cujas, Barthole & Dumoulin ;
On eſt ſourd à ſon éloquence,
Dès qu'au Barreau Philis vient s'inſtaller :
Pour faire pencher la balance,
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

Pour avoir, à votre choix,
Des emplois,
D'une Belle empruntez la voix.
Un ſujet que Philis préſente,
Sans rien ſçavoir, pourra bientôt briller :
Pour en faire l'un des Quarante,
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.



Je ne vais point au Vallon
D'Apollon,
Quand je veux faire une chanſon.
Le beau feu qu'Aminte m'inſpire,
Vaut bien celui dont ce Dieu fait brûler ;
Et pour faire parler ma lyre,
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.



Si j'avois un inconſtant
Pour Amant,
Je craindrois peu ſon changement :
J'aurois tort de m'en mettre en peine ;
Il en eſt cent que je puis enrôler.
D'ici j'en vois une douzaine,
Et mes yeux n'ont qu'à parler.

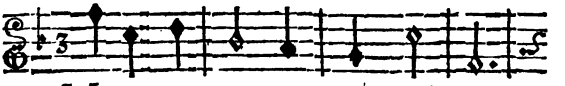
Auteurs, ſoyez déſormais
Plus diſcrets ;
N'attaquez plus ces doux objets.
En vain l'on vante votre ouvrage ;
D'un feu divin il a beau petiller :
Pour vous cauſer un prompt naufrage ;
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

ARLEQUIN.

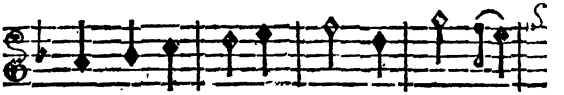
Si vous voulez qu'Arlequin
Soit en train,
Venez, Belles, tout ſera plein.
Je capriole pour vous plaire ;
Applaudiſſez, je ſçaurai redoubler :
Un *bis* ne m'embarraſſe guere ;
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

DIVERTISSEMENT
DE L'ÉCOLE DES MERES.

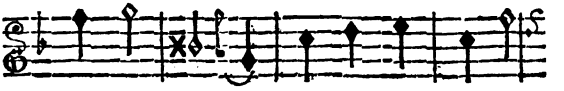
VAUDEVILLE.



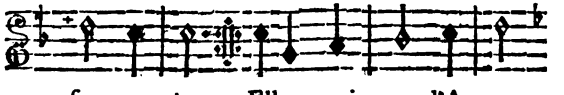
MEre qui tient un jeune ob- jet,



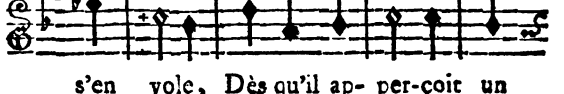
Dans une i- gnoran- ce pro- fon- de,



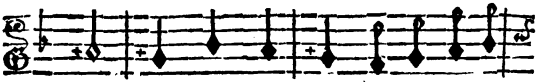
Loin du monde, Souvent ſe trompe en



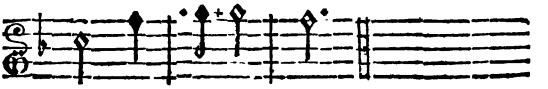
ſon pro- jet; Elle croit que l'A- mour



s'en vole, Dès qu'il ap- per-çoit un



Ar- gus : Quel a- bus ! Il faut l'envo-



yer à l'éco- le.

✕

La Beauté qui charme Damon ;
Se rit des peines qu'il endure ;
Il murmure :
Moi je trouve qu'elle a raiſon.
C'eſt un conteur de faribole,
Qui n'ouvre point ſon coffre fort ;
Le butor !
Il faut l'envoyer à l'école.

✕

Si mes ſoins pouvoient vous toucher ;
Me dit un jour le beau Silvandre,
D'un air tendre....
Que feriez-vous, dis-je, au Berger ?
Il demeura comme une idole,
Et ne répondit pas un mot ;
Le grand ſot !
Il faut l'envoyer à l'école.

✕

Claudine un jour dit à Lucas :
J'irai ce soir à la prairie ;
Je vous prie,
De ne point y suivre mes pas.
Il le promit, & tint parole.
Oh ! qu'il entend peu ce que c'est
Le benêt !
Il faut l'envoyer à l'école.

L'autre jour, à Nicole il prit
Une vapeur, auprès de Blaise ;
Sur sa chaise,
La pauvre enfant s'évanouit.
Blaise, pour secourir Nicole,
Fut chercher du monde aussitôt :
Le nigaud !
Il faut l'envoyer à l'école.

L'Amant de la jeune Philis,
Étant prêt à s'éloigner d'elle
Chez la Belle
Il envoye un de ses amis.
Vas-y, dit-il, & la console.
Il se fie à son confident ;
L'imprudent !
Il faut l'envoyer à l'école.

Aminte, aux yeux de ſon barbon ;
A ſon grand neveu cherche noiſe ;
La matoiſe
Veut le chaſſer de la maiſon.
L'époux la flatte & la cajole,
Pour faire reſter ſon parent ;
L'ignorant !
Il faut l'envoyer à l'école.

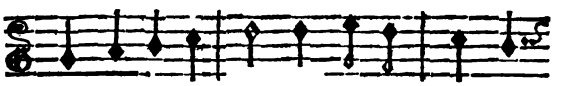
DIVERTISSEMENT
DES ENNUIS DE THALIE.

AIR.

LANCEZ, lancez vos traits ;
Critique ſalutaire :
Mais que votre aigreur ſe modere ;
Lancez, lancez vos traits :
Mais ne bleſſez jamais.
D'un ſel piquant vous devez faire uſage :
Mais l'excès devient un défaut ;
N'en mettez qu'autant qu'il en faut ;
Pour l'aſſaiſonnement d'un léger badinage.

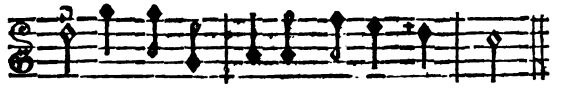
VAUDEVILLE.

LA critique afflige un auteur ; Mais souvent



il en eſt meil- leur. Pour li- mer ſes vers

& ſa proſe, Le ſifflet eſt un aiguil-



lon. A quelque choſe Malheur eſt bon.

Damon, dans un poſte brillant,
Étoit bourru, fier, inſolent ;
La chance tourne, on le dépoſe ;
Le voilà doux comme un mouton.
A quelque choſe, &c.

Climene, avant certain écart,
Médiſoit du tiers & du quart :
Sa langue aujourd'hui ſe repoſe ;
L'Amour l'a miſe à la raiſon.
A quelque choſe, &c.

Un ennemi nous rend prudents ;
Un rival nous rend plus ardents ;
Souvent un mal d'un bien eſt cauſe :
Une faute ſert de leçon.
A quelque choſe, &c.

Liſe, un jour, par le tendre enfant,
Se trouva priſe en folâtrant ;
Depuis ce moment elle n'oſe
Badiner avec Cupidon.
A quelque choſe, &c.

Femme qui n'eſt point en défaut ;
A ſon mari parle bien haut ;
Celle dont la Satyre cauſe,
File doux avec le patron.
A quelque choſe, &c.

Maris dont on charge le front,
Conſolez vous de cet affront ;
Il eſt vrai que ſur vous l'on gloſe,
Mais l'or chez vous pleut à foiſon.
A quelque choſe, &c.

Fille d'un commerce galant ;
Sçait mettre à profit ſon talent ;
Aux dépens du Dinde, elle arroſe
Le goſier d'un jeune Pinçon.
A quelque choſe, &c.

Un ſoir, en allant chez Laïs,
On vola le jeune Damis ;
Ce vol à ſes amours s'oppoſe :
Il eſt ſage, grace au larron.
A quelque choſe, &c.

Sortant un jour de Saint Bonnet ;
Notre fiacre rompit tout net ;
Il nous fallut faire une pauſe
Et vuider encore un flaccon.
A quelque choſe, &c.

Depuis qu'un malheureux procès
De ma table a borné les frais,
Ma porte au parasite est close;
Et je ne vois plus de Gascon.
A quelque chose, &c.

Depuis qu'au rosier de l'Amour
Je me suis piqué l'autre jour,
Quand je veux cueillir une rose,
J'y vais avec précaution.
A quelque chose, &c.

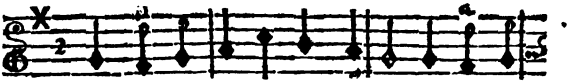
De rhubarbe un vaisseau rempli,
Dans les flots vient d'être englouti:
Ce naufrage-là sera cause
Qu'on vivra sans purgation.
A quelque chose, &c.

AU PUBLIC.

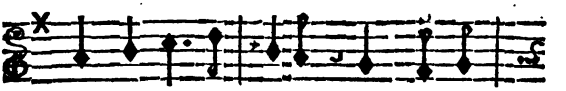
Le beau tems est mauvais pour nous;
Messieurs, il nous prive de vous.
Un tems disgracieux nous cause
Du plaisir & de la moisson.
A quelque chose
Malheur est bon.

DIVERTISSEMENT
DE LA CABALE.

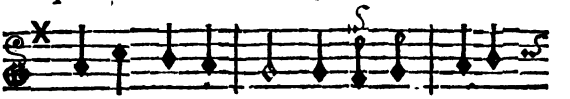
VAUDEVILLE.



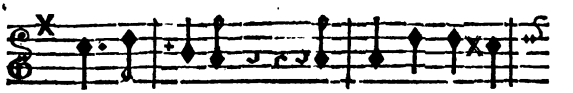
DAns un ſo-lide & juſte é-crit, Fuir le clin-



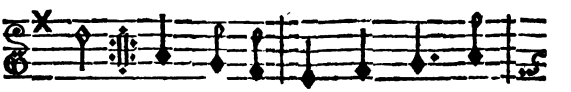
quant & la baſ- ſeſſe ; D'un aimable



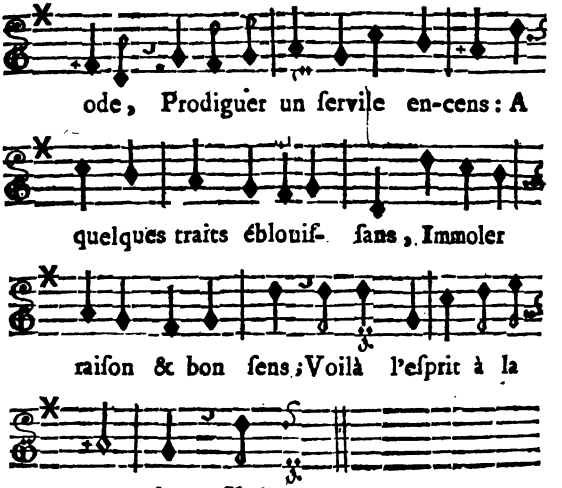
& galant ha- bit Sçavoir em- bellir



la ſa- geſſe ; Voi- là le bon eſ-



prit : Dans le bril-lant Phébus d'une



Des autres goûter le récit;
Vouloir que tout le monde plaiſe
Se prêter à tout ce qu'on dit,
Et mettre chacun à ſon aiſe;
Voilà le bon eſprit.
Du cercle cenſeur incommode;
S'emparer de tout l'entretien,
Ne trouver brillant que le ſien,
Parler beaucoup, ne dire rien
Voilà l'eſprit à la mode.

Tenir avec gens qu'on choiſit,
De doux propos qu'on aſſaiſonne ;
Répandre un ſel qui divertit,
Sans jamais offenſer perſonne ;
Voilà le bon eſprit.
Dans une hiſtoire que l'on brode,
Charger vivement les portraits.
D'Iris mettre au jour les ſecrets ;
Accabler les abſens de traits ;
Voilà l'eſprit à la mode.

Vivre comme un cœur noble vit,
Et volontiers ouvrir ſa bourſe :
Mais pour le tems où l'on vieillit
Se ménager une reſſource ;
Voilà le bon eſprit.
Juſqu'à leur dernier période,
Pouſſer la dépenſe & les frais ;
Se livrer aux plus grands excès,
Pour manquer & languir après ;
Voilà l'eſprit à la mode.

Comme au grand, parler au petit,
Au foible, comme au fort complaire,
Généreux ſans faſte & ſans bruit,
Faire des plaiſirs & les taire ;
Voilà le bon eſprit.

Fuir ceux que la peine incommode,
Chercher ceux de qui l'on attend ;
Du moindre ſervice qu'on rend,
Faire le Public confident ;
Voilà l'eſprit à la mode.

Avant de ſe rendre érudit ;
Se mettre au fait de ſa patrie ;
Sçavoir Paris avant Madrid,
Sçavoir l'Europe avant l'Aſie ;
Voilà le bon eſprit.
Connoître le peuple antipode,
Sans ſçavoir où Londre eſt placé ;
Dans l'hiſtoire Grecque verſé,
Sur la nôtre être à l'A-B-C ;
Voilà l'eſprit à la mode.

Sans regarder comme on conduit
La barque de la république,
Vivre en repos dans ſon réduit ;
Et bien règler ſon domeſtique ;
Voilà le bon eſprit.
Des grands cenſurer la méthode ;
Fronder tout haut les Potentats ;
Pour arranger tous les Etats,
A ſon chez ſoi ne penſer pas ;
Voilà l'eſprit à la mode.

Pour la probité qui languit,
Pour les clients dans l'indigence,
Des Loix employer le crédit,
A peu de frais, en diligence;
Voilà le bon esprit.
En dépit du Droit & du Code,
Faire jouir des héritiers,
A la barbe des créanciers,
Pendant des quarante ans entiers;
Voilà l'esprit à la mode.

✕

Veiller, lorsque le soleil luit;
Dormir, quand il faut qu'on repose;
Faire tout dans le tems prescrit;
Placer en son lieu chaque chose;
Voilà le bon esprit.
Vivre sans regle & sans méthode:
Brusquer, quand il faut réfléchir;
Prolonger, quand il faut finir;
Raisonner, quand il faut agir;
Voilà l'esprit à la mode.

✕

Quand par hazard on réussit,
Ne point s'enivrer du suffrage;
Sur les ouvrages que l'on fit,
Tenir un modeste langage;
Voilà le bon esprit.

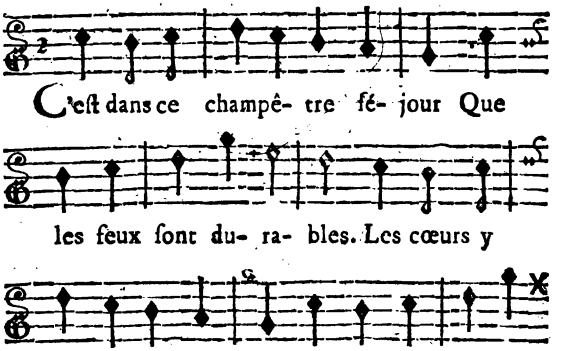
Pour quelques vers qu'on raccommode,
Pour quelque diſtique ou Rondeau,
Se mettre à côté de Boileau,
Diſputer le pas à Rouſſeau ;
Voilà l'eſprit à la mode.

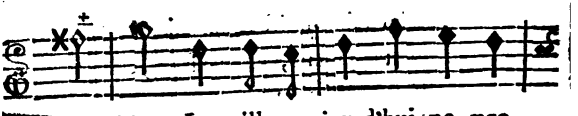
Par un agréable débit
De Contes, bons mots, Epigrammes ;
Par un diſcours qui réjouit,
Trouver l'art d'amuſer les Dames ;
Voilà le bon eſprit.
Du jeu poſſéder la méthode,
Sçavoir Lanſquenet, Biribi,
Brelan, Pharaon, Réverſi,
Comete, Quadrille & Tritri ;
Voilà l'eſprit à la mode.

Du gain ſubjuguer l'appétit,
Dans les emplois que l'on exerce ;
Faire un légitime profit,
Dans la finance ou le commerce ;
Voilà le bon eſprit.
Se fonder un état commode,
Par un équivoque butin,
Dont on achette, un beau matin,
De grands titres ſur parchemin ;
Voilà l'eſprit à la mode.

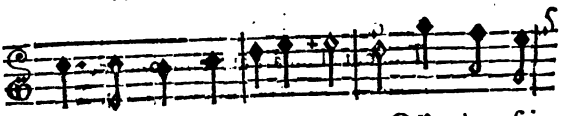
Vivre ſans noiſe & ſans dépit ;
N'être jamais, en mariage,
Contrediſant, ni contredit ;
Borner ſes ſoins à ſon ménage :
Voilà le bon eſprit.
Toujours l'un à l'autre incommode ;
N'avoir, en rien, même vouloir ;
Loger enſemble ſans ſe voir ;
Jamais ni bon jour, ni bon ſoir :
Voilà l'eſprit à la mode.

DIVERTISSEMENT
DE ZEPHIRE ET FLEURETTE.

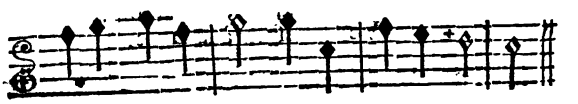




ta- bles. La ville au-jourd'hui ne pro-



duit Que quelques amouret-tes, Qu'un jour fait



éclore, & dé- truit, Comme les fleuret- tes.

L'amour délicat eſt toujours
Fidele à la nature ;
Dans le maintien, dans les atours,
Trop d'art lui fait injure.
Loin des jardins les plus brillans,
Souvent il fait retraite,
Pour aller cueillir, dans les champs,
La ſimple fleurette.

Par un jargon vif & galant,
Nos Amans nous abuſent ;
D'amuſer ils ont le talent :
Mais toujours ils amuſent ;

Ce ſont d'agréables trompeurs
Au métier d'amourette ;
Qui ſçavent, pour cueillir des fleurs,
Semer la fleurette.

✕

Du Petit-Maître ſémillant
Redoutez la tendreſſe ;
Plus il paroît vif & brillant,
Plus ſa flamme eſt traîtreſſe.
Belles, ne vous y fiez pas,
Ce papillon vous guette,
Pour flétrir vos jeunes appas,
Comme une fleurette.

✕

Dans l'amarante & dans le lys,
Je vois trop d'étalage,
Des œillets d'inde & des ſoucis
Je ne puis faire uſage.
La tubereuſe a trop d'odeur ;
La penſée eſt diſcrette.
Non, rien ne flatte plus mon cœur,
Que cette fleurette.

✕

Vous vous perdez, maris coquets ;
Par vos ardeurs follettes ;

Ne vous déferez-vous jamais
De l'erreur où vous êtes ?
Vous laiſſez, dans votre jardin,
Périr des fleurs parfaites,
Pour cueillir, chez votre voiſin,
De ſimples fleurettes.

✕

N'écoutons point le vain jargon
Dont nous bercent les hommes :
Tout eſt zéphyr ou papillon
Dans le ſiecle où nous ſommes.
Pareils, dans leur volage ardeur,
Aux abeilles coquettes,
Sitôt qu'ils ont pillé la fleur,
Adieu les fleurettes.

✕

Notre eſprit, dans notre printemps,
Abonde en fleurs nouvelles ;
Sans peine, l'été de nos ans
En produit d'aſſez belles.
Notre automne encor voit pouſſer
Quelque fleur joliette ;
Mais quand l'hyver vient nous glacer,
Adieu la fleurette.

✕

Vous que l'avarice réduit
A trop d'économie,
Vainement l'Amour vous conduit
Chez une belle amie ;
Voulez-vous bientôt recevoir
Le doux fruit d'amourette ;
De Plutus penchez l'arroſoir
Sur votre fleurette.

✕

Chez nos Sçavans le froid pavot
Eſt une fleur commune ;
L'oreille d'ours eſt le vrai lot
Des hommes de fortune.
Le muguet, des petits Collets
Eſt l'image parfaite.
Tout eſt roſe chez les Plumets ;
Vive leur fleurette.

AU PARTERRE.

Si vous nous avez accordé,
Meſſieurs, votre ſuffrage,
Doit-on ſe croire aſſez fondé
Pour en prendre avantage ?
Non, non, ce ſeroit ſe flatter
D'une gloire indiſcrette.
Ce qu'on vient de vous préſenter
N'eſt qu'une fleurette.

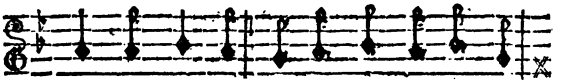
✕

Souvent à des morceaux pompeux
La fortune eſt cruelle ;
Mais quelquefois on eſt heureux
Dans une bagatelle.
Le vent qui briſe les cyprès,
Et par terre les jette,
Reſpecte les foibles attraits
De l'humble fleurette.

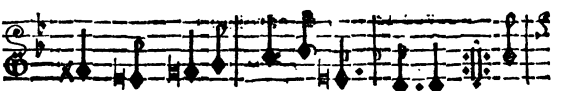
Nota. Suivent les Vaudevilles détachés, parmi leſquels il y en a pluſieurs qui ne ſont point connus. L'ordre paroît exiger qu'on finiſſe par-là le premier Volume, avant que de paſſer au Théâtre Comique de l'Auteur.

VAUDEVILLE.

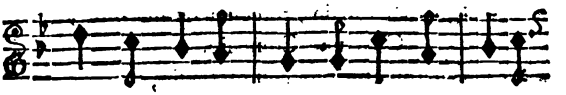
VOir une mere, au déclin de ſes



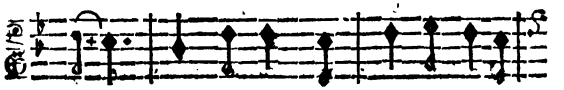
ans, Plus que ſa fille, à l'affut des a-



mans, C'eſt u-ne comé- di- e. Si



quelqu'un entre- prend de gué- rir ſa fo-



li- e, Rare- ment il ré- uſſi-

ra ; C'eſt un o- pe- ra.

✕

Voir un Vieillard amoureux d'un tendron,
S'adoniſer, faire le Céladon,
C'eſt une Comédie :
Qu'il ne s'expoſe pas à chanter en partie :
J'amais juſte il n'entonnera ;
C'eſt un Opera.

✕

Voir une Nymphe en ſuperbes atours,
De ſon vernis faire parade au Cours,
C'eſt une Comédie.
Ne vous y trompez pas : ſa beauté recrépie
Avec le jour diſparoîtra ;
C'eſt un Opera.

✕

Voir un Commis en ſurtout broché d'or ;
Lorgnette en main, trancher du matador,
C'eſt une Comédie.
Pour guérir ſon eſprit de cette frénéſie,
Vainement on le ſifflera ;
C'eſt un Opera.

✕

Lorſqu'un Amant ne forme que des vœux,
On le mépriſe, on ſe rit de ſes feux :

C'eſt une Comédie ;
Mais ſi pour ſon Iris ſa bourſe ſe délie,
Juſqu'à la couliſſe il viendra ;
C'eſt un Opera.

*

Tant que deux cœurs ſont unis par l'amour ;
Au dénouement ils viſent nuit & jour :
C'eſt une Comédie ;
Mais ſi le Dieu d'Hymen par malheur les allie,
Au ſecond Acte on bâillera ;
C'eſt un Opera.

*

Voir une femme adorer ſon époux ;
Le prévenir par les ſoins les plus doux ;
C'eſt une Comédie.
Que cet époux ſi cher vienne à perdre la vie ;
La veuve en chantant pleurera ;
C'eſt un Opera.

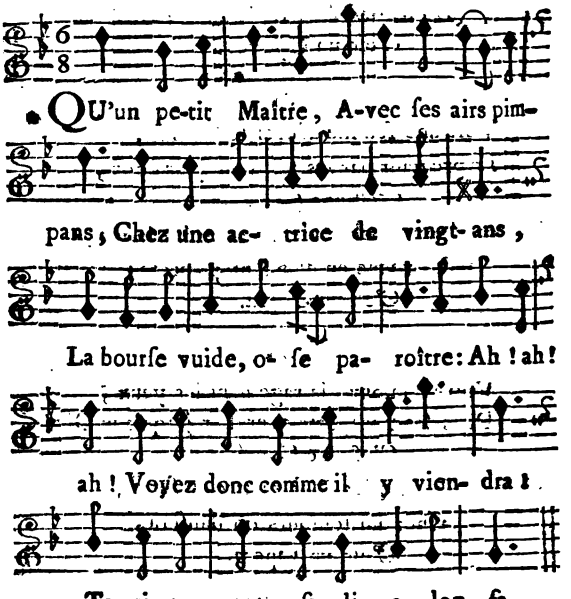
*

Voir un jaloux, la rage dans les yeux ;
Dans ſes tranſports quereller juſqu'aux Dieux ;
C'eſt une Comédie ;
Mais il a beau crier & ſe mettre en furie,
Chez lui toujours on danſera ;
C'eſt un Opera.

*

Chacun, pour plaire, affecte un beau jargon ;
Change à ſon gré de viſage & de ton,
Comme à la Comédie.
La raiſon vainement blâme cette manie ;
Toujours de mal en pis on va,
Comme à l'Opera.

AUTRE.



Qu'une Antiquaille,
Avec ſes faux attraits ;
Veuille avoir, ſans payer les frais,
Un ſoupirant de belle taille :
Ah ! voyez donc comme elle y viendra !
Ta ri ta tou, &c.

Qu'un Robin lutte
Contre un jeune Plumet,
Et qu'il veuille avoir un objet
Qu'un Mouſquetaire lui diſpute ;
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ri ta tou, &c.

Qu'un Buraliſte
Veuille être Directeur ;
Sçût-il ſon Barême par cœur,
Si ſa femme au Fermier réſiſte,
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ri ta tou, &c.

Qu'un vieux Druide
De vigueur dépourvu,
Pour éviter d'être cocu,
Tienne ſa jeune femme en bride :
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ri ta tou, &c.

Que d'une Belle
Un Gaſcon ſoit féru ;
S'il faut, pour être bien reçu,
Par des préſens briller chez elle,
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ri ta tou, &c.

✕

Qu'à l'Audience
Un plaideur indigent
Veuille avoir raiſon ſans argent,
Quand ſon adverſaire finance :
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ti ta tou, &c.

✕

Qu'une Marchande
Veuille faire un gros gain,
Sans avoir, dans ſon magaſin,
Quelque Tendron qui l'achalande :
Ah ! voyez donc comme elle y viendra !
Ta ri ta tou, &c.

✕

Qu'un Aſtrologue
Veuille prévoir l'inſtant
Où l'influence du Croiſſant
Doit le mettre au grand catalogue :
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ri ta tou, falira, lon fa.

AUTRE.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

ON l'a dit, & je le répete :
L'homme eſt toujours à la bavette.
Mille puérils paſſetemps
Ne quittent jamais ſon idée :
On a des hochets en tout tems :
A tout âge on a ſa poupée.

✕

Médor, toujour à ſa toilette
Pour ſes habits ſeuls, s'inquiette.
De ſe voir, & ſe faire voir
Il a toujours l'ame occupée :
Son hochet eſt dans ſon miroir,
Et ſa figure eſt ſa poupée.

✕

Harpagon ſans ceſſe calcule
Ce que par mois il accumule ;
Gagner eſt l'unique ſouhait
Dont ſa cervelle ſoit frappée.
Le beau métal eſt ſon hochet ;
Sa bourſe lui ſert de poupée.

✕

Quand le manége ſçait déplaire ;
Quand on refuſe d'encenſer ;
Quand on eſt trop vrai, trop ſincere ;
A la Cour il faut renoncer.

Quand on veut voir quelque ménage,
Où l'on n'entende point gronder ;
Quand on veut voir quelque partage,
Où l'on s'arrange ſans plaider ;
Quand on veut voir veuve jolie,
Que rien ne puiſſe conſoler ;
Apprenez-moi, je vous ſupplie,
Dans quel pays il faut aller.

Quand un papa ſouvent en ville
Va porter ſes feux inconſtans ;
Quand au brelan, quand au quadrille
La maman donne tout ſon tems ;
Quand la gouvernante babille
Avec la Fleur & Bourguignon,
C'eſt un grand haſard ſi la fille
Echappe aux traits de Cupidon.

Quand chez une fille jolie
Je vois quelqu'un donner le ton ;
Quand à lui plaire on s'étudie,
Quand jamais on ne lui dit, non

Quand tout, juſqu'au chien de la Belle,
Pour lui devient un vrai mouton,
Je ſçais qui c'eſt, & je l'appelle
Le pourvoyeur de la maiſon.

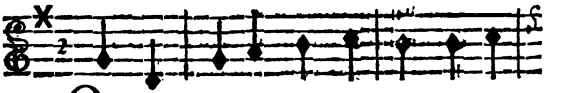
Quand vous voyez votre fillette
Bâiller en étendant les bras;
Quand elle eſt rêveuſe, diſtraite;
L'eſprit toujours dans l'embarras;
Quand elle court à la fenêtre
Chaque fois qu'elle entend ſonner,
Maman, cela vous fait connoître
Qu'au Notaire il faut la mener.

Quand verrons-nous, dans l'opulence,
Quelqu'un conſerver la douceur?
Quand verrons-nous dans le ſilence
Les Amans cacher leur bonheur?
Quand verrons-nous un eſprit ſage
Corriger tous nos étourdis?
Tout cela ſe verra, je gage,
La ſemaine des trois Jeudis.

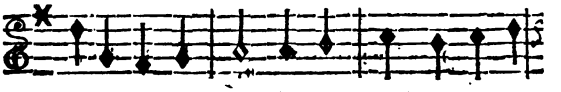
Quand Philis eſt-elle charmée?
Quand ſa rivale a du deſſous.

Quand Floriſe eſt-elle allarmée ?
Quand elle voit ſon vieux jaloux.
Quand un Auteur ſçait-il produire ?
Quand la gaité ſçait l'inſpirer.
Quand voit-on les Medecins rire ?
Quand la fievre nous fait pleurer.

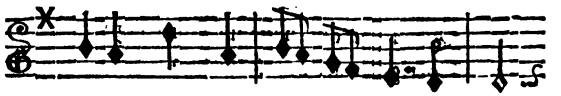
AUTRE.



ON peut encor dans ce tems, Avant

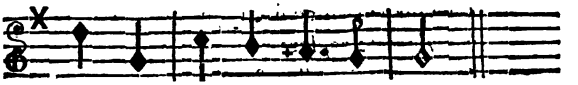


l'âge de quinze ans, Trouver quelque objet no-



vice : Mais, paſſé cet âge - là,

On vous en ra-tiſ- ſe, tiſ- ſe, tiſſe,



On vous en ra- tifi- fe- ra.

Vous qui fermez les verroux ;
Pour empêcher que chez vous
Le tendre Amour ne ſe gliſſe,
C'eſt un abus que cela.
On vous en ratifie, &c.

Dans l'abſence des Plumets,
On vous voit, gens du Palais,
Briller dans la tendre lice ;
Mais quand l'Officier viendra,
On vous en ratifie, &c.

Tant que vous dépenſerez,
Amans, vous réuſſirez ;
L'Amour vous ſera propice :
Mais quand l'argent manquera ;
On vous en ratifie, &c.

Maris qui vous abſentez ;
Vainement vous vous flattez

Que ſur la femme d'Ulyſſe
La votre ſe reglera.
On vous en ratiſſe, &c.

✕

Belles, déſabuſez-vous ;
Si vous croyez qu'un époux ;
Tel que celui d'Euridice,
Juſqu'aux Enfers vous ſuivra :
On vous en ratiſſe, &c.

✕

Si vous cherchez aujourd'hui
Chez les Grands un ſûr appui ;
Au Palais, prompte juſtice ;
Des Agnès, à l'Opera,
On vous en ratiſſe, &c.

AUTRE.

Air : *Du Confiteor.*

POUR détruire le genre humain ;
Les Dieux ont inondé la terre ;
C'eſt un témoignage certain,
Que l'eau fait pis que le tonnerre.
Amis, ne buvons jamais d'eau ;
Des Dieux c'eſt le plus grand fléau.

✕

Phaëton, ce jeune éventé,
Qui voulut éclairer le Monde,
Par la foudre précipité,
Du Pô s'en alla boire l'onde.
Amis, &c.

✕

Le modele fameux des ſots,
Le fat & l'orgueilleux Narciſſe,
Un jour ſe mirant dans les flots,
Y trouva ſon juſte ſupplice.
Amis, &c.

✕

Icare voulant juſqu'aux Cieux
Élever ſon vol téméraire,
De ſon projet audacieux,
Dans l'onde reçut le ſalaire.
Amis, &c.

✕

Ce peuple où Latone en danger
Souffrit un ſi cruel outrage,
En grenouilles s'eſt vû changer;
L'onde fut ſon triſte breuvage.
Amis, &c.

✕

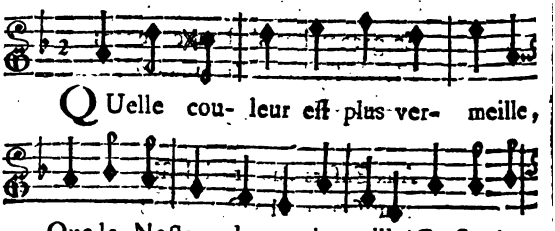
Aux Enfers, un cruel deſtin
Fait ſoupirer les Danaïdes;

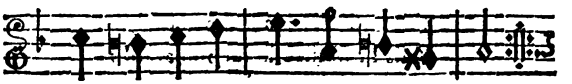
Elles verſent de l'eau ſans fin,
Pour expier leurs parricides.
Amis, ne buvons jamais d'eau,
Des Dieux c'eſt le plus grand fléau.

Que les mortels étoient heureux
Dans l'âge où regnoit l'innocence !
Il ne manquoit rien à leurs vœux ;
Le vin couloit en abondance.
Buvons de ce jus précieux ;
C'eſt le plus beau préſent des Cieux.

Pour prix de ſa rare vertu,
Noé, ce fameux Patriarche,
Reçut du Ciel le bois tortu,
Sitôt qu'il fut ſorti de l'Arche.
Buvons de ce jus précieux ;
C'eſt le plus beau préſent des Cieux.

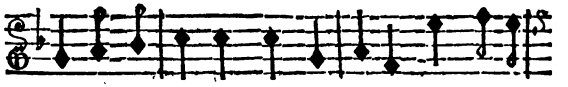
AUTRE.



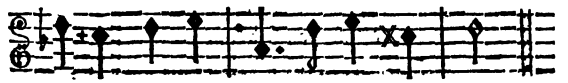


d'y mettre de l'eau; Rien n'eſt ſi beau.

Quand on en boit, ſa douce flamme



Chatouille juſqu'au fond de l'ame. Mes a-mis,



faites m'en rai- ſon; Rien n'eſt ſi bon.

Ah! que ma Climene eſt charmante!
Sa beauté naive & touchante
Surpaſſe tout l'art du pinceau;
Rien n'eſt ſi beau.
Mais ce qui la rend adorable,
C'eſt ſon humeur toujours aimable:
Elle eſt plus douce qu'un mouton;
Rien n'eſt ſi bon.

Tout eſt charmant à cette table :
Mais la Maitreſſe incomparable
En eſt le plus friand morceau ;
Rien n'eſt ſi beau.
De mille attraits elle aſſaiſonne
Les mets exquis qu'elle nous donne.
Avec elle on eſt ſans façon ;
Rien n'eſt ſi bon.

* * *

Vive le Dieu de la Richeſſe,
Pour éblouir une Maîtreſſe!
Non, l'Amour, avec ſon flambeau,
N'eſt pas ſi beau.
Sans art, ſans eſprit, ſans adreſſe,
Il vient à bout d'une tigreſſe.
Non, tout le ſçavoir d'Apollon
N'eſt pas ſi bon.

*

Jeunes Beautés qui voulez rendre
Un cœur toujours ſoumis & tendre ;
Aujourd'hui c'eſt du fruit nouveau ;
Rien n'eſt ſi beau.
En marchant dans la tendre lice,
Gardez que le pied ne vous gliſſe :
Retenez bien cette leçon ;
Rien n'eſt ſi bon.

*

Un Amant, pour fléchir sa Belle,
Lui jure une ardeur éternelle,
Qui doit brûler jusqu'au tombeau;
Rien n'est si beau.
Mais, hélas! le trompeur la quitte,
Et comme Jason, prend la fuite,
Quand il a conquis la toison;
Rien n'en est bon.

X

Maris, voulez-vous que vos femmes
Vous conservent toutes leurs flammes,
Et qu'aucun n'ait part au gâteau:
Rien n'est si beau;
Par une douce complaisance,
Excitez-les à la constance.
Pour les ranger à la raison,
Rien n'est si bon.

X

D'un époux l'humeur est charmante,
Lorsque du logis il s'absente;
Il est galant & damoiseau:
Rien n'est si beau.
Mais chez lui toujours il murmure,
Toujours gronde, toujours censure.
Hélas! comment l'aimeroit-on?
Rien n'en est bon.

X

Avant les nœuds du mariage,
Une fillette douce & ſage,
Rougit à l'aſpect d'un chapeau ;
Rien n'eſt ſi beau.
Dès que le Contrat eſt en forme,
En Démon l'Ange ſe transforme,
Et la brebis devient dragon ;
Rien n'en eſt bon.

Quand une Agnès ſort de la grille,
Son Prétendu d'aiſe pétille ;
De la vertu c'eſt le tableau ;
Rien n'eſt ſi beau.
Mais ſouvent c'eſt la plus habile
A tromper un époux docile ;
Et pour en faire un Actéon,
Rien n'eſt ſi bon.

AUTRE.

Air : *Vous qui du Vulgaire ſtupide.*

SEPTEMBRE eſt le mois agréable
Où le tems eſt calme & ſerein :
Dans cette ſaiſon favorable,
De bonnes gens font le bon vin.

Pendant l'hyver on ſe raſſemble,
Près du feu, joyeux & contens;
On cauſe, on rit, on boit enſemble:
Le bon vin fait de bonnes gens.

✕

Des combats le Dieu redoutable
Jadis à Vénus fit ſa cour;
Pour lors, ſi l'on en croit la Fable,
Le plaiſir engendra l'Amour.
Au doux auteur de ſa naiſſance
Bornant ſa gloire & ſon deſir,
Tous les jours par reconnoiſſance
L'Amour engendre le plaiſir.

✕

Dans le tems où l'on voit éclore
De nos ans la premiere fleur,
Le ſcrupule nous parle encore,
La raiſon maîtriſe le cœur;
Mais quand le Tems, d'un vol rapide,
Nous mene à l'ardente ſaiſon,
Nos paſſions ſont notre guide,
Le cœur maîtriſe la raiſon.

✕

Dans un éternel eſclavage
Quand la gloire tient un Seigneur,
Quoiqu'il reçoive maint hommage,
Ce bien n'eſt-il pas un malheur?

Loin de la Cour & de la Ville,
Quand le sort force un Citoyen
D'aller jouir d'un sort tranquille,
Ce malheur n'est-il pas un bien ?

Quand un Seigneur paye ses dettes ;
Quand fidèle à son premier choix
Il fuit toutes les amourettes,
Ce Seigneur vit comme un Bourgeois ;
Quand un Bourgeois pour sa cuisine
Compte sur les fonds d'un prêteur ;
Quand une Actrice le ruine,
Ce Bourgeois vit comme un Seigneur.

Damon, pour fléchir sa Maîtresse,
Lui promet un meuble complet ;
Il court acquitter sa promesse,
Aussitôt dit, aussitôt fait.
En reçoit-il la récompense ?
De n'en rien dire on la prescrit ;
Mais, loin de garder le silence,
Aussitôt fait, aussitôt dit.

Quand j'examine tes ouvrages
Plutus, je m'étonne, & je dis :
Quel manége dans les ménages
Que l'argent fait de bons maris !

Par une juste conſéquence,
On m'entend crier à l'inſtant :
O trop heureuſe complaiſance !
Que les bons maris ſont d'argent !

Un jeune Ecolier, près d'Hymen,
A beau ſe ſentir énouyoir ;
Il tremble, il étouffe ſa peine ;
Chez lui pouvoir eſt ſans ſçavoir ;
Quand un vieux ſoupirant s'engage
Sa langue fait bien ſon devoir ;
Mais à quoi ſert ſon beau langage ?
Chez lui ſçavoir eſt ſans pouvoir.

Quand les mains vuides, l'on s'approche
De quelque lyrique tendron ;
Son cœur eſt plus dur qu'une roche ;
Le mouton devient un dragon.
Mais quand le beau métal arrive,
A l'aſpect de ce Factoton,
La Raiſon fuit, l'Honneur s'eſquive,
Le dragon devient un mouton.

Belles, quelle eſt votre puiſſance !
Voulez-vous pouſſer un nigaud :
Dans un moment votre aſſiſtance
Le fait monter du bas en haut.

Quelqu'un a-t-il ſçu vous déplaire :
Fût-il un Hercule, un Atlas,
Dans un moment votre colere
Le fait tomber du haut en bas.

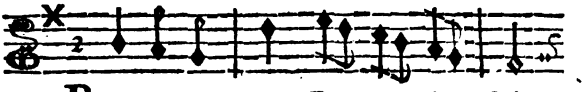
✕

Sur le ſecret qu'on doit aux Belles ;
Sur la foi qu'on doit aux Maris ;
Sur la mode & les bagatelles,
Bordeaux le diſpute à Paris.
Sur les apparences frivoles,
Sur les ſermens trompeurs & faux ;
Sur l'enflure des hyperboles,
Paris le diſpute à Bordeaux.

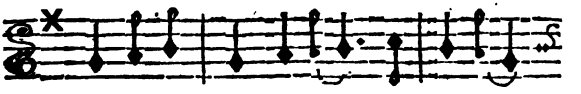
✕

Le bon ſens quelquefois éclaire
Des eſprits ſans arts, ſans talens :
Tout ce que diſent Jacque & Pierre,
C'eſt raiſon ſans raiſonnement.
L'erreur le plus ſouvent habite
Où regne clinquant & jargon :
Tout ce qu'un ergoteur débite,
C'eſt raiſonnement ſans raiſon.

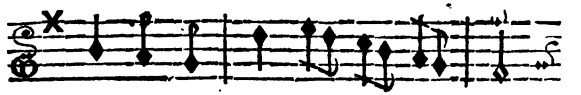
AUTRE.



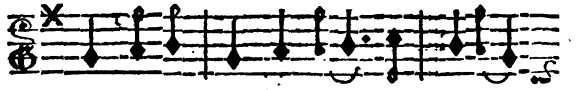
BOire à longs traits De ce vin frais,



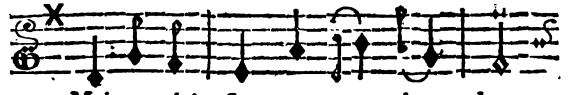
Et ne quit- ter ja-mais la ta-ble,



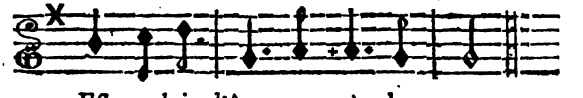
Que pour chan-ter, Rire & ſau- ter,



C'eſt jouir d'un ſort a- gré- a-ble.



Mais un plai- ſir en- cor plus doux,



Eſt ce-lui d'être au- près de vous.

Quand je vous vois,
Au ſort des Rois,
Non, je ne porte point d'envie.
Vous obéir,
Et vous ſervir
Fait tout l'agrément de ma vie;
Mais un plaiſir encor plus doux,
Eſt celui d'être aimé de vous.

Faſſe l'Amour
Que quelque jour
A mes feux votre ame réponde.
Ce doux bonheur
Flatte mon cœur,
Plus que tous les tréſors du Monde;
Mais un plaiſir encor plus doux,
Eſt celui de s'unir à vous.

Ma flamme, hélas!
N'oſeroit pas
Se promettre un ſi beau partage:
Mais ſi jamais
A mes ſouhaits
Vous accordez cet avantage,
Ah! que mon plaiſir ſeroit doux!
Et que j'en aurois avec vous!

AUTRE.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

J'Ai toujours, Bacchus,
Célébré ton jus;
N'en perdons pas la coutume.
Seconde moi :
Que peut, sans toi,
Ma plume ?
Coule, à longs traits,
Dans mon épais
Volume.
Viens, mon cher patron,
Sois mon Apollon :
Viens, mon cher ami, que j't'hume.

Grace à la liqueur
Qui lave mon cœur,
Nul souci ne me consume.
De ce vin gris
Que je chéris
L'écume !
Lorsque j'en bois,
Quel feu chez moi
S'allume !

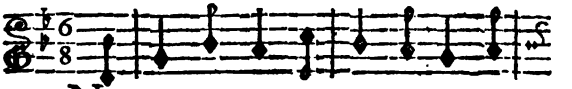
Nectar enchanteur,
Tu fais mon bonheur.
Viens, mon cher ami, que j't'hume!

Champagne divin,
Du plus noir chagrin
Tu dissipes l'amertume.
Tu sçais mûrir,
Tu sçais guérir
Le rhume.
Quel goût flatteur!
Ta douce odeur
Parfume.
Pour tant de bienfaits,
Et pour tant d'attraits,
Viens, mon cher ami, que j't'hume!

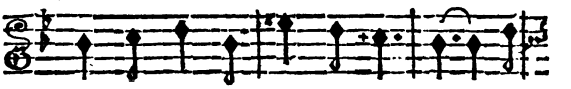
Mars, un beau matin,
Croyant que Vulcain
Travailloit sur son enclume,
Chez la Douna
Vint selon sa
Coutume.
Vulcain les voit,
Et vîte il boit,
Il fume.
Sur ce digne époux,
Cocus, reglez-vous,
Il faut humer comme il hume!

AUTRE.

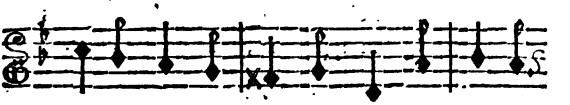
CONSEILS.



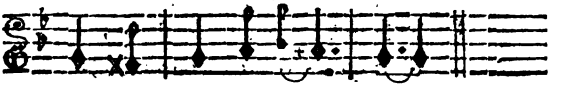
NE vous laiſſez ja- mais charmer ; I-



ris, c'eſt un er- reur ex- trê- me. Un



amant feint de vous ai- mer : Sou-vent il



n'aime que lui mê- me.

I

Quand il pourſuit, c'eſt un chaſſeur
Qui brave les vents & la biſe ;
Mais ſitôt qu'il eſt poſſeſſeur,
Il court après une autre priſe.

Il eſt ſemblable au conquerant
Qu'entraînent la Gloire & Bellonne ;
Et dans chaque place qu'il prend
Il met le feu, puis l'abandonne.

*

Quand ſon deſir eſt ſatisfait,
Le froid s'empare de ſon ame ;
Son feu n'eſt qu'un feu de mouſquet :
Quand le coup part, adieu la flamme.

*

L'hymen reſſemble à ces tableaux
Où l'art fait briller ſon adreſſe :
En s'éloignant d'eux, ils ſont beaux ;
Qu'on approche, leur beauté ceſſe.

*

L'éclat des plus vives couleurs
S'efface dans le mariage,
Et le fruit fait tomber les fleurs,
Sitôt qu'on ſes nœuds on s'engage.

*

Maris, vous vous fâchez à tort
De ce qu'on vous met à la mode ;
Un logis dont votre ami ſort,
En eſt-il pour vous moins commode ?

*

Au Palais qu'habitent les Rois
La jeune coquette reſſemble :

Petits & Grands, Prince, Bourgeois,
Pêle-mêle, tout s'y rassemble.

✕

Son cœur, pour le bien définir,
Est tel qu'une glace brillante,
Qui reçoit, sans rien retenir,
Tous les objets qu'on lui présente.

✕

Les soupirs ne sont d'aucun poids,
Sans Bachus & la bonne chere;
Et c'est par le Port à l'Anglois
Qu'il faut s'embarquer pour Cythere.

AUTRE.

RONDE DE TABLE.

Air : *A Table je suis Grégoire.*

DEscends des Cieux, Dieu du verre!
Vole en ces lieux, tendre Amour:
Venez de myrthe & de lierre
Ceindre mon front tour à tour.
Pour prétendre à cette gloire,
Voici ma juste raison:
A table je suis Grégoire,
Et Tircis sur le gazon.

✕

Grégoire, de ce breuvage
Chérit les puiſſans attraits ;
Tircis, ſous un verd ombrage ;
D'Amour goûte les bienfaits.
Moi, pour avoir la victoire,
De tous deux j'ai pris le ton,
A table, &c.

✕

Ma bouteille & ma Silvie
Rempliſſent tous mes momens ;
Les plaiſirs que l'on varie
N'en ont que plus d'agrémens ;
Pendant l'hyver je ſçais boire,
J'aime en la belle ſaiſon.
A table, &c.

✕

Je ne ſçais point, par des rimes,
Polir un brillant jargon ;
J'ignore les traits ſublimes
De Deſcarte & de Newton ;
Mais pour aimer & pour boire,
Je pourrois donner leçon.
A table, &c.

✕

Des favoris de la Gloire
J'eſtime fort les lauriers ;
Mais au Temple de Mémoire
Je vais par d'autres ſentiers.

Né pour aimer & pour boire,
Par-là j'illuſtre mon nom.
A table je ſuis, &c.

✕

Si quelque chagrin vous frappe;
S'il trouble votre repos,
N'allez point chez Eſculape
Chercher remede à vos maux;
Chers amis, de l'humeur noire
Voici le contrepoiſon:
A table ſoyez, &c.

✕

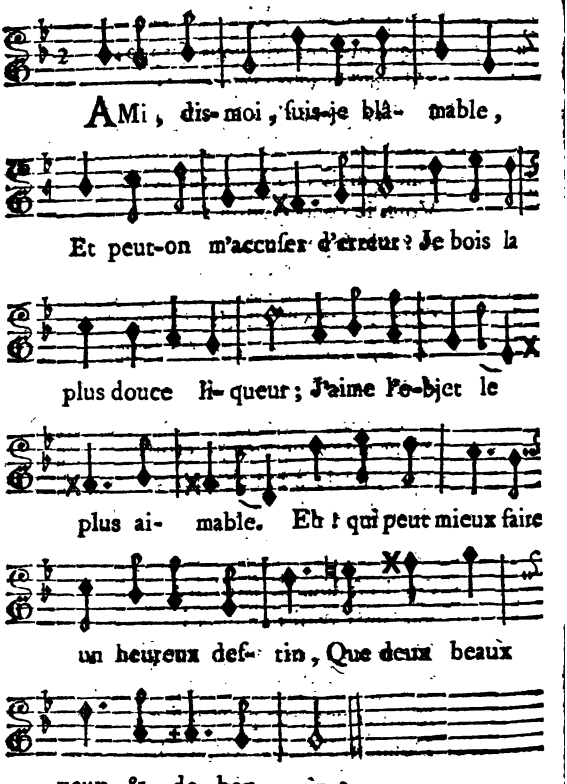
Cette liqueur m'eſt bien chere:
Mais je vous aime encor mieux;
Jeune Iris, ſi pour vous plaire
Je puis être aſſez heureux,
Vous aurez tout lieu de croire
Que, fidele à ma chanſon,
A table je ſuis, &c.

✕

Qu'il eſt doux de ſatisfaire
Ses amis & ſes amours!
De notre tems, pour leur plaire,
Partageons ainſi le cours;
Mettons une part pour boire,
Donnons l'autre à Cupidon.
A table ſoyons, &c.

✕

AUTRE.


AMi, dis-moi, suis-je blâ- mable,
Et peut-on m'accuser d'erreur? Je bois la
plus douce li- queur; J'aime l'o-bjet le
plus ai- mable. Eh! qui peut mieux faire
un heureux des- tin, Que deux beaux
yeux, & de bon vin?

D'Amour je ſçais porter les chaînes,
Sans qu'il m'en coûte aucuns ſoupirs ;
Iris m'en donne les plaiſirs,
Bacchus m'en épargne les peines.
Eh ! qui peut mieux faire un heureux deſtin ;
Que deux beaux yeux & de bon vin ?

AUTRE

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

D'Une faillite qu'il projette
Le fripon ſort avec ſuccès ;
A certains amis qu'il achette,
Il fait nombre de gros billets ;
La Contre-Lettre du Notaire
Sçait en ſecret le dégager.
Eh ! bon ! bon ! bon ! dans une affaire ;
N'y a que façon de s'arranger.

✕

Trois amans ſont fort ordinaires
Chez les coquettes de ce tems ;
Elles prennent l'Homme d'Affaires ;
Pour ſubſiſter à ſes dépens ;
Le jeune Officier, pour leur plaire ;
Le Robin, pour les proteger.
Eh ! bon ! bon ! bon ! dans ce myſtere,
N'y a que façon de s'arranger.

✕

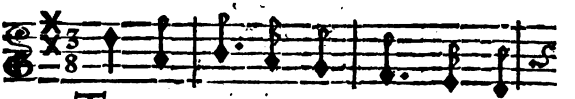
Par le micmac, mainte perſonne
Tient ſa maiſon ſur un bon pié,
La moitié de ſon bien qu'on donne
Met à l'abri l'autre moitié.
Thémis n'ignore pas qu'on triche.
Mais la voyons-nous s'en venger?
Eh! bon! bon! bon! pour être riche,
N'y a que façon de s'arranger.

Le vieux Amant d'une fillette
Partage avec elle ſon bien;
Médor à ſa vieille coquette
Vend cher une heure d'entretien.
Tout l'argent de la décrépite
Chez la jeune Iris va loger.
Eh! bon! bon! bon! chacun profite;
N'y a que façon de s'arranger.

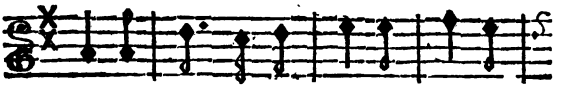
Voici la conduite commune
D'un jeune & puiſſant héritier;
De Liſette il fait la fortune,
Il enrichit un uſurier.
Le joueur adroit l'expedie,
Le flatteur y trouve à gruger.
Eh! bon! bon! bon! dans cette vie,
N'y a que façon de s'arranger.

AUTRE.

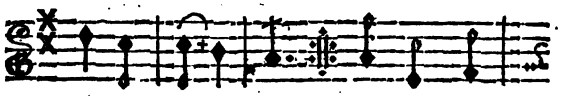
LES LOZANGES.



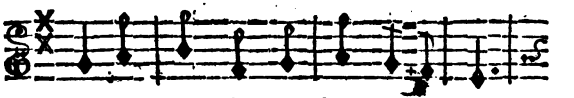
TEs Attraits, Pour ja- mais, Belle El-



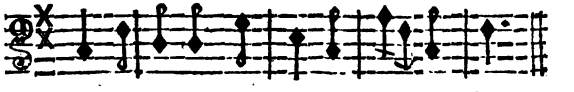
mire, M'ont ſçu ré- duire Sous ton



doux em- pi- re. Content, quand



je te voi, Mon ar- deur pour toi



Eſt-ex-tréme : De mê-me, Ai-me- Moi.

Tous
Jaloux
Sont des foux
Que je blâme.
Fi d'une flamme
Qui nous ronge l'ame.
Fais, mon cher, comme moi;
Pour braver la loi
D'une Amante
Changeante;
Chante,
Boi.

Dans
Les champs,
Les Amans,
De leurs Belles
Gardiens fideles,
Sont toujours près d'elles:
Ici, même l'époux
Jamais n'est jaloux;
L'imbecille,
Tranquille,
File
Doux.

Tot,
Cataut,
Il me faut
Du Tonnerre :
Vîte, ma chere,
Remplis-en mon verre.
Fais-moi du bois tortu
Goûter la vertu ;
Ce commerce
Me berce :
Verſe
Drû.

Non,
Damon,
Ce canton
De la terre,
Dit l'Angleterre,
Ne me tente guere.
Qui par le Paquebot
Y paſſe, eſt un ſot.
Là, la goutte
Qu'on goûte,
Coûte
Trop.

AUTRE.

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

CELUI qui trompe eſt un fripon,
Celui qu'on trompe eſt un oiſon :
Tâchons de n'avoir point affaire
A tout Grec & Maître Gonin ;
N'être point dupe, & n'en point faire,
C'eſt à quoi viſe un eſprit ſain.

Fuir la gloire & l'ambition,
Se plaire en ſa condition ;
Jamais en vain ne ſe repaître,
D'aucun eſpoir n'être bercé ;
Rendre content & toujours l'être ;
C'eſt le parti le plus ſenſé.

Rien n'eſt pire que le chagrin :
Dans notre ame il porte un venin,
Qui nous fait à pas lents deſcendre
Dans les ténèbres du tombeau.
N'en point donner & n'en point prendre,
C'eſt-là le deſtin le plus beau.

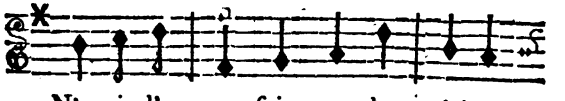
Les

Les termes durs & les gros mots
Ont ſouvent cauſé de grands maux ;
Dans les cœurs ils ſçavent produire
Des haines qu'on n'éteint jamais.
N'en point entendre & n'en point dire,
C'eſt à quoi tendent mes ſouhaits.

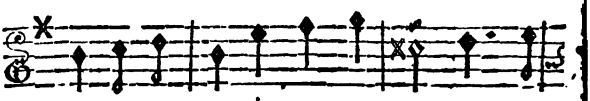
Des procès l'uſage fatal
Mene tout droit à l'Hôpital.
Nous perdons, par leur miniſtere,
Nos biens, notre tems, nos amis :
N'en point avoir & n'en point faire,
C'eſt le meilleur à mon avis.

AUTRE.

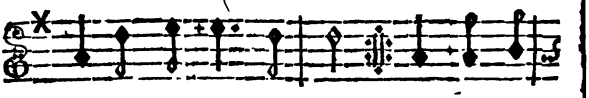
ETre ſou- mis, tendre & ſin- cere,



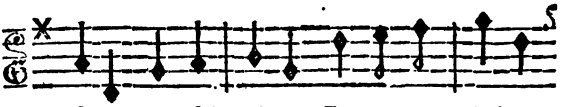
N'avoir d'au- tres ſoins que de plaire



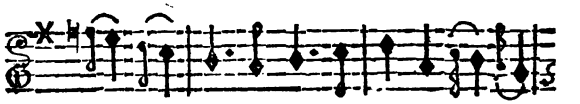
A l'objet qui ſçut nous charmer ; C'eſt ain-



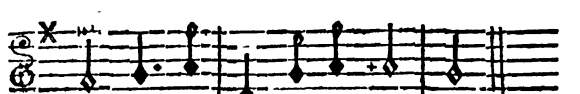
ſi qu'on devroit ai- mer. Ne conſi-



derer que ſoi-même, Renoncer à la



bon-ne foi, N'avoir que ſon plaiſir pour



loi ; C'eſt ain- ſi que l'on ai- me.

Loin des beaux yeux de ſa maitreſſe,
Sentir une vive triſteſſe,
Qu'aucun plaiſir ne peut calmer ;
C'eſt ainſi qu'on devroit aimer.
N'y penſer plus dès le jour même,
Se livrer à d'autres amours,

Et changer d'objet tous les jours ;
C'eſt ainſi que l'on aime.

✕

Se plaire dans ſon doux martyre,
Reſſentir beaucoup & peu dire,
Par des ſoins conſtans s'exprimer ;
C'eſt ainſi qu'on devroit aimer.
Affecter une peine extrême,
Feindre ſans ceſſe de languir,
Beaucoup dire & peu reſſentir ;
C'eſt ainſi que l'on aime.

AUTRE.

Air : *Confiteor.*

LE vieux Silene à ſes amis,
Entre la poire & le fromage,
Un jour montra ſes cheveux gris,
Et leur adreſſa ce langage :
De vieux amis & du vin vieux
Sont les plus doux préſens des cieux.

✕

Malgré les maux & les tourmens
Que dans la vieilleſſe on éprouve,
Elle a de certains agrémens,
Et voici comme je le prouve :

De vieux amis & du vin vieux
Sont les plus doux préſens des Cieux.

✕

Mon printems eſt bien loin de moi,
Et déjà mon été s'envole.
En faut-il pleurer ? Non, ma foi ;
Par ce refrain je me conſole ;
De vieux amis, &c.

✕

Contre le tems prompt à paſſer,
C'eſt mal à propos que l'on boude ;
Quand la tête vient à baiſſer,
Pour boire on hauſſe mieux le coude.
De vieux amis, &c.

✕

Mes chers enfans, juſqu'au moment
Où nos yeux ne verront plus goute,
Verre en main, voyons-nous ſouvent,
Et buvons la petite goutte.
De vieux amis, &c.

✕

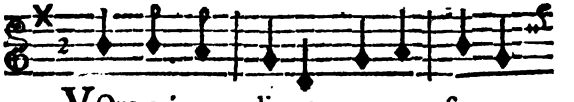
Que des Dieux l'auguſte pouvoir,
Juſqu'à la fin de ma carriere,
Me conſerve un œil pour vous voir,
Une main pour porter mon verre.
De vieux amis, &c.

✕

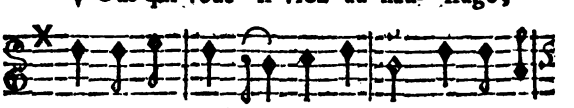
Silene ſe tut à ces mots,
Et ſes yeux pleuroient de tendreſſe;
Tout ce qu'il dit eſt à propos,
Et j'y trouve de la ſageſſe.
De vieux amis, &c.

Dans ce beau ſéjour, Dieu merci,
Nous avons ce double avantage;
Puiſſions-nous, ce ſiecle fini,
Répéter le même langage:
De vieux amis & du vin vieux
Sont les plus doux préſens des cieux.

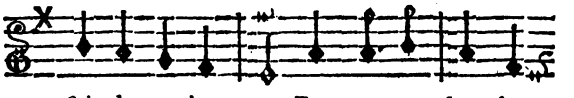
AUTRE.



VOus qui vous li-vrez au nau- frage,



Vous ê-tes fou de tant riſquer. Eſt-il be-



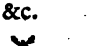
ſoin de s'embar-quer, Pour trouver le plus

Si Grégoire vit ſans allarmes ;
S'il ne connoît peine, ni ſoin,
Amis, ne cherchons pas plus loin
L'auteur d'un ſort ſi plein de charmes.
Il eſt là, &c.

Amant, pour te rendre tranquille,
Je ſçais un remede charmant ;
Tu peux le trouver aiſément,
Et ſans ſortir de cet aſyle.
Il eſt là, &c.

Mari, ſi ta femme coquette
Te fait redouter le croiſſant,
Je ſçais un moyen tout-puiſſant

Pour te conſoler de l'aigrette.
Il eſt là, &c.

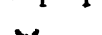


Chaſſons la vapeur de la bile ;
Allons, morbleu, point de langueur :
Prenons une agréable humeur ;
Nous en avons le vrai mobile.
Il eſt là, &c.

AUTRE.

Air : *Ça fait toujours plaiſir.*

LOIN des yeux de Nannette,
Je parle comme un Roi ;
Mais ma bouche eſt muette,
Quand elle eſt près de moi.
Je voudrois & je n'oſe :
La peur me prend d'abord.
Y comprend-on queuqu' choſe ?
Mais, mais, c'eſt pis qu'un ſort.



Lorſque Lubin m'offenſe
Dans l'inſtant je le hais
Je veux de ma préſence
Le bannir pour jamais.

Dès qu'il revient, tout change ;
Ma colere s'endort.
Ça n'eſt-il pas étrange ?
Mais, mais, c'eſt pis qu'un ſort.

Avant qu'une Bergere
Eût captivé Médor ;
Sans diſcours, ſans maniere,
C'étoit un franc butor.
Aujoûrd'hui qu'il eſt tendre,
Il parle, il prend l'eſſor.
Y peut-on rien comprendre ?
Mais, mais c'eſt pis qu'un ſort

Le vaillant fils d'Alcmene
Mit des Monſtres à mort ;
Il triompha ſans peine
Du Géant le plus fort.
Un Enfant foible & tendre
Lance un trait, & d'abord
Le Héros vient ſe rendre.
Mais, mais c'eſt pis qu'un ſort.

Jaloux avec outrance,
Vulcain gronde bien fort ;

L'ardeur de la vengeance
Par les deux yeux lui ſort.
De Vénus un ſourire
Se fait voir, & d'abord
Toute colere expire.
Mais, mais, c'eſt pis qu'un ſort.

AUTRE.

Air : *C'eſt chez vous.* Menuet des Comédiens Eſclaves.

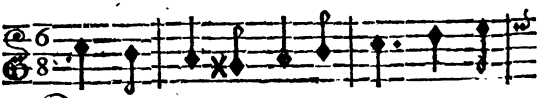
QUELS appas
Comblent nos vœux dans ce charmant repas !
Quels appas
Ce beau ſéjour n'a-t-il pas !
Les doux objets que j'y vois,
Le jus divin que j'y bois,
Sont les raiſons qui me font vous chanter,
Et répéter :
Quels appas, &c.

C'eſt chez vous
Qu'on fait couler le nectar le plus doux ;
C'eſt chez vous
Qu'on nous le verſe à grands coups.
De ce breuvage, & d'amour
Enyvrons-nous tour à tour.
Non, ce n'eſt point à la table des Dieux

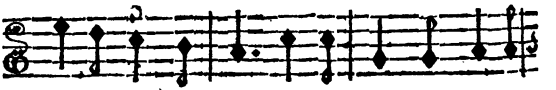
Qu'on eſt heureux ;
C'eſt chez vous, &c.

Dans vos yeux
L'Amour paroît le plus charmant des Dieux;
Dans vos yeux
Il ſemble rire à mes vœux.
Mais dans mon cœur, ce trompeur
Ne fait ſentir que rigueur,
Ah ! que n'eſt-il auſſi doux avec moi
Que je le voi
Dans vos yeux, &c.

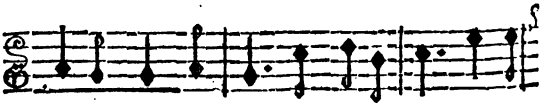
AUTRE.



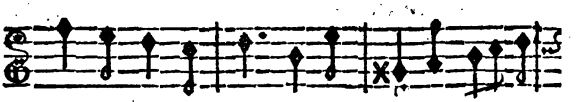
QUe nous goûtons de plai-ſirs ! Tout comble



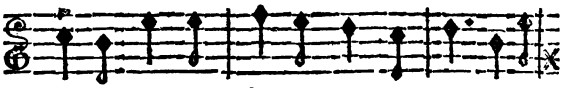
-i- ci nos de- ſirs. Jus di- vin, Beauté di-



vi.e, Nous en- chantent tour à tour. Pour nous



donner de l'-amour, Vive, vi-ve ma voi-



ſine : Pour nous donner de bon vin, Vive,

vive mon voi- ſin.

Au tendre enfant de Cypris
Bacchus diſpute le prix ;
D'un côté, l'Amour domine :
Bacchus, de l'autre, a ſon tour.
Pour nous donner, &c.

Que chacun, le verre en main,
Faſſe honneur à ce feſtin ;
Banniſſez l'humeur chagrine,
Et chantez à votre tour :
Pour nous donner, &c.

AUTRE.

Air : *De tout tems le jardinage.*

DE tout tems le jardinage
Fut l'amuſement du Sage,
J'en fais auſſi mon emploi ;
Il n'en eſt point, je vous jure,
Qui s'attache à la Nature,
Avec tant d'ardeur que moi.

✕

Je bannis de mon parterre
Deux fleurs qu'on n'eſtime guere ;
Le Pavot & le Souci.
Belles de nuit, Marguerite,
Chez moi ſont des fleurs d'élite ;
La Penſée y croît auſſi.

✕

Des plantes la plus tardive,
Sitôt que je la cultive,
Croît promptement & mûrit ;
En hyver, lorſque tout gêle,
Malgré la biſe cruelle,
Mon Roſier toujours fleurit.

✕

Charmé de la jeune Roſe,
Sans me laſſer, je l'arroſe
Le matin comme le ſoir;
Mais pour la vieille Immortelle,
Sitôt que je ſuis près d'elle,
Je détourne l'arroſoir.

Je fais pommer ſa Laitue,
Je la fais groſſir à vue
Dans la plus âpre ſaiſon.
D'un terroir ſec & ſterile
Je rends le produit fertile,
Le fruit y vient à foiſon.

AUTRE.

Air : *Pour aller jou, jou*, &c.

Jadis mes deſirs inconſtans
Erroient de fleurette en fleurette;
Mais depuis que vos yeux touchans
Ont ſur moi victoire complette,
Mes vœux ſe réuniſſent tous,
Pour aller jou, jou, jou, ſur l'herbette,
Pour aller jou, jou, jouer avec vous.

Pied-de-bœuf, Cache-Mitoulas,
Colin-Maillard, Cligne-muſette,
Ont pour moi de charmans appas ;
Mais c'eſt avec vous, ma Brunette.
Non, je ne ſçais rien de ſi doux
Que d'aller jou, jou, &c.

✕

Je me plais avec mes amis,
Dans une agréable retraite ;
Boire avec eux d'un jus exquis,
C'eſt un plaiſir que je ſouhaite :
Mais bientôt je les fuirois tous,
Pour aller jou, jou, &c.

✕

Toutes les fois que le ſouci
Trouble mon cœur, & m'inquiette,
Pour en être bientôt guéri,
Votre préſence eſt ma recette ;
Mais mon remede le plus doux,
C'eſt d'aller jou, jou, &c.

✕

Des Rois que le plaiſir eſt grand !
A leurs vœux par-tout on ſe prête ;
Aſſis ſur un trône éclatant,
Leur gloire eſt brillante & parfaite ;
Mais mon cœur n'en eſt point jaloux,
Quand je vais jou, jou, &c.

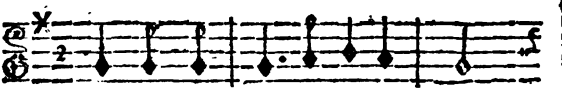
✕

J'entends par-tout louer Philis,
Aminte, Climene & Liſette :
Mais auprès d'elles je languis,
Et mon ame eſt toujours diſtraite.
Leurs faveurs n'ont rien de ſi doux,
Que d'aller jou, jou, &c.

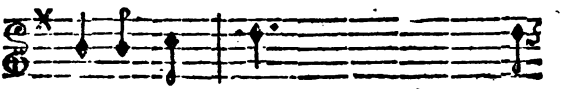
Dans un bocage, l'autre jour,
J'étois attendu de Nannette ;
Mais ce petit lutin d'Amour
Ne me dit rien pour la follette.
Je négligeai ce rendez-vous,
Pour aller jou, jou, &c.

Quand les Dieux ſont à leur feſtin,
Et qu'Hebé, de ſa main blanchette,
Leur verſe un breuvage divin,
Leur ame paroît ſatisfaite.
Il eſt pourtant un ſort plus doux ;
C'eſt d'aller jou, jou, jou, jou ſur l'herbette,
C'eſt d'aller jou, jou, jouer avec vous.

AUTRE.

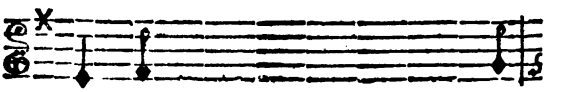


Auprès des Bel-les de ce temps,



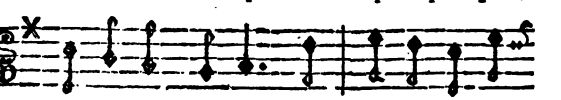
On va grand train, (*Ici l'on rape du tabac.*) par

les pré- ſents. Leur fier- té, d'un

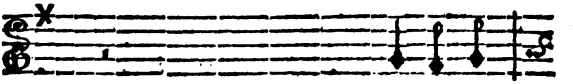


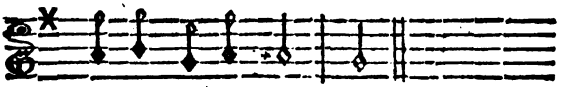
ſouffle, eſt (*Ici l'on en prend.*) vain-

cu- e. Mais quand on ne peut plus pour-



voir à leurs dépens, Leur ardeur di- mi-





Belles, quand quelqu'un vous ſéduit,
Dans ſa promeſſe il fait grand bruit ;
Mais un rien la rend ſuperflue.
Tout auſſitôt qu'il a la Beauté qu'il pourſuit,
Ailleurs il s'évertue ;
Et ſon ardeur s'évanouit,
Atchit,
En moins de temps qu'on n'éternue.

Un Etourdi, dans ſon printems,
Mene grand train ſes paſſe-tems ;
Mais bientôt le plaiſir le tue.
Souvent pour avoir trop tenu table à vingt ans,
A trente il s'exténue ;

La goutte vient, la ſanté fuit ;
Atchit,
Auſſi vîte qu'on éternue.

*

La fermeté d'un fanfaron
N'eſt qu'une boule de ſavon ;
En ſoufflant, on la perd de vue.
Sitôt qu'un Grenadier parle d'un certain ton,
Et que l'épée eſt nue,
Notre Héros s'évanouit,
Atchit,
En moins de temps qu'on n'éternue.

*

La beauté, même en un Tendron,
Dure peu, ſi quelque Aquilon
Vient ſouffler à la boulevue.
Belles, quand on vous veut ſéduire, tenez bon.
Par les vents abattue,
La plus belle fleur ſe flétrit,
Atchit,
Auſſi vîte qu'on éternue.

AUTRE.

Air : *Tes beaux yeux.*

NICAISE étoit plus bête
Qu'un mangeur de chardon ;
En public, tête à tête,
C'étoit un vrai dindon.
Ses discours, de nous plaire
Ont aujourd'hui le don.
Quel maître ainsi l'éclaire ?
C'est le Dieu Cupidon.

✕

Dans sa maigre cuisine,
Cléon vivoit de l'air :
Par crasse & par lésine,
Tout lui paroissoit cher.
Depuis qu'il sert Climene,
Sa dépense fait bruit.
Amour, ce phénoméne
De ta flamme est le fruit.

✕

Damon, timide Athlete,
Sur le pré pâlissoit ;
A l'aspect d'une brette,
L'effroi le saisissoit.

Depuis qu'il aime Hortenſe,
C'eſt un vrai Scipion.
Tendre Amour, ta puiſſance
Change un liévre en lion.

Sans honte & ſans ſcrupule,
Mondor fut débauché;
D'une affreuſe crapule
Longtemps il fut taché.
Depuis qu'Iris l'engage,
Il penſe ſagement.
Amour, c'eſt ton ouvrage
Que ce grand changement.

Une Bergere eſt Reine,
Quand tu le veux, Amour:
Un Héros, dans ta chaîne,
Eſt Berger à ſon tour.
Le beau feu que tu cauſes
Confond tous les Etats.
Quelles métamorphoſes,
Grand Dieu, ne fais-tu pas?

AUTRE.

Air : *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

J'Aime à te voir, cher Medecin,
Goûter cette ambroiſie ;
Je regarde comme un faquin
Quiconque la décrie.
Quoi qu'en diſe la Faculté,
Bois-en tout comme un autre :
Tu trouveras de la ſanté,
Pour veiller ſur la nôtre.

Guerrier, ton métier fait honneur ;
Mais je n'en veux point être.
Le bruit du verre fait moins peur,
Que celui du ſalpêtre.
Et quand je décoeffe un flaccon,
Le liége qui pette,
Me fait entendre un plus beau ſon
Que tambour & trompette.

Toi qui vas, pour me ſecourir,
Crier à l'audience,
Avocat, veux-tu voir fleurir
Ta bruyante éloquence ?

Qu'avec le bon jus du tonneau,
Ta voix ſe réconforte;
Pour étourdir tout le Barreau,
Tu l'auras aſſez forte.

✕

Si tu veux qu'un joyeux tranſport
Dans ton ame renaiſſe,
Financier, mets ce rouge bord
En dépôt dans ta caiſſe:
Tu pourras, après l'avoir bû,
Dire en toute aſſurance,
Que de tes jours tu n'as reçu
Meilleur droit de préſence.

✕

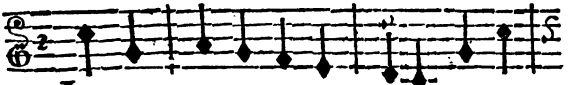
De ce jus, tu ſçais la vertu;
Sa bonté t'eſt connue:
Philoſophe, pourquoi veux-tu
Porter plus loin ta vue?
Son goût charmant nous ſatisfait;
Nous faut-il autre choſe?
Quand je ſuis content de l'effet,
Que m'importe la cauſe?

✕

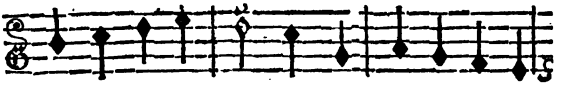
Vos yeux, Meſdames, ſur nos cœurs
Lancent des traits de flamme;

Mais vous ôtez par vos rigueurs
Tout eſpoir à notre ame.
Permettez-nous de recourir
A ce divin breuvage :
Vous ne voulez pas nous guérir ;
Souffrez qu'il nous ſoulage.

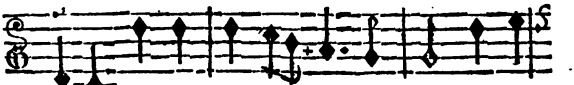
AUTRE.



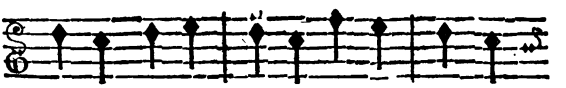
L'Amour eſt une a- mu- ſette, Où l'on



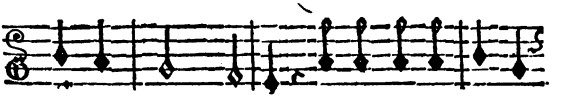
court même ha- zard, Qu'au jeu de Cligne- mu-



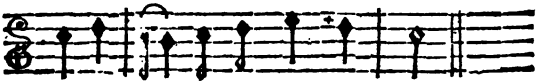
ſette, Ou bien à Co- lin-Maillard. Aux ten-



dres cœurs il eſt ra-re De mar- cher long-



tems ſans cheoir. Ga-re, ga- re, ga-re, gare,



gare, gare le pot au noir.

✕

Pour l'amoureuſe folie
Je n'ai que trop de penchant;
Près d'Iris & de Silvie,
Je ſens un amour preſſant:
Mais la raiſon me rembarre,
Et me dit, pour me raſſeoir,
Gare, gare, &c.

✕

Quand un tendre Amant nous preſſe
De ſoulager ſon tourment,
Aux effets de ſa tendreſſe
Oppoſons-nous dans l'inſtant.
Bientôt la raiſon s'égare;
Le cœur ſe laiſſe émouvoir.
Gare, gare, &c.

✕

Vous qu'aux rives du Permeſſe
Conduit un charme flatteur,
Moderez avec ſageſſe
Les tranſports de votre ardeur.
Si l'on veut ſuivre Pindare,
Sans conſulter ſon pouvoir,
Gare, gare, &c.

✕

C'eſt

C'eſt une chimere pure
De vouloir trop s'avancer ;
Qui ménage ſon allure,
Va bon train, ſans ſe laſſer :
Mais quand on veut, comme Icare,
Suivre un téméraire eſpoir,
Gare, gare, gare, gare
Le pot au noir.

AUTRE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

QUi des deux eſt le plus à plaindre,
De la veuve ou de l'orphelin ?
Qui des deux eſt le plus à craindre,
De la fievre ou du medecin ?
Du Plumet ou de la coquette,
Lequel ſçait mieux l'art de changer ?
L'égalité ſemble parfaite :
L'affaire eſt encore à juger.

*

Les gens de robe, & de finance
Dans leur métier ſont differens
Mais ils ont une reſſemblance,
C'eſt qu'ils vivent à nos dépens.

Qui des deux ſçait mieux nous détruire ?
Qui des deux ſçait mieux nous ronger ?
C'eſt ce que je ne puis vous dire :
L'affaire eſt encore à juger.

✕

Il eſt des chevaux qui promenent,
Il en eſt qui ſont promenés ;
Combien en voyons-nous qui traînent ?
Combien en eſt-il de traînés ?
C'eſt un calcul qu'en cette ville
Maint chiffreur voudroit arranger ;
Mais l'ouvrage eſt trop difficile :
L'affaire eſt encore à juger.

✕

Lorſque, dans l'amoureux myſtere,
Deux jeunes & tendres Amans,
D'un feu mutuel & ſincere,
Reſſentent les tranſports charmans,
Qui des deux goûte davantage
Le doux plaiſir de s'engager ?
Sont-ils égaux dans leur partage ?
L'affaire eſt encore à juger.

✕

Trois ſuppôts, d'humeur mercenaire,
Huiſſier, Procureur & Greffier,
Furent par les Dieux en colere
Deſtinés pour nous châtier.

Qui des trois a la main plus libre,
Plus adroite pour vendanger ?
La balance eſt en équilibre :
L'affaire eſt encore à juger.

De Canente & de Cytherée,
Philis réunit les attraits ;
Sa voix, en tous lieux admirée,
Nous enchante autant que ſes traits.
Eſt-ce à la voir, eſt-ce à l'entendre
Que l'on court le plus de danger ?
C'eſt ce qu'aucun n'a pû m'apprendre :
L'affaire eſt encore à juger.

De l'Orgueil ou bien de l'Envie,
Lequel dans notre ame eſt l'aîné ?
De l'Amour ou de la Folie,
Qui des deux le premier eſt né ?
De l'encens ou de la ſatyre,
Lequel ſçait mieux nous outrager ?
J'aurois peine à vous en inſtruire :
L'affaire eſt encore à juger.

Air : *Du Confiteor.*

OUx des deux a l'eſprit plus ſot,
La muette ou la babillarde ?
Qui d'un baudet qui ne dit mot,
Ou d'un Sçavantas qui bavarde ;

Dans l'ennui ſçait mieux nous plonger ?
L'affaire eſt encore à juger.

*

Si quelque arrêt ou quelque loi,
Pour la réforme des toilettes,
Des miroirs ſupprimoit l'emploi,
Qui, des Abbés ou des coquettes,
Sçauroient le plus s'en affliger ?
L'affaire eſt encore à juger.

*

Du Panégyriſte Orateur,
Du Rimeur qui chante ſa Belle,
Du Dentiſte ou du Voyageur,
Lequel ſur les autres excelle
En diſcours faux & menſonger ?
L'affaire eſt encore à juger.

*

Trois ſpectacles ſont, dans Paris,
Votre amuſement ordinaire ;
Lequel des trois, à votre avis,
D'Acteurs capables de vous plaire ;
A ſçu le mieux ſe partager ?
L'affaire eſt encore à juger.

*

D'un Peintre ou d'un Acteur chantant,
Qui ſable mieux le doux breuvage ?
Qui du Papillon voltigeant,
Ou d'un amant dans ſon jeune âge,
Eſt plus inconſtant & léger ?
L'affaire eſt encore à juger.

*

AUTRE.

AUtre-fois, par des vers jo-lis, On char-
moit Climene & Phi-lis : Dans ce tems-
ci, que ſert le don d'é-cri-re ? Chacune eſt
ſourde aux madrigaux. Phébus, a-vec ſa
Refrain.
ly-re, N'eſt qu'un be-nêt qui ti-
re Sa poudre aux moi-neaux.

On voit aujourd'hui peu d'amans
Réuſſir par les ſentimens ;
Le ton craintif d'un Berger qui ſoupire,
N'intéreſſe plus à ſes maux.
On écoute un Satyre :
Mais un Céladon tire
Sa poudre aux moineaux.

Pour chercher fortune à Paris,
Clitandre a quitté ſon pays ;
Il eſt ſçavant, pour l'eſprit on l'admire :
Mais il n'eſt ni fourbe ni faux.
Quelqu'eſpoir qui l'attire,
Je crains fort qu'il ne tire
Sa poudre aux moineaux.

A tout âge tout n'eſt pas bon ;
Chaque plaiſir a ſa ſaiſon ;
Qu'un jeune cœur ait un tendre délire ;
Je lui paſſe ſes vertigots ;
Mais je ne puis, ſans rire,
Voir un vieux fou qui tire
Sa poudre aux moineaux.

Un bon chaſſeur doit conſulter
Juſqu'où ſon fuſil peut porter.
A bien viſer qu'il ait ſoin de s'inſtruire ;
Il faut auſſi qu'il ſoit diſpos :

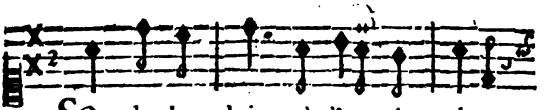
Trop de lenteur ſçait nuire ;
Le gibier part, on tire
Sa poudre aux moineaux.

J'ai l'eſprit folâtre & badin ;
Vive la joie, eſt mon refrain.
Si quelque ſot, me voyant toujours rire,
S'alloit flatter mal à propos,
Amour, daigne lui dire
Qu'un galant chez moi tire
Sa poudre aux moineaux.

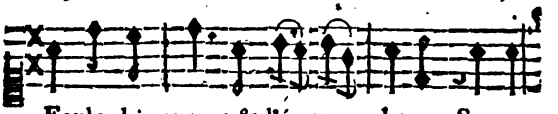
Mon mari, bon chaſſeur jadis,
M'apportoit becaſſe & perdrix ;
Mais aujourd'hui que ſon adreſſe expire,
Nous mangeons peu de bons morceaux.
Par fois le pauvre ſire
Chaſſe encor : mais il tire
Sa poudre aux moineaux.

Coquettes, je vous connois bien ;
Vous aimez tout, & n'aimez rien.
De vingt amans ſoumis à votre empire
Aucun n'efface ſes rivaux ;
Vous ſçavez vous conduire
Si bien que chacun tire
Sa poudre aux moineaux.

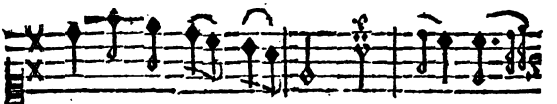
AUTRE.



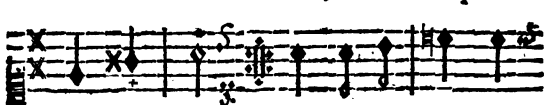
SOus des lam- bris où l'or é- clate,



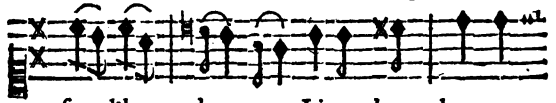
Fouler la pourpre & l'é- car- late, Sur un



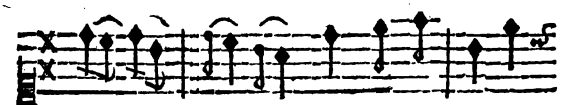
Thrône dic-ter des loix; C'eſt le plai-



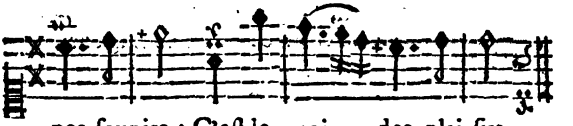
ſir des Rois. Sur la fou-gere, &



ſur l'her- bet-te, Lire dans les yeux



de Li- ſet- te, Qu'elle eſt ſen- ſible à



nos ſoupirs ; C'eſt le roi des plai-ſirs.

Quelque part où l'on ſe tranſporte ;
Etre entouré d'une cohorte ,
Voir des curieux juſqu'aux toits ;
C'eſt le plaiſir des Rois.
Quand on voyage avec Silvie ,
N'avoir pour toute compagnie
Que les Amours & les Zéphyrs ;
C'eſt , &c.

Poſſéder des thréſors immenſes ;
Briller par de riches dépenſes ,
Commander & donner des loix ;
C'eſt le plaiſir des Rois.
Toucher l'objet qui ſçait nous plaire ;
Par un retour tendre & ſincere ,
La voir ſenſible à nos deſirs ;
C'eſt , &c.

Agir & commander en maître ;
Avec la poudre & le ſalpêtre ,
Fortement appuyer ſes droits ;
C'eſt le plaiſir des Rois.

Quand le tendre enfant nous couronne,
Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
Ne rien devoir qu'aux doux ſoupirs ;
C'eſt, &c.

Des plus beaux bijoux de l'Aſie ;
Parer une Beauté cherie,
En charger ſa tête & ſes doigts ;
C'eſt le plaiſir des Rois.
Voir une petite fleurette
Toucher plus le cœur de Nannette,
Que perles, rubis & Saphirs ;
C'eſt, &c.

Quand on eſt heureux à la guerre,
En informer toute la terre,
Publier par-tout ſes exploits ;
C'eſt le plaiſir des Rois.
Lorſque l'Amour nous récompenſe,
Goûter, dans l'ombre & le ſilence,
Le fruit de nos tendres ſoupirs ;
C'eſt, &c.

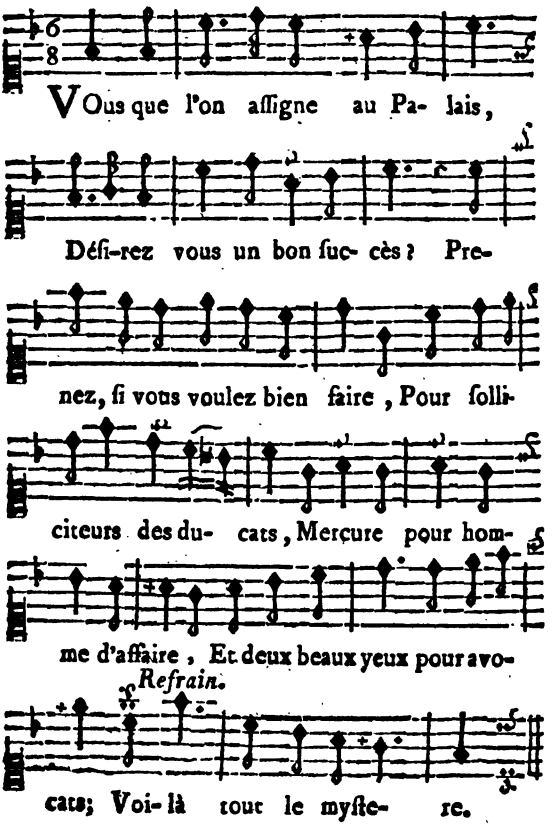
Avec une meute bruyante,
Remplir les forêts d'épouvante,
Réduire des cerfs aux abois ;
C'eſt le plaiſir des Rois.
Avec une troupe choiſie,

Chaſſer, à grands coups d'ambroiſie,
La douleur & les vains ſoupirs ;
C'eſt, &c.

Donner, dans une grande fête,
Des concerts à rompre la tête,
Où l'on entend mugir cent voix ;
C'eſt le plaiſir des Rois.
Dans un petit repas tranquille,
Par quelque gentil Vaudeville,
Du cœur exprimer les deſirs ;
C'eſt, &c.

A des flatteurs dont la ſoupleſſe
S'avilit juſqu'à la baſſeſſe,
Donner ſouvent les beaux emplois ;
C'eſt le plaiſir des Rois.
Verre en main, près de ce qu'on aime,
Railler ceux qu'une erreur extrême
De l'ambition rend martyrs ;
C'eſt le Roi des plaiſirs.

AUTRE.


VOus que l'on aſſigne au Pa- lais,
Déſi-rez vous un bon ſuc- cès? Pre-
nez, ſi vous voulez bien faire, Pour ſolli-
citeurs des du- cats, Merçure pour hom-
me d'affaire, Et deux beaux yeux pour avo-
Refrain.
cats; Voi-là tout le myſte- re.

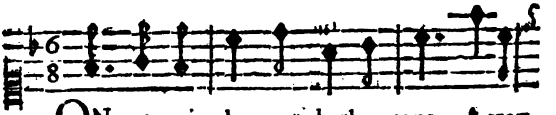
Jeunes rimeurs, qui ſouhaitez
Par vos écrits être goûtés,
Un beau détail eſt néceſſaire ;
Brillez par des portraits divers,
La tirade ſurtout ſçait plaire ;
Quand on finit par deux beaux vers ;
Voilà tout le myſtere.

Se comporter tout uniment ;
Faire ſon devoir rondement,
Sur ſes fonds regler l'ordinaire ;
Peu s'attacher aux doux objets,
Tout voir, tout entendre, & ſe taire ;
Pour être heureux & vivre en paix,
Voilà tout le myſtere.

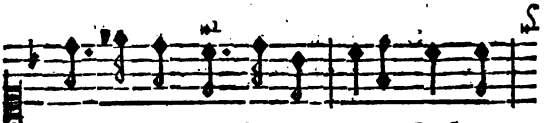
Si vous voulez être goûtés
Du cercle que vous fréquentez ;
En mentant paroiſſez ſincere,
En bons mots ſoyez abondant,
Des préſents flattez la chimere,
Sur les abſents ſoyez mordant ;
Voilà tout le myſtere.

C'eſt-là qu'il offre ſon encens :
Mais quelle peine !
Dieux ! quelle gêne !
Plutus l'entraîne
Dans les ſoucis les plus cuiſans.
Ce qui fait nos plaiſirs, fait auſſi nos tourmens.

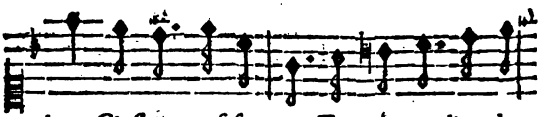
AUTRE.



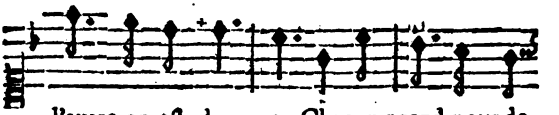
ON ne voit plus que charla- tans, A trom-



per tout le monde s'oc- cupe ; C'eſt un

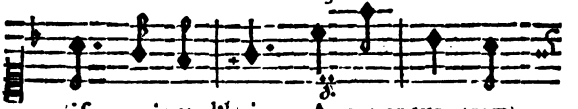


jeu, C'eſt un paſ-ſe tems ; Tour à tour l'un de



l'autre on eſt du- pe : Chacun prend pour de-

Refrain.



Aux Provençaux ceux d'Avignon
Quelquefois font ſentir leur adreſſe ;
Le Normand qui dupe un Gaſcon,
Trouve au Mans quelqu'un qui le redreſſe :
En tous lieux on ſe comporte ainſi.
A trompeur, &c.

Philis, veuve de ſix amans,
A Damon s'offre pour toute neuve :
Damon, coureur depuis dix ans,
Se déclare auſſi neuf que la veuve ;
C'eſt ainſi qu'on s'abuſe aujourd'hui.
A trompeur, &c.

Pour gagner un Grand de la Cour,
Un flatteur le berce de chimeres ;
Le Grand lui promet à ſon tour
Des monts d'or qui n'arriveront gueres ;

Voilà comme on agit aujourd'hui.
A trompeur, &c.

✕

L'autre jour, en habit bourgeois,
Un manant ſçut duper une fille;
La fille, en habit villageois,
Etoit une Agnès de la Courtille;
Voilà comme on s'engage aujourd'hui.
A trompeur, &c.

✕

Liſandre aux champs porte ſes pas;
Pour guérir, dit-il, un mal de tête;
Sa femme ne ſortira pas,
Dans ſon lit la colique l'arrête;
Que je vois d'abus dans tout ceci!
A trompeur, &c.

✕

Diaphorus au marchand de vin
Vend bien cher un extrait de riviere;
Le marchand vend au medecin
Du Champagne arrivé de Nanterre;
Ce qui prouve encor ce refrain-ci,
A trompeur, &c.

✕

Certain époux, en ſe couchant,
Mit ſes deux mollets ſur ſa tablette;
Sa femme, dans le même inſtant,
Dépoſa ſa gorge à ſa toilette:

Que voit-on dans cet exemple-ci ?
A trompeur, &c.

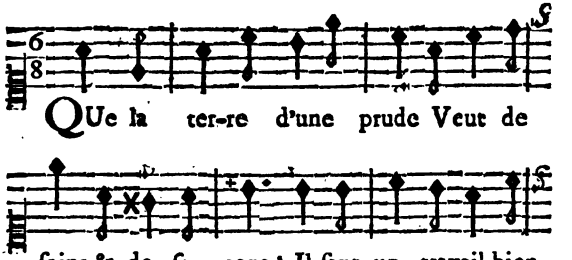
✕

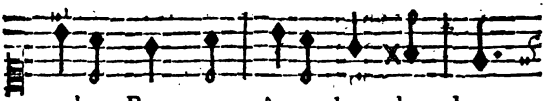
Deux chaſſeurs, près de mon quartier,
Ont tué, ſur la fin de l'Automne,
L'un, ſix perdrix dans un grenier ;
L'autre, trois lapins dans une tonne :
Que doit-on conclure de ceci ?
A trompeur, &c.

✕

Deux orphelins, chez un tuteur,
Ont un ſort gracieux & tranquille ;
La femme éleve le mineur,
Le mari prend ſoin de la pupille ;
Voilà comme on s'arrange aujourd'hui.
A trompeur, trompeur & demi.

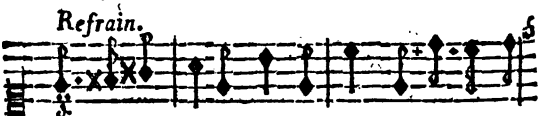
AUTRE.



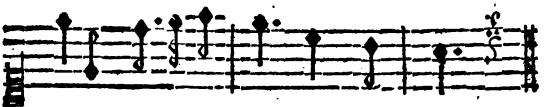


rude, Pour en ôter les char- dons.

Refrain.



Vîte à l'ouvrage, Tôt, tôt, tôt; Courage, cou-



rage; Cultivez- la comme il faut.

*

La terre de nos coquettes
Est d'un rapport excellent;
On y voit mille fleurettes,
Et des pêchers en plein vent.
Vîte à l'ouvrage, &c.

*

D'une Agnès la terre est tendre;
Mais il y croît du chiendent.
Pour l'empêcher de s'étendre,
Il faut un travail ardent.
Vîte à l'ouvrage, &c.

*

Dans la terre de la veuve,
Quoiqu'on ait fait la moisson,

Souvent mieux qu'en terre neuve,
Le grain y vient à foiſon.
Vîte à l'ouvrage, &c.

X

La terre de la finance
Produit les fruits les plus beaux ;
Petit arbre en diligence
Y devient arbre très gros.
Vîte à l'ouvrage, &c.

X

Du Pinde autrefois la terre
Excelloit en fruits nouveaux ;
Aujourd'hui maigre & légere,
Il n'y vient que des pavots.
Vîte à l'ouvrage, &c.

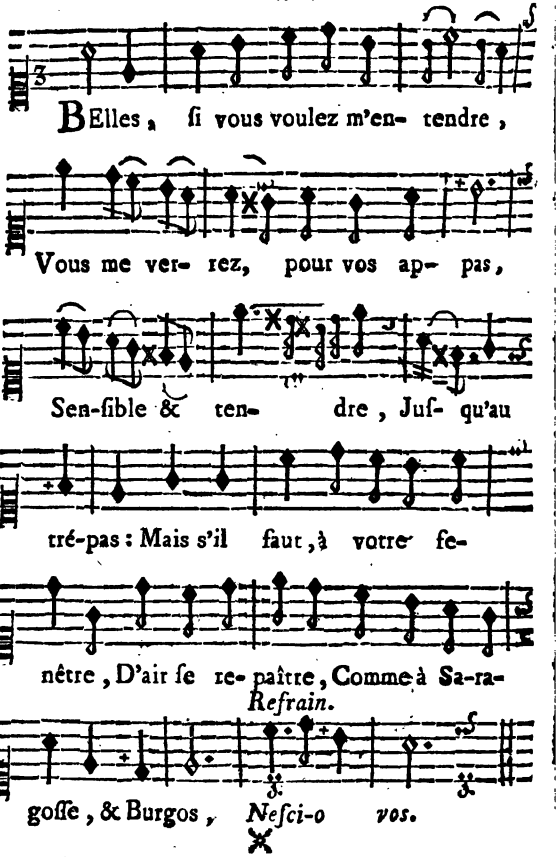
X

Jadis ta terre étoit bonne,
Amour ; la roſe y brilloit :
A préſent elle ne donne
Que narciſſe & que muguet.
Vîte à l'ouvrage, &c.

X

De l'Hymen la terre eſt forte :
Mais hélas ! dans ce tems-ci
Souvent elle ne rapporte
Que roſe pâle & ſouci.
Vîte à l'ouvrage, &c.

AUTRE.


BElles, ſi vous voulez m'en- tendre,
Vous me ver- rez, pour vos ap- pas,
Sen-ſible & ten- dre, Juſ- qu'au
tré-pas : Mais s'il faut, à votre fe-
nêtre, D'air ſe re- paître, Comme à Sa-ra-
Refrain.
goſſe, & Burgos, Neſci-o vos.

Vous qui cherchez fortune au Louvre,
Soyez intrigans & madrés ;
La porte s'ouvre,
Vous entrerez.
Si la Franchiſe vous eſcorte,
Sur chaque porte,
Vous trouverez écrit en gros,
Neſcio vos.

Défions-nous des gens de guerre :
Ariane apprit autrefois
Qu'on ne peut guere
Fixer leur choix.
Quand elle parla d'hymenée,
L'ingrat Théſée
Lui dit en Grec ces triſtes mots ;
Neſcio vos.

Par une loi que je condamne ;
L'Amour dans ſon domaine a mis
Une Douane,
Comme à Paris.
Sans payer, quand on ſe préſente,
Chacun nous chante,
A la barriere de Paphos,
Neſcio vos.

Marins, lorſque d'un long voyage
Vos navires reviennent pleins ;
Sur le rivage,
Que de couſins !
Mais quand votre flotte en déſaſtre
Revient ſans piaſtre,
On vous renvoye à *Diavolos :*
Neſcio vos.

✕

Vous chez qui l'on boit & l'on mange ;
Vos amis viennent fréquemment ;
Baune & Coulange
Sont leur aimant :
Mais quand votre terre eſt ſaiſie,
La compagnie
Vous dit, en vous tournant le dos :
Neſcio vos.

✕

Combien aujourd'hui, dans la France,
Penſent que Héros & Seigneurs
De leur naiſſance
Sont les auteurs ;
Qui quelque jour, au ſombre empire,
S'entendront dire
Par ces Seigneurs & ces Héros :
Neſcio vos.

✕

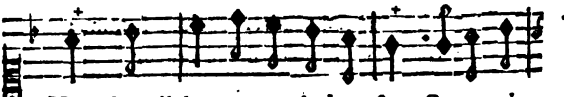
Veut-on

Veut-on emprunter quelque ſomme :
Il faut voir avec quelle ardeur
On ſuit un homme
Qu'on croit bon cœur.
Sitôt que la ſomme eſt reçue,
Plus d'entrevûe ;
Vîte & tôt, *décampativos*,
Neſcio vos.

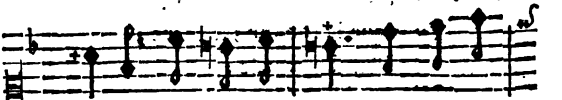
AU PARTERRE.

Pour être goûté ſur la Scene,
L'Auteur travaille aſſiduement ;
Dieux ! que de peine !
Ah ! quel tourment !
Quand on a bien reçu ſa piece,
Tout le carreſſe ;
Mais ſi *procumbit humi bos* ;
Neſcio vos.

AUTRE.

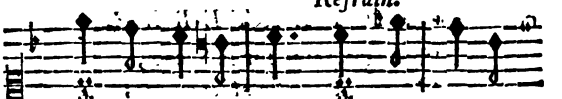


Vous brouillez a-vec le bon ſens; Soyez plus

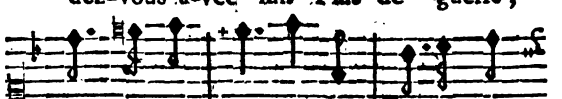


ſa-ges: Dès aujour-d'hui, Raccommo-

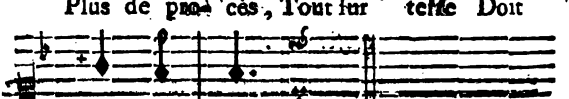
Refrain.



dez-vous a-vec lui. Plus de guerre,



Plus de pro- cès, Tout ſur terre Doit



vivre en paix.

Petits Auteurs mal conſeillés,
Qui par envie,
Par jalouſie,
L'un contre l'autre cabalez;
Quelle folie
D'être ennemis!
Soyez tous freres, tous amis.
Plus de guerre, &c.

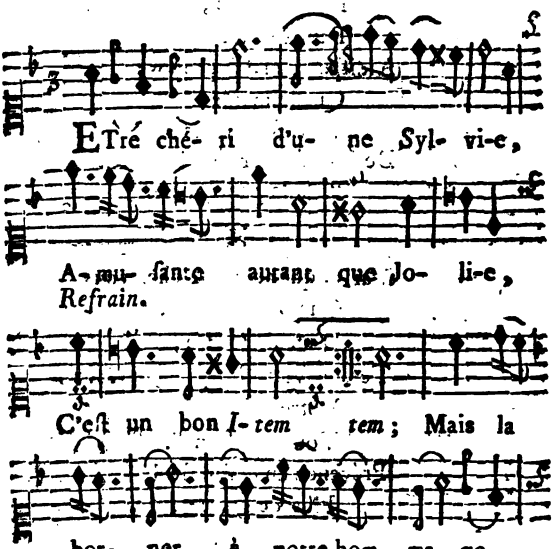
Vous qui toujours dans des caffés,
Pour des nouvelles,
Des bagatelles,
Paroiſſez ſi fort échauffés;
Dans vos querelles,
Temperez-vous:
Prenez, de grace, un ton plus doux.
Plus de guerre, &c.

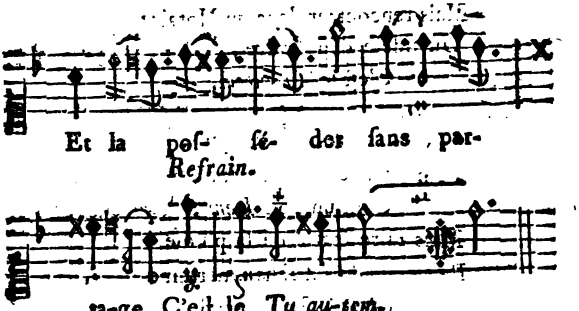
Vous qui ſur deux fameux rivaux
En harmonie,
Paſſez la vie
A diſputer mal à propos;
Quelle manie!
Vous feriez mieux
De les admirer tous les deux.
Plus de guerre, &c.

Maris, qui ne venez chez vous
Que pour y faire,
D'un air ſévére,
Tonner votre bruyant courroux;
Votre colere
Vous coeffe mal.
Prévenez un deſtin fatal.
Plus de guerre, &c.

Vous qui, pour mettre à découvert
Certain myſtere
Qu'on devroit taire,
Payez des Avocats bien cher ;
Quelle chimere !
Triſtes plaideurs,
Ouvrez les yeux ſur vos erreurs.
Plus de guerre, &c.

AUTRE.





Avoir un amant jeune & tendre,
Qui ſçache au cœur ſe faire entendre,
C'eſt un bon *Item*;
Mais en trouver dont la prudence
Nous ménage par le ſilence,
C'eſt le *Tu autem.*

Sçavoir éloigner de ſa Belle
Les Adonis en fontanelle,
C'eſt un bon *Item*;
Mais des galants à ſoubreveſte
Empêcher l'approche funeſte,
C'eſt le *Tu autem.*

Avoir une ſomme aſſez forte,
Pour s'en faire un fonds qui rapporte,
C'eſt un bon *Item*;

Mais rencontrer dans un Notaire
Un fidele dépositaire,
C'eſt le *Tu autem.*

✕

Sçavoir, d'une façon badine,
Tourner une critique fine,
C'eſt un bon *Item*;
Mais faire ſortir de ſa plume
Beaucoup de ſel ſans amertume
C'eſt le *Tu autem.*

✕

Arriver au port de Cythere,
Sans péril & ſans vent contraire,
C'eſt un bon *Item*;
Mais revenir de ce voyage,
Sans *fructus belli*, ni dommage,
C'eſt le *Tu autem.*

✕

Qu'une fille, dans ſon jeune âge,
Ait mille agrémens en partage,
C'eſt un bon *Item*;
Mais que ſa beauté printaniere
Épargne une dot à ſon pere,
C'eſt le *Tu autem.*

✕

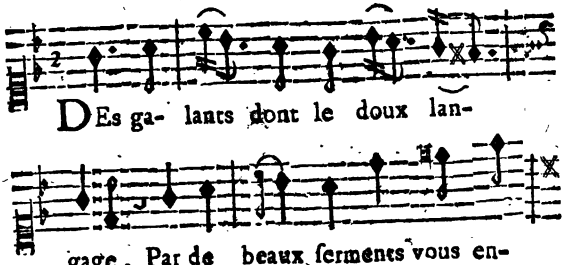
Juger comme il faut d'un ouvrage,
Donner un avis juſte & ſage,
C'eſt un bon *Item*;

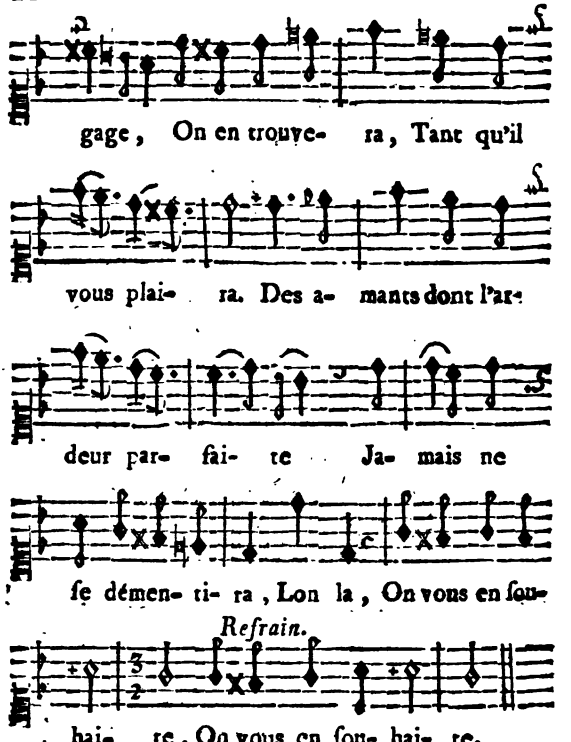
Mais quand ſoi-même on veut écrire,
Pratiquer ce qu'on ſçait preſcrire,
C'eſt le *Tu autem.*

Paroître, dans une revue,
Bien campé, l'ame réſolue,
C'eſt un bon *Item*;
Mais lorſque Don Brutal raiſonne,
Marcher ſans que le cœur friſſonne,
C'eſt le *Tu autem.*

Par quelques amis véridiques,
Voir goûter nos pieces comiques,
C'eſt un bon *Item*;
Mais d'une nombreuſe aſſemblée
Gagner toutes les voix d'emblée,
C'eſt le *Tu autem.*

AUTRE.





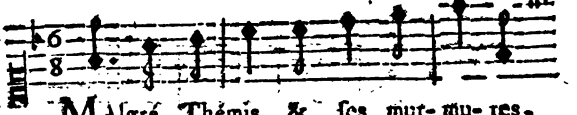
Des amis dont la complaiſance
Vous ſervira dans l'abondance,
On en trouvera,
Tant qu'il vous plaira.
Des cœurs dont l'amitié parfaite

Dans le beſoin vous cherchera,
Lon, la,
On vous en ſouhaite, &c.

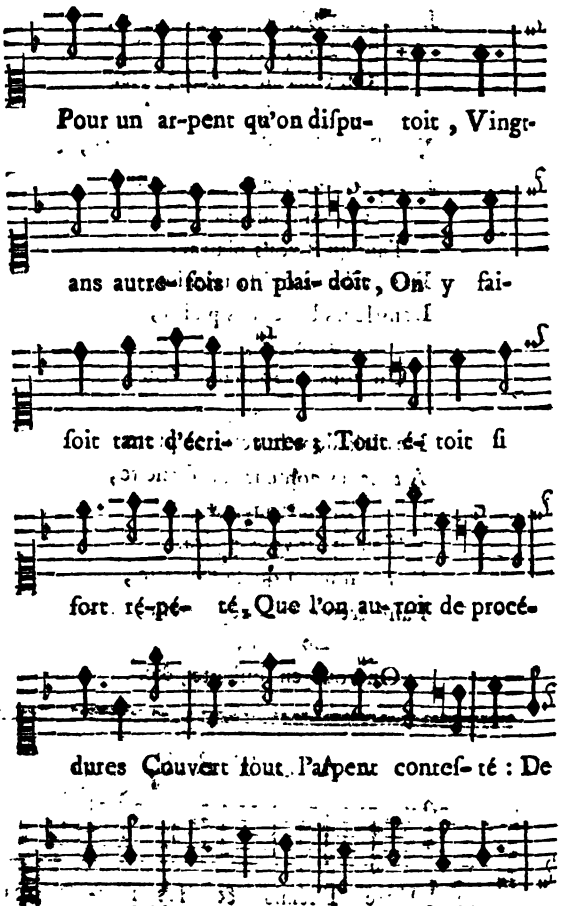
Des Preſtolets d'humeur coquette,
Des petits coureurs de toilette,
On en trouvera,
Tant qu'il vous plaira.
Des Abbés à qui la retraite
Dans leurs bénéfices plaira,
Lon, la,
On vous en ſouhaite, &c.

Des Iris dont le cœur ſe prête
A tous les conteurs de ſornette,
On en trouvera,
Tant qu'il vous plaira.
Des femmes à qui la fleurette,
Paſſé trente ans, répugnera,
Lon, la,
On vous en ſouhaite, &c.

AUTRE.



Malgré Thémis & ſes mur-mu-res,


Pour un ar-pent qu'on diſpu- toit, Vingt-
ans autre-fois on plai-doit, On y fai-
ſoit tant d'écri- tures, Tout é- toit ſi
fort ré-pé- té, Que l'on au-roit de procé-
dures Couvert tout l'Arpent conteſ- té : De
nos plaideurs rien ne changé Pal-lu-

Refrain.

A Cythere, dans mon bas âge,
Les plus fideles tourtereaux
Étoient quittés pour les moineaux ;
Le hibou cruel & ſauvage,
Moyennant finance & bijoux,
Aux oiſeaux du plus beau plumage,
Donnoit aiſément du deſſous.
Par-tout encore on voit la même allure,
Et c'eſt toujours la même turelure.

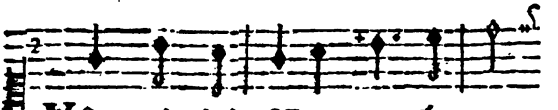
Des épouſes la plus parfaite,
Jadis par un ingrat mari,
Étoit bientôt miſe en oubli.
On la traitoit ainſi qu'on traite
Un carroſſe d'Ambaſſadeur :
Quand la cérémonie eſt faite,
Il ne ſert plus guere au ſeigneur.
Bien des époux ont encor même allure,
Et c'eſt toujours la même turelure.

Jadis ſur la lyrique ſcene,
Le Diable, doux & complaiſant,
Nous amuſoit pour notre argent,
Les monſtres s'y tuoient ſans peine;
La Veſtale étoit ſans rigueur,
La Furie étoit fort humaine,
Le gibier s'offroit au chaſſeur.
De ce pays rien ne change l'allure,
Et c'eſt toujours la même turelure.

X

Sur le Théâtre d'Italie,
Jadis les ſuccès les plus beaux
N'étoient pas pour les grands morceaux;
Une gentille Parodie,
Dont les couplets étoient ſaillans,
Attiroit des concours plus grands;
Que l'intrigue la mieux finie,
Que les drames les plus ſçavans.
De ce pays rien ne change l'allure,
Et c'eſt toujours la même turelure.

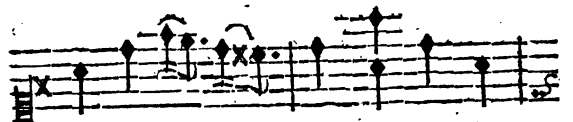
AUTRE.



VOus qui choi- ſiſſez un É- poux,

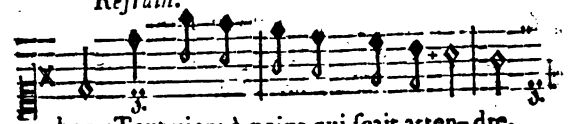
Songez-y- bien, consultez-vous; Ne vous preſ-

ſez point de vous rendre : Suivez le con-



ſeil de la Rai- ſon ; Tiens bon, tiens

Refrain.



bon : Tout vient à point qui ſçait atten- dre.

Quand un parti tarde à venir,
Nous ne devons point en gémir :
Tôt ou tard, on y peut prétendre.
Plus d'une, dans l'arriere-ſaiſon,
En eut un bon :
Tout vient à point qui ſçait attendre.

Amant, quand l'objet de tes feux
Pour toi se montre rigoureux,
Loin de changer, sois toujours tendre,
La constance amene la moisson :
Tiens bon, &c.

X

Cloris, veux-tu que Celadon
De sa main t'accorde le don :
Ne cesse point de te défendre.
Jusqu'au jour qui doit changer ton nom,
Tiens bon, &c.

X

A l'affut voyez un chasseur
Tranquille, quoique plein d'ardeur ;
Il attend ce qu'il veut surprendre,
Sans doute il connoît ce vieux dicton :
Tiens bon, &c.

X

Voyez un Rominagrobis,
Attentif près d'une souris,
Guetter le moment de la prendre ;
Son instinct lui fait cette leçon :
Tiens bon, &c.

X

Si tu veux devenir quelqu'un,
Sois solliciteur importun ;
Jusqu'à l'hommage il faut descendre,

Pour gagner la faveur d'un patron :
Tiens bon, &c.

*

Fabius, en gagnant du tems,
Fit plus que ces guerriers ardents,
Qui veulent toujours entreprendre ;
Il ſçavoit cette maxime à fond :
Tiens bon, &c.

*

Quand un ouvrage eſt reçu mal,
Loin de ſuivre un dépit fatal,
Redoublons d'ardeur, c'eſt l'entendre.
Peut-être à la fin trouvera-t-on
Du beau, du bon :
Tout vient à point qui ſçait attendre.

AUTRE.

Air : *Rien n'eſt ſi beau, rien n'eſt ſi bon* : noté pag. 358.

Faut-il qu'en ſortant de ſeconde,
L'Ecolier cherche brune & blonde,
Pour lui déclarer ſes tourmens ?
Il n'eſt pas tems.
Faut-il que l'Amour nous engage
Dans un tendre & dur eſclavage,
Lorſque nous paſſons ſoixante ans ?
Il n'eſt plus tems.

*

L'aiglon qui dans les airs se porte,
Avant que son aîle soit forte,
Ressemble au mari de quinze ans;
Il n'est pas tems!
Un vieux épouseur est semblable
A l'homme qui veut sur sa table
Des noix, quand il n'a plus de dents;
Il n'est plus tems.

*

Candidats sans expérience,
Vous avez tort en conscience
De vouloir être Présidens;
Il n'est pas tems.
Vieux gouteux, sors de l'audience.
Peux-tu prendre en main la balance,
Lorsque tes bras sont impotens?
Il n'est plus tems.

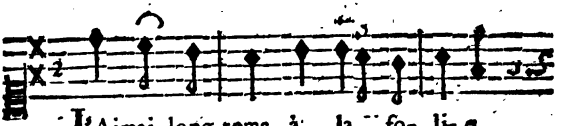
*

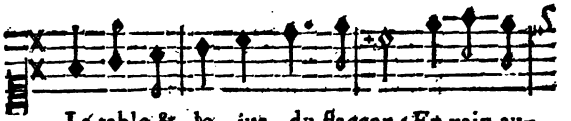
Doit-on se charger d'un ouvrage,
Avant qu'un long apprentissage
Donne de la force aux talens?
Il n'est pas tems.
Peut-on grimper sur le Parnasse,
Dans l'âge fâcheux où la glace
Nous rend tardifs & tremblotans?
Il n'est plus tems.

*

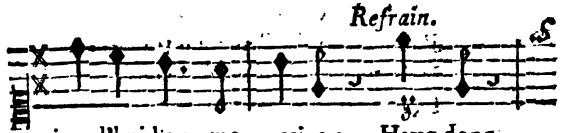
Tant que la vigueur du bel âge
Du travail nous permet l'uſage,
Fuyons plaiſirs & paſſetems ;
Il n'eſt pas tems.
Peut-on, quand notre fin s'apprête ;
Quand on n'a pieds, ni bras, ni tête ;
Se donner certains mouvemens ?
Il n'eſt plus tems.

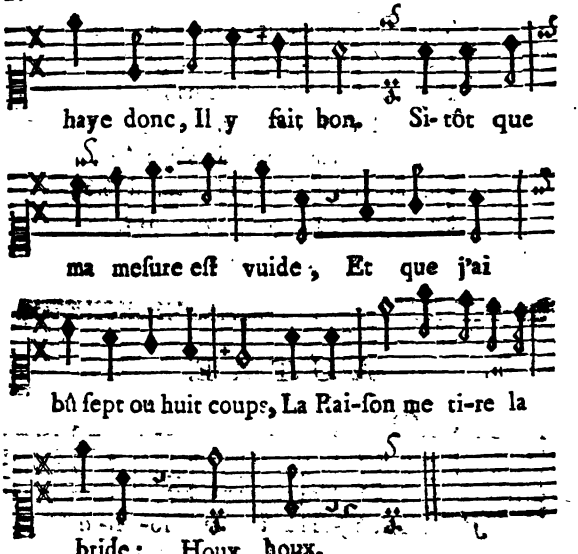
AUTRE.





Refrain.





Jadis l'Amour, dans ſon empire,
Me voyoit en toute ſaiſon ;
A préſent il a beau me dire :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon.
J'aime encor le Temple de Gnide ;
Mais au deuxiéme rendez-vous,
La Raiſon me tire la bride :
Houx.

Tant que Bélise, sans rien dire,
Dans son logis reçoit Damon,
Sa vive ardeur l'çait l'y conduire :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon :
Mais quand on veut qu'il se décide,
Et qu'il prenne le nom d'Epoux,
La Crainte lui tire la bride :
Houx.

Quand le Plumet est à la guerre,
L'Abbé, joyeux comme un pinçon,
Fait le petit mievre à Cythere :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon :
Mais au retour du jeune Alcide,
Le petit Rabat file doux ;
La Crainte lui tire la bride :
Houx.

Lorsqu'en grisette & sans dentelle
Je voyois trotter Jeanneton ;
Cupidon me disoit pour elle :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon.
Depuis qu'en voiture on la guide ;
Et que je lui vois des bijoux,
Le Soupçon me tire la bride :
Houx.

Du bon ſoldat l'ardeur parfaite,
Pour braver l'effort du canon,
N'attend jamais qu'on lui répete :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon :
Cependant le plus intrépide
Sent quelque choſe, aux premiers coups,
Qui lui retient un peu la bride :
Houx.

L'aſpect d'une taille mignonne
Quelquefois nous ſert d'hameçon ;
Nous courons pour voir la perſonne :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon :
Mais ſouvent un feu ſi rapide,
Quand on la voit, s'éteint en nous.
Le Dégoût nous tire la bride :
Houx.

AU PARTERRE.

Lorſqu'on voit le Parterre rire,
Et que des mains il nous répond,
Un eſpoir flatteur vient nous dire :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon.
Mais quand le murmure y préſide,
Et qu'on entend certaine toux,
La Crainte nous tire la bride :
Houx.

AUTRE.

LES LOIX DE LA TABLE.

Air : *Je suis une vigne nouvelle.*

POint de gêne dans un repas ;
Table fût-elle au mieux garnie,
Il faut, pour m'offrir des appas,
Que la contrainte en soit bannie.
Toutes les maisons où j'en voi,
Sont des lieux que j'évite.
Amis, je veux être chez moi ;
Par-tout où l'on m'invite.

*

Quand on est sur le point d'honneur,
Quel désagrément on éprouve !
Point de haut bout, c'est une erreur ;
Il faut s'asseoir comme on se trouve.
Surtout qu'un espace assez grand
En liberté nous laisse.
Même auprès d'un objet charmant
Comus défend la presse.

*

Fuyons un convive pressant,
Dont les soins importuns nous choquent ;
Et qui nous tue, en nous versant
Des rasades qui nous suffoquent.

Je veux que chacun, sur ce fait,
Soit libre sans réserve ;
Qu'il soit son maître & son valet ;
Qu'à son goût il se serve.

*

Tout ce qui ne plaît qu'aux regards,
A l'utilité je l'immole ;
D'un buffet chargé de cent marcs,
La montre me paroît frivole.
Je ris tout bas, lorsque je vois
L'élégant édifice
D'un surtout qui, pendant six mois,
Rentre entier dans l'office.

*

Des mets joliment arrangés
Le compartiment méthodique,
Malgré les communs préjugés,
Me paroît sujet à critique.
A quoi cet optique est-il bon ?
Dites-moi, je vous prie,
Sert-on pour les yeux, & doit-on
Manger par symétrie ?

*

Se piquer d'être grand buveur
Est un abus que je déplore ;
Fuyons ce titre peu flatteur ;
C'est un honneur qui déshonore.

Quand on boit trop, on s'assoupit,
Et l'on tombe en delire :
Buvons pour avoir de l'esprit,
Et non pour le détruire.

X

Casser les verres & les pots,
C'est ingratitude & folie ;
Quelquefois il est à propos
De boire aux attraits de Sylvie ;
Mais ne soyons point assez sots,
Dans nos bouillans caprices ;
Pour détruire & mettre en morceaux
Ce qui fait nos délices.

X

Qu'aucun de nous, pour son talent,
Ne se fasse jamais attendre ;
Que sa voix ou son instrument
Parte, dès qu'on voudra l'entendre ;
Mais qu'il cesse, avant d'ennuyer.
O l'insupportable homme,
Qui, par son art, croit égayer
Des amis qu'il assomme !

X

Des Rois les importans secrets
Doivent pour nous être un mystere ;
Il faut, pour fuir de vains regrets,
Tout voir, tout entendre & se taire ;
Respectons dans nos entretiens
Ce que les Dieux ordonnent ;

Goûtons & méritons les biens
Que leurs bontés nous donnent.

Quand on devroit me censurer,
Je tiens, amis, pour véritable,
Que la raison doit mesurer
Les plaisirs mêmes de la table.
Je veux, quand le fruit est servi,
Que chacun se réveille;
Mais il faut quelque ordre, & voici
Celui que je conseille.

Dans les chansons point d'aboyeurs,
Dans les transports point de tumulte,
Dans les récits point de longueurs,
Dans la critique point d'insulte.
Vivacité sans jurement,
Liberté sans licence,
Dispute sans emportement,
Bons mots sans médisance.

Fin du Tome premier.